



3 1761 07957471 1





Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa







58  
LES LOISIRS

DE MADAME

DE MAINTENON.



1226KZ

LES

LOISIRS

DE MADAME

DE MAINTENON.



438206  
23.8.45

A LONDRES;

*Et se trouvent à Paris,*

Chez DUCHESNE, Libraire, rue Saint  
Jacques, au-dessous de la Fontaine Saint  
Benoît, au Temple du Goût.

---

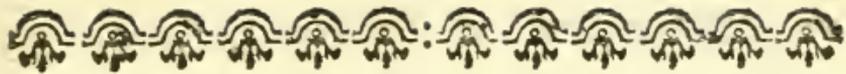
M. DCC. LVII.

PQ

1818

M35L6

1757



# AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

*L*E nom seul de l'Auteur de cet Ouvrage est un sûr garant de l'accueil favorable que le Public fera à ces Conversations. Tout le monde chérit la mémoire de Madame de Maintenon, & les jeunes Demoiselles de Saint Cyr, entre les mains desquelles ce Livre tombera, sçauront gré à l'Éditeur de la faire revivre parmi elles. Cette illustre Fondatrice a témoigné cent fois que sa plus grande satisfaction étoit de vivre au milieu de ses filles, de s'entretenir familièrement avec elles, & de leur donner des leçons qui parussent de purs délassemens. En lisant ce Volume on y trouvera l'esprit de sagesse, de douceur, & de piété qui l'animoit, &

## vj A VERTISSEMENT.

*qui a toujours dirigé la conduite des personnes qui lui ont succédé.*

*On sera peut-être curieux de sçavoir comment le manuscrit de ces Loisirs m'est parvenu. On n'osera accuser d'infidélité les personnes à qui cet Ouvrage a été confié comme un gage d'une amitié respectable. Madame de Maintenon se connoissoit trop en amitié, & son intention, pourra-t-on dire, n'étoit pas qu'il dût jamais paroître au grand jour. Plusieurs s'imagineront peut-être que ces Conversations partent d'une plume plus oisive que ne l'étoit la sienne. Je n'ai rien à répondre sinon que le manuscrit m'a été remis par des gens dignes de foi, qui se respectent assez eux-mêmes pour ne point compromettre leur réputation, en trompant le Public, & qui sont trop jaloux de la gloire de l'Auteur & de l'utilité de la Jeunesse, pour laisser plus long-tems dans l'oubli un Ouvrage qui ne peut tout à la fois qu'instruire & plaire.*

---

# T A B L E

DES CONVERSATIONS  
contenuës dans ce Volume.

---

<b>P</b> R E M I E R E CONVERSATION.	
<i>Sur la Société,</i>	page 1
II. CONVERSATION. <i>Sur la Rai-</i>	
<i>son,</i>	9
III. CONVERSATION. <i>Sur la Con-</i>	
<i>trainte,</i>	19
IV. CONVERSATION. <i>Sur l'Amour</i>	
<i>propre,</i>	27
V. CONVERSATION. <i>Sur le bon</i>	
<i>Esprit,</i>	37
VI. CONVERSATION. <i>Sur la bonne</i>	
<i>Gloire,</i>	47
VII. CONVERSATION. <i>Sur le Men-</i>	
<i>songe,</i>	58
VIII. CONVERSATION. <i>Sur les</i>	
<i>Egards,</i>	68.

## viii T A B L E.

IX. CONVERSATION. <i>Sur les quatre Vertus Cardinales</i> ,	page 79
X. CONVERSATION. <i>Sur l'Ajustement</i> ,	91
XI. CONVERSATION. <i>Sur l'Indiscrétion</i> ,	104
XII. CONVERSATION. <i>Sur l'Ordre</i> ,	114
XIII. CONVERSATION. <i>Sur le Courage</i> ,	123
XIV. CONVERSATION. <i>Sur la Droiture</i> ,	136
XV. CONVERSATION. <i>Sur la Rail-lerie</i> ,	145
XVI. CONVERSATION. <i>Sur les Agrémens</i> ,	153
XVII. CONVERSATION. <i>Sur la Douceur</i> ,	159
XVIII. CONVERSATION. <i>Sur l'É- mulation</i> ,	169
XIX. CONVERSATION. <i>Sur l'Édu- cation de Saint Cyr</i> ,	177
XX. CONVERSATION. <i>Sur la Dé- pendance</i> ,	185

XXI. CONVERSATION. <i>Sur les in-</i> <i>convéniens du Mariage,</i>	page 196
XXII. CONVERSATION. <i>Sur l'Es-</i> <i>prit du Monde,</i>	206
XXIII. CONVERSATION. <i>Sur la</i> <i>bonne Humeur,</i>	209
XXIV. CONVERSATION. <i>Sur les</i> <i>différens Caractères d'esprit,</i>	223
XXV. CONVERSATION. <i>Sur la con-</i> <i>trainte de tous les états,</i>	231
XXVI. CONVERSATION. <i>Sur le</i> <i>Travail,</i>	241
XXVII. CONVERSATION. <i>Sur la</i> <i>bonne Conduite,</i>	251
XXVIII. CONVERSATION. <i>Sur la</i> <i>Reconnoissance,</i>	260
XXIX. CONVERSATION. <i>Sur l'E-</i> <i>lévation,</i>	271
XXX. CONVERSATION. <i>Sur la</i> <i>Générosité,</i>	279
XXXI. CONVERSATION. <i>Sur les</i> <i>différens états,</i>	293
XXXII. CONVERSATION. <i>Sur la</i> <i>bonne Contenance,</i>	305

TABLE.

XXXIII. CONVERSATION. <i>Sur le</i> <i>Mystere,</i>	317
XXXIV. CONVERSATION. <i>Sur les</i> <i>Amitiés,</i>	328
XXXV. CONVERSATION. <i>Sur la</i> <i>bonne Foi,</i>	337
XXXVI. CONVERSATION. <i>Sur le</i> <i>Point d'honneur,</i>	347.

Fin de la Table.



# LES LOISIRS

DE MADAME

DE MAINTENON.

---

PREMIERE CONVERSATION.

*Sur la Société.*

MADemoiselle VICTOIRE:

**U**N E personne , parlant d'une autre, disoit qu'elle étoit sociable; je n'entends pas bien ce que ce mot signifie.

Mlle ALEXANDRINE.

J'aimerois mieux dire propre à la Société , & c'est une grande louange.

\* A

*Les Loifirs*

Mlle HENRIETTE.

Expliquez-nous cette louange,  
je vous prie.

Mlle ALEXANDRINE.

Une personne aimable dans la  
Société, est celle qui en fait sou-  
vent le plaisir, & qui ne la trou-  
ble jamais.

Mlle VICTOIRE.

J'ai besoin d'être instruite en  
détail : qu'est-ce qui rend aimable  
dans la Société, & comment est-  
ce qu'on la trouble ?

Mlle FAUSTINE.

Je crois que ce qui rend aimable,  
& qui fait le plaisir dans la  
Société, c'est d'avoir de l'esprit.

Mlle ALEXANDRINE.

Il faut plus que de l'esprit ; on  
pourroit en avoir, & n'être pas  
propre au commerce.

Mlle VICTOIRE.

Comment l'entendez-vous ?  
Peut-on plaire sans esprit ?

*de Madame de Maintenon.* 3

Mlle ALEXANDRINE.

Oui, on pourroit au moins être commode, & si on ne fait pas le plaisir de la Compagnie, du moins on n'en feroit jamais la peine.

Mlle FAUSTINE.

Pour peindre une personne propre à la Société, nous dirons bien des choses qui conviennent à une bonne humeur.

Mlle VICTOIRE.

Il n'importe, pourvû que nous nous instruisions.

Mlle ALEXANDRINE.

Pour être propre à la Société, il faut de la complaisance, de la douceur, & de la politesse.

Mlle HENRIETTE.

Quoi ! nous jeter dans des complimens continuels !

Mlle EMILIE.

Vous croyez que la politesse consiste en complimens !

A ij

Mlle VICTOIRE.

Je l'ai toujourns cru.

Mlle ALEXANDRINE.

Non, Mademoifelle ; la grande politeffe eft de ménager en tout & par-tout les gens avec qui nous vivons.

Mlle HENRIETTE.

Comment ?

Mlle ALEXANDRINE.

En ne les bleffant jamais , en entrant dans tout ce qu'ils veulent , en ne contrariant ni ce qu'on dit , ni ce qu'on fait.

Mlle HENRIETTE.

Je ne dirois point mon fentiment , & je me tiendrois toujours à celui des autres ?

Mlle FAUSTINE.

On peut difputer pour animer la converfation , mais il ne faut pas s'aigrir.

Mlle VICTOIRE.

Si les autres s'aigriffent , eft-ce ma faute ?

*de Madame de Maintenon.* §

Mlle ALEXANDRINE.

Oui , si vous avez dit quelque chose d'aigre , de rude ou de grossier.

Mlle HENRIETTE.

Je commence à comprendre la louange d'être sociable , car il faut presque toutes sortes de bonnes qualités.

Mlle FAUSTINE.

Il est vrai , & quand vous voyez une personne désirée par - tout , & dont on s'accommode long-tems , vous pouvez conclure qu'elle n'est pas sans mérite.

Mlle VICTOIRE.

Je vous demande le portrait d'une personne propre à la Société.

Mlle ALEXANDRINE.

Elle a de l'esprit jusqu'à un certain point , elle est douce , complaisante ; elle veut tout ce qu'on veut , jouer aux jeux que

les autres propofent, quand ils ne feroient pas de fon goût, fe promener, demeurer dans la chambre, parler, fe taire, travailler; elle écoute avec attention ce qu'on lui dit, elle n'abufe point de l'attention des autres en fe faifant écouter trop long-tems; elle n'eft point curieufe, elle ne veut fçavoir que ce qu'on veut lui dire, elle ne pénètre point dans les chofes dont elle n'eft point chargée; elle ne fe fâche jamais, elle laiffe tomber tout ce qui paroît fâcher une autre, elle loue ce qui eft bon, elle fe taît fur tout ce qui eft blâmable dans les perfonnes; elle entend dire ce qu'elle fçavoit fans montrer qu'elle le fçût, aimant mieux ce petit ennui que d'ôter le plaifir de celle qui veut apprendre une nouvelle. Je ne finirois point, fi je parcourrois tout ce qui fait une perfonne propre à la Société.

*de Madame de Maintenon.* 7

Mlle HENRIETTE.

Je voudrois bien le portrait de  
la grossiere.

Mlle ALEXANDRINE.

Je suis honteuse de tant parler,  
& je prie Mademoiselle Fausti-  
ne de le faire.

Mlle FAUSTINE.

Il est facile , car c'est le con-  
traire de ce que vous venez de  
dire : elle est occupée d'elle, elle  
oublie les autres , elle prend la  
bonne place , elle se jette à table  
sur ce qui est le meilleur , elle  
parle d'elle , & se fâche aisément,  
elle épie ce qu'on fait , elle en  
juge , elle est attachée à son opi-  
nion , elle veut dominer , elle se  
vante , elle ne peut souffrir la  
moindre opposition , elle vou-  
droit que sa volonté fût toujours  
suivie.

Mlle HENRIETTE.

En voilà assez pour compren-

A iv

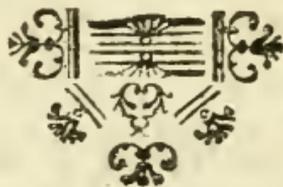
dre que cette perfonne ne peut être defirée , elle me fait peur.

Mlle V I C T O I R E .

Nous fommes bien obligées à ces Demoifelles de nous avoir développé des chofes qui nous peuvent être fi utiles.

Mlle A L E X A N D R I N E .

C'eft que vous n'y avez pas encore fait réflexion , car vous avez déjà affez d'expérience pour voir que les perfonnes que vous defirez ou que vous craignez ont quelque chofe des portraits que nous venons de faire.



## II. CONVERSATION.

### *Sur la Raison.*

MADemoiselle ADELAIÏDE.

**S**I j'osois me mettre de la partie, je dirois que le hazard assemble aujourd'hui une très-bonne Compagnie.

Mlle ANASTASIE.

Je dirois volontiers la même chose.

Mlle MARCELLE.

Pour moi je suis fort aise d'y être, car si je ne le mérite pas par moi-même, je ne m'en sens pas indigne par le goût que j'ai pour les personnes raisonnables.

Mlle ELEONORE.

Qu'elles sont rares ! il me semble qu'on trouve plus aisément de l'esprit que de la raison.

Av

Mlle EUPHROSINE.

Je le crois comme vous.

Mlle ODILLE.

L'esprit peut divertir en paffant, & la raifon ne nous déplaît que quand elle nous contrarie, mais pour vivre enfemble la raifon eft préférable à l'esprit.

Mlle ELEONORE.

Comment peut-on aimer ce qui nous contrarie ?

Mlle ADELAÏDE.

C'eft que ce qui nous contrarie en une occafion, nous approuve dans une autre, & que rien n'eft plus agréable que l'approbation d'une perfonne raifonnable.

Mlle ODILLE.

La raifon a quelque chofe de bien férieux & d'oppofé aux plaifirs.

Mlle MARCELLE.

N'eft-ce point qu'on la confond avec la févérité ?

Mlle ADELAIDE.

Oui, c'est cela même ; on en fait une idée triste, rien n'est plus aimable que la raison.

Mlle EUPHROSINE.

Ne trouvez-vous point que les personnes qui raisonnent continuellement sont ennuyeuses ?

Mlle ADELAIDE.

Si elles raisonnent continuellement, elles ne sont pas raisonnables, car il ne faut pas toujours raisonner.

Mlle ELEONORE.

Pourquoi ? & qu'est-ce qu'elles peuvent mettre de meilleur dans le commerce ?

Mlle ADELAIDE.

De la complaisance, de la joie, du badinage, du silence, de la condescendance, de l'attention aux autres.

Mlle MARCELIE.

Vous donnez une agréable idée

de la raifon avec de tels accom-  
pagnemens.

Mlle A D E L A Ï D E.

Je ne crois point la raifon tou-  
jours hériffée , févère , critique :  
elle met tout en fa place , elle  
veut que les enfans jouent , que  
la jeunefle fe divertiffe innocem-  
ment , que la vieilleffe même  
cherche des relâchemens.

Mlle A N A S T A S I E.

Vous en prouvez fort bien l'a-  
grément ; faites - nous en voir de  
même la folidité.

Mlle A D E L A Ï D E.

Elle s'accommode de tout, elle  
compatit aux foibleffes des au-  
tres , elle diminue les fiennes ;  
elle confole dans les afflictions ,  
elle les avoit prévûes ; elle fe mo-  
dere dans les plaifirs , elle jouit  
de la Société, elle s'en paffe ; elle  
goûte la fanté , elle ne s'accable  
point dans les maladies ; elle fait

un bon usage de la fortune , elle sôûtient la pauvreté ; elle est en paix , elle la porte par-tout ; autant qu'il lui est possible , elle tire le meilleur parti des états les plus malheureux. . .

Mlle EUPHROSINE.

Voilà certainement un beau portrait , & je ne crois pas que personne l'ait jamais mieux connue que vous.

Mlle ADELAÏDE.

Je n'en dis pas encore tout ce que j'en connois , & il est certain que je n'en connois pas toute l'étendue.

Mlle MARCELLE.

Vous la mettez donc au-dessus de tout ? . .

Mlle ADELAÏDE.

Oui, certainement : on ne peut jamais en avoir trop , on doit la cultiver pour l'augmenter , car il n'y a rien de si bon pour soi & pour les autres.

Mlle ANASTASIE.

Vous ne pouvez pas la préférer à la piété.

Mlle ADELAÏDE.

Non , car la piété peut fauver fans la raifon. Mais la piété feroit beaucoup plus de bien , fi elle étoit réglée par la raifon : la piété peut prendre le change , la raifon ne le prend jamais : la piété peut être indifcrete , la raifon ne le peut être.

Mlle ELEONORE.

Je crois en vérité que vous aimez trop la raifon , car il me paroît que vous la mettez au-deffus de toutes les vertus.

Mlle ADELAÏDE.

Les vertus ont befoin de la raifon pour agir à propos , & pour ne prendre nulle extrémité.

Mlle EUPHROSINE.

Que fera toute la raifon poffible contre une mauvaife fortune ?

Mlle ADELAIÏDE.

Elle la fera supporter avec plus de fermeté, elle rendra la personne si aimable & si estimable, qu'elle trouvera des gens qui la soulageront dans ses malheurs.

Mlle MARCELLE.

Mademoiselle N. . . . a bien de la raison ; en est-elle plus heureuse dans sa retraite ?

Mlle ADELAIÏDE.

N'en doutez pas, elle trouve de la ressource dans ses réflexions, elle comprend qu'il y a des places encore plus malheureuses que la sienne ; elle compte le soir que les jours sont passés pour les heureux comme pour elle, & qu'il ne leur reste rien de leurs plaisirs ; elle se fait aimer des personnes avec qui elle vit, parce qu'elle ne songe qu'à leur plaire ; elle s'accommode à leur goût, à leurs manières, à leurs

régles , & ces personnes - là de leur côté songent à adoucir son état.

Mlle ANASTASIE.

Vous supposez donc que les autres sont aussi raisonnables. . .

Mlle ADELAÏDE.

Il est impossible que la raison n'adoucisse & ne gagne même les personnes du monde les plus grossières.

Mlle MARCELLE.

Vous dites de la raison tout ce qu'on dit de la sagesse , de la droiture , du bon esprit.

Mlle ADELAÏDE.

Quand nous confondrons tout ce que vous venez de dire , ce ne sera pas un grand malheur. . .

Mlle EUPHROSINE.

Mais d'où vient cette raison ?

Mlle ADELAÏDE.

Elle vient de Dieu , qui veut bien être appelé la souveraine Raison.

Mlle E L E O N O R E.

Je ne puis croire que cette conversation nous soit inutile , & vous donnez une grande envie d'être raisonnable.

Mlle A D E L A Ï D E.

Soyons-le dans notre conduite, car celle qui n'apprend qu'à raisonner dans la conversation n'est pas une véritable raison.

Mlle O D I L L E.

Je vous avoüe que vous l'avez racommodée avec moi , & que la maniere dont vous l'expliquez est très - différente de ce que je pensois : elle me faisoit peur , & je l'aurois volontiers renvoyée si elle s'étoit présentée ; allons chacune de notre côté commencer à faire connoissance avec elle par nos réflexions.

Mlle M A R C E L L E.

Souvenons - nous que Mademoiselle Adelaïde dit que ce n'est

rien de raifonner dans fes réflexions , ni dans fes difcours , & qu'il faut qu'elle régle toute notre conduite. . .

Mlle O D I L L E.

Mais , Mademoifelle, nous ne fommes pas toujours maîtrefles de régler notre conduite par la raifon , & nous fommes quelquefois forcées de prendre des partis que notre raifon ne prendroit pas nous dépendons de la volonté des autres ; un mari veut faire de la dépense , quoiqu'il ne le puiſſe fans s'incommoder dans fes affaires ; une mere vous met dans le monde , quand la raifon vous en retireroit. . .

Mlle M A R C E L L E.

On nous vient de dire que la raifon tire le meilleur parti de tout , & dans les deux cas que vous venez de marquer , la raifon s'accommoderoit de la vo-

*de Madame de Maintenon.* 19

lonté de ceux dont elle dépend ,  
& dépenderoit , & s'abandonne-  
roit au monde le moins qu'il lui  
feroit possible , au lieu qu'une  
personne sans raison se perdroit  
dans l'un & dans l'autre. .

Mlle ADELAÏDE.

Ce sujet de conversation est  
inépuisable , & quelque exemple  
que vous puissiez donner , vous  
verrez que la raison trouve tou-  
jours sa place , & fait du bien par-  
tout. . .

---

### III. CONVERSATION.

*Sur la Contrainte.*

MADemoiselle MELANIE.

**V**Oici l'heure de causer en-  
semble , je pensois à vous  
demander à toutes en quoi vous  
feriez consister le bonheur ? . .

Mlle A T H E N A I S.

A être riche.

Mlle A U G U S T E.

Et moi , à être élevée au-deffus  
de tout ce que je connois.

Mlle S O P H I E.

Et moi, à me divertir continuel-  
lement.

Mlle F L O R I D E.

Et moi je le mettrois à n'être  
jamais contrainte.

Mlle M E L A N I E.

Aucunes de ces conditions ne  
peuvent être heureufes ; mais il y  
en a une impoffible. . .

Mlle A T H E N A I S.

Laquelle ?

Mlle M E L A N I E.

Celle de ne fe pas contraindre,  
car je crois qu'il n'y a fur la terre  
que les fous qui ne fe contraî-  
gnent jamais.

Mlle F L O R I D E.

C'est donc à dire qu'on ne peut  
jamais être heureufe ? . .

Mlle HORTENSE.

Il est bien vrai qu'on n'est jamais parfaitement heureux, mais il y a bien des personnes qui ne se trouvent pas malheureuses, pour être un peu contraintes.

Mlle FLORIDE.

Je ne connois pas un plus grand malheur.

Mlle MELANIE.

C'est en effet que vous n'en connoissez point d'autres : quand vous en aurez éprouvé de plus grands, vous ne compterez pas tant la contrainte.

Mlle FLORIDE.

Mais, Mademoiselle, n'y a-t-il point d'état où l'on ne soit pas contraint ?

Mlle AUGUSTE.

Si j'étois au-dessus des autres, qu'est-ce qui me contraindrait ?

Mlle HORTENSE.

Je crois que les grandes con-

traintes font pour les places élevées.

Mlle ATHENAÏS.

Vous croyez que le Roi fe contraint ?

Mlle MELANIE.

Depuis le matin jufqu'au foir.

Mlle FLORIDE.

Ah ! Mademoifelle, vous me permettez de vous dire qu'il y a de l'exageration, car au moins dans fes plaifirs il ne fe contraint point, puisqu'ils ne feroient plus plaifirs.

Mlle MELANIE.

Si j'exagere, il faut que vous conveniez que vous êtes extrême, fi vous croyez que la moindre contrainte ôte tout plaifir.

Mlle ATHENAÏS.

Revenons au Roi, & dites-nous fes contraintes ?

Mlle HORTENSE.

Il fe leve à une heure réglée

pour la commodité de ses sujets , & il n'est pas vraisemblable qu'il n'y ait des jours où il voudroit se lever ou plutôt ou plus tard : il s'habille en public pour faire plaisir aux grands Seigneurs , & il y a bien des tems où il aimeroit mieux être seul : il dîne de même réglément & en public.

Mlle MELANIE.

Il travaille avec ses Ministres ; & ce n'est pas toujours avec plaisir : il voit des étrangers , il donne des audiences ; il entend des choses fâcheuses & ennuyantes ; tout cela se peut-il faire sans contrainte ? . .

Mlle HORTENSE.

Il va à la chasse ou à d'autres plaisirs ; il y faut mener souvent ceux qui déplaisent , de peur de fâcher les uns , d'offenser les autres qui ont des places distinguées ; il faut laisser ceux qui le

divertiroient, de peur d'exciter la jalousie; en un mot fe contraindre toujours.

Mlle A T H E N A ï S.

Je ne veux plus être Roi, après cette description; je fuis un bon payfan.

Mlle M E L A N I E.

Il faut fe contraindre pour travailler, quand on voudroit fe reposer; il faut fe contraindre dans fa famille qui n'est pas toujours felon fon goût, il faut bien vivre avec fes voisins; il faut ménager les gens qui font au - deffus de nous, & même ceux qui font au - deffous; enfin tout est contrainte.

Mlle F L O R I D E.

Et que m'arriveroit-il, quand je ne ferois rien de tout cela?

Mlle H O R T E N C E.

Il vous arriveroit d'être haïe, infupportable, méprifée & évitée par tout le monde.

Mlle

Mlle F L O R I D E.

Vous m'étonnez, Mademoiselle, & s'il n'est pas possible d'éviter la contrainte, apprenez-nous à la supporter.

Mlle M E L A N I E.

Je crois que la meilleure manière de la supporter est de s'y attendre, & de s'y accoûtumer.

Mlle H O R T E N S E.

En effet, quand on s'accôûtume de bonne heure à s'occuper des autres, à s'oublier soi-même, à prendre sur soi, on s'en fait une habitude.

Mlle F L O R I D E.

Qu'y a-t-il qui puisse nous payer d'un tel martyre ?

Mlle M E L A N I E.

Ce martyre s'adoucit tous les jours, comme Mademoiselle Hortense vient de vous l'expliquer, & nous sommes payées par le bonheur d'être aimées & estimées.

B

comptez-vous cela pour rien ? . .

Mlle HORTENSE.

C'est une néceffité où il n'y a pas de remede , & il faut aller dans un défert , fi on ne veut pas fe contraindre.

Mlle SOPHIE.

Vous m'en donneriez envie par l'impoifibilité que vous mettez à vivre en liberté. . .

Mlle MELANIE.

C'est à vous à choisir entre les fouffrances & la contrainte, car je crois que vous ne feriez pas bien à votre aife dans un défert.

Mlle AUGUSTE.

Je croyois qu'on n'étoit contrainte que dans l'enfance , ou dans un Couvent. . .

Mlle HORTENSE.

Vous verrez un jour , Mademoifelle , que ce tems-là a été le plus heureux & le plus libre de toute votre vie.

IV. CONVERSATION.

*Sur l'Amour propre.*

MADemoISELLE ROSALIE.

**N**E troublons - nous point ;  
Mademoiselle , le plaisir  
que vous prenez à lire ?

Mlle ALPHONSINE.

Nullement , Mademoiselle ;  
soyez persuadée que j'en aurai un  
beaucoup plus grand d'être avec  
vous.

Mlle IRENE.

Pourroit - on vous demander ;  
Mademoiselle , quel Livre vous  
lisez ?

Mlle ALPHONSINE.

Un Traité où tout le monde a  
intérêt ; car c'est sur l'amour pro-  
pre.

Mlle ROSALIE.

Je crois en effet qu'il y a peu

de perfonnes qui n'en ayent du plus au moins. . .

Mlle ALPHONSINE.

C'est un grand malheur, Mademoifelle , car on en eft plus défagréable à Dieu & plus infupportable aux hommes. . .

Mlle IRENE.

Je comprends bien que cet attachement à nous-mêmes déplaît à Dieu , qui veut que nous n'en ayons que pour lui , mais pourquoi déplaît-il aux hommes qui ont le même défaut ? . .

Mlle ALPHONSINE.

C'en eft juftement la raifon ; car l'attachement que nous avons pour nous fait que nous aimons à en parler , & que nous ennuyons les autres ; l'attachement que nous avons à nous-mêmes fait que nos opinions nous paroiffent bonnes & que nous les fouïtenons avec opiniâtreté , ce qui déplaît aux autres. . .

Mlle OLIMPIADE.

Il est vrai, & ce même amour de nous-mêmes fait que nous voulons toutes sortes de préférences sur les autres.

Mlle DOROTHÉE.

Oui, & nous fait paroître ce qui nous touche fort important.

Mlle IRENE.

Mais, Mademoiselle, faut-il s'oublier soi-même ? cela n'est pas naturel ni raisonnable, & jamais on ne pourroit y parvenir.

Mlle ALPHONSINE.

Non, assurément, nous ne ferons jamais dans ce détachement entier, mais il faut y travailler, & être le moins occupé de soi que l'on peut.

Mlle IRENE.

Si je n'étois occupée de moi-même, je ferois des sottises depuis le matin jusqu'au soir ; & je ne sçais, Mademoiselle, comment

vous accordez l'oubli que vous voulez que l'on ait de foi avec l'attention que nous devons avoir à veiller fur nous. . .

Mlle ALPHONSINE.

Rien n'est plus aisé à accorder, car une des principales raisons pour veiller fur nous est d'éviter ce que nous fait faire l'amour de nous-mêmes. . .

Mlle IRENE.

Mais c'est ce même amour de moi-même qui me fait aimer les loüanges, & si j'étois dans ce détachement que vous voulez me perfuader, je ne me contraindrois pas tant pour me perfectionner. . .

Mlle OLIMPIADE.

Quoi ! vous ne voulez être parfaite que pour être loüée ?

Mlle IRENE.

Et pourquoi, Mademoiselle ; m'opposerois-je à toutes mes inclinations, si ce n'étoit pour ac-

quérir l'estime des honnêtes gens?

Mlle DOROTHÉE.

Je ne sçais s'il ne seroit pas bien dangereux d'inspirer à de jeunes personnes le mépris des loüanges.

Mlle ROSALIE.

C'est ce qu'on appelle émulation, & qui ne se trouve que dans les cœurs élevés.

Mlle OLIMPIADE.

Et comptez - vous pour rien d'aimer la vertu pour la vertu, & le plaisir de bien faire?

Mlle DOROTHÉE.

Ce sentiment est bien épuré, & je doute que de jeunes gens en soient capables.

Mlle AURELIE.

Je crois que la plûpart des grandes choses se sont faites pour s'attirer des loüanges, & que ce desir-là a fait les Héros.

Mlle ALPHONSINE.

Toute votre vertu n'est donc que par vanité , & fi on ne vous voyoit pas , vous feriez tout le mal qui fe présenteroit ? . .

Mlle IRENE.

Je ne ferois pas de grands maux, car je ne fuis pas méchante , mais je ne me contiendrois pas.

Mlle OLIMPIADE.

Quoi ! vous feriez colère , paresseufe , inégale , indiscrette , opiniâtre , infupportable ? . .

Mlle IRENE.

Oui , Mademoifelle , s'il ne me revenoit aucunes loüanges de n'être rien de tout ce que vous venez de dire.

Mlle OLIMPIADE.

Je ne comprends pas cela. .

Mlle DOROTHÉE.

Et moi je comprends fort bien ce que dit Mademoifelle , & je ne crois pas que les Héros euffent

passé leur jeunesse dans les fatigues de la guerre en hazardant leurs vies , s'ils n'eussent eu envie d'être admirés.

Mlle ALPHONSINE.

Que leur en reste-t-il , Mademoiselle ?

Mlle IRENE.

D'être loués à tout jamais , d'être cités en toutes occasions.

Mlle ALPHONSINE.

Goûtent-ils ce plaisir ? en sont-ils plus heureux présentement ?

Mlle IRENE.

Non , Mademoiselle , mais par quels motifs voulez - vous donc qu'on agisse ?

Mlle ALPHONSINE.

Vous le voyez mieux que moi , Mademoiselle , & vous avez trop bon esprit pour vouloir vous contraindre toute votre vie pour être louée , quand même vous seriez assurée de l'être.

Mlle D O R O T H É E.

Mais vous défaprouvez qu'on veuille plaie & s'attirer l'estime des personnes de qui on dépend ?

Mlle A L P H O N S I N E.

Je ne veux pas empêcher ce que vous dites , mais je voudrois une vûe plus folide.

Mlle I R E N E.

Vous voulez nous conduire à n'agir que pour Dieu ; je fçais bien que c'est-là le plus parfait , mais ce n'est pas de dévotion dont nous parlons présentement , nous en fommes à la morale.

Mlle A L P H O N S I N E.

Et qu'est-ce que la morale , si elle n'est fondée sur la piété ? vous en revenez toujous à ne penfer qu'à l'opinion des hommes , & jamais cela feul ne fera votre bonheur ?

Mlle I R E N E.

Je compte pour beaucoup leur estime.

Mlle ALPHONSINE.

Je vous le dis encore , Mademoiselle , vous ne l'aurez que par une vertu solide.

Mlle IRENE.

Qu'appellez-vous solide ?

Mlle ALPHONSINE.

C'est ce qui a une fin éternelle.

Mlle DOROTHÉE.

Vous voulez mettre une trop grande perfection dans notre commerce , & nous jeter dans une grande contrainte.

Mlle ALPHONSINE.

Je veux vous mettre en liberté , vous rendre satisfaite de tout , contente quand vous serez louïée , contente quand vous ne le ferez pas , & toujours assurée d'une récompense pour tout ce que vous ferez de bon.

Mlle IRENE.

Je me rends , Mademoiselle , si vous me prouvez que cet état se puisse trouver.

B. vj

Mlle ALPHONSINE.

Il n'y a pour cela qu'à n'agir que pour Dieu , qu'à lui offrir toutes nos actions , qu'à nous attacher à lui , & l'avoir pour objet dans tout ce que nous faisons.

Mlle IRENE.

Vous appelez cela liberté ?

Mlle ALPHONSINE.

Oui , Mademoifelle , & vous en conviendrez , fi vous voulez en effayer : vous ne ferez jamais en peine comme vous l'êtes fur l'opinion des hommes , vous fçauvez toujours que vous aurez bien fait ; fi les hommes font contens de vous , à la bonne heure , vous en ferez bien aife ; s'ils ne le font pas , vous en ferez confolée , & vous ferez assurée d'avoir des louanges qui dureront toujours : il vous fera même permis de vous aimer par rapport à lui , de vous conferver , de vous réjouir , & vous fe-

*de Madame de Maintenon.* 37  
rez sûre de n'aller jamais trop loin,  
lorsque vous agirez avec dépen-  
dance.

Mlle I R E N E.

Vous avez cru ne pouvoir me  
persuader qu'en m'accordant un  
peu d'amour pour moi - même ;  
mais en vérité , Mademoiselle, je  
suis charmée de tout ce que vous  
venez de dire , & je ne veux ja-  
mais l'oublier.

---

## V. CONVERSATION.

*Sur le bon Esprit.*

MADemoiselle AGATHINE.

**I**L y a long - tems , Mesdemoi-  
selles, que je cherche une per-  
sonne qui me dise la différence  
qu'il y a entre avoir de l'esprit &  
un bon esprit.

Mlle F A T I M E.

Je le comprends , mais je ne fçaurois le définir auffi nettement que je le voudrois.

Mlle E L I S E.

Je crois que l'esprit eft une lumière plus ou moins étendue , qui donne du goût pour toutes les chofes où il y a de l'esprit , qui échauffe l'imagination , qui rend agréable dans la converfation , & qui contribue à fon plaifir & à celui des autres.

Mlle F L O R I D E.

Ah ! Mademoifelle , que vous parlez en perfonne qui en a au-deffus des autres ! je ne doute pas que vous ne définiffiez auffi-bien le bon esprit.

Mlle E L I S E.

Je vous dirai fimplement ce que j'en penfe , je crois que le bon esprit eft de l'avoir réglé , de s'accommoder à tout , de faire fon

plaisir de celui des autres , d'aimer les choses solides , de proportionner son goût à son état , de jouir des plaisirs avec ceux qui en ont , de sçavoir s'en passer avec ceux qui n'en ont pas , & de ne pas faire sentir les avantages que nous donne notre esprit à ceux qui en ont moins que nous.

Mlle F L O R I D E.

Ce que vous dites du bon esprit est précisément ce que je dirois de la sagesse & de la raison, si je vou-  
ois la définir.

Mlle F A T I M E.

En vérité , j'aurois bien de la peine à les distinguer.

Mlle H O R T E N S E.

Cependant , Mademoiselle , il y a des personnes de très - peu d'esprit qui sont sages , réglées & raisonnables.

Mlle V I C T O I R E.

Il est vrai , mais il faut demeu-

rer d'accord que l'esprit est une lumière qui nous fait voir plus loin que les autres.

Mlle AUGUSTE.

Nous sommes d'un sexe bien plus obligé à avoir l'esprit réglé que de l'avoir si étendu, & nous verrons toujours assez loin, si nous voyons qu'il n'y a rien de solide que de travailler à son salut, & de choisir l'état qui pourra nous le rendre plus sûr & plus facile.

Mlle CELESTINE.

Vous êtes donc aussi du sentiment de ceux qui veulent ôter à notre sexe l'avantage d'être sçavantes ? je ne comprends pas quel plaisir il y a d'être avec des personnes qui ne sçavent ni l'histoire, ni les nouvelles, des femmes qui sont si appliquées à leur ménage qu'elles ne sçavent pas faire la différence qu'il y a entre une Ode, une Elégie & un Poëme.

Mlle AUGUSTE.

Que sert-il à une fille ou à une femme de sçavoir faire ces différences? J'ignore ce que c'est, & ne désire point l'apprendre, pourvû que je contente les personnes de qui je dépends.

Mlle CELESTINE.

Ah ! comment pouvez - vous vous plaire à travailler depuis le matin jusqu'au soir à un ouvrage où l'on fait toujours la même chose ? Quoi ! piquer une étoffe, tirer son aiguille ! que cela est bas & indigne d'une Demoiselle née pour toute autre chose ! Je ne puis m'affujettir à cela.

Mlle AGATHINE.

Et moi, Mademoiselle, j'y prends beaucoup de plaisir : lorsque je suis à mon métier je n'ai point l'esprit inquiet des affaires d'autrui, j'ai le contentement de voir avancer mon ouvrage, & la

fatisfaction quand il eft achevé, d'avoir fait quelque chofe : je ne fuis point expofée à des converfations fatyriques , qui me pourroient faire offenfer Dieu ; je ne fuis point dans une oifiveté qui me cauferoit de l'ennui , & lorsque je repaffe dans mon efprit ce que j'ai fait , je fuis très-contente de n'avoir ni la pareffe , ni les difcours inutiles à me reprocher : je me couche contente , & je dors fans inquiétude.

Mlle CELESTINE.

A ce que je vois , vous aimez les femmes ménageres.

Mlle AGATHINE.

Oui , il eft vrai , que je les eftime.

Mlle CELESTINE.

Je ne fçais de quel goût vous êtes , pour moi je ne puis me résoudre à entrer dans des détails qui ne font propres qu'à des Fer-

*de Madame de Maintenon.* 43  
mieres. Quoi ! se lever matin comme des femmes de campagne , qui à peine sont hors du lit qu'elles envoient leurs gens au travail, & entrent elles - mêmes dans les plus petits détails du ménage !

Mlle AUGUSTE.

Une personne qui agit de la sorte est véritablement sage : elle imite la femme forte dont parle Salomon.

Mlle CELESTINE.

Vous seriez donc d'humeur , si vous étiez chez Madame votre mere , d'avoir soin des clefs & de tout le ménage.

Mlle AUGUSTE.

Ne vous en moquez pas , Mademoiselle : je le ferois , & croirois ne pouvoir rien faire de mieux.

Mlle CELESTINE.

En vérité , je ne le ferois pour rien du monde. Quoi ! moi , qui

ai l'esprit éclairé , je m'abaifferois à ces fortes de chofes ! je ne puis me plaire qu'avec des Rhétoriciens , des Poètes , des Philofophes , en un mot avec de beaux efprits.

Mlle AUGUSTE.

Et moi je n'ai de fatisfaction qu'en faifant mon devoir.

Mlle CELESTINE.

Vous pafferez une vie bien malheureufe , & vous ferez toujours efclave de votre devoir.

Mlle AUGUSTE.

Je fuis plus heureufe que vous ; Mademoifelle , car je fais tout ce que je veux , ne voulant que ce que je dois , & vous n'aurez pas toujours des perfonnes propres à vous plaire.

Mlle CELESTINE.

Pourquoi , Mademoifelle ?

Mlle AUGUSTE.

Parce que vous aimez les per-

*de Madame de Maintenon.* 43  
sonnes spirituelles , & qu'il s'en  
trouve très-peu telles que vous  
les désirez.

Mlle CELESTINE.

Je suis présentement avec des  
gens de Lettres , qui ne me par-  
lent point de choses communes.

Mlle FATIME.

Dites-moi , je vous prie ; leur  
trouvez-vous beaucoup de juge-  
ment ?

Mlle CELESTINE.

Je me divertis présentement  
avec des Astrologues.

Mlle AUGUSTE.

Faites-vous consister le juge-  
ment à sçavoir l'Astrologie ? Tel  
croit se connoître aux Astres &  
veut nous en marquer le cours ,  
qui ne sçait pas se conduire.

Mlle CELESTINE.

Je l'avoue ; mais vous me pres-  
sez trop , & je crois que si je vous  
écoutois davantage , je me ren-  
drois à vos raisons.

Mlle AUGUSTE.

J'en aurois bien de la joie , car vous en feriez plus fage & plus heureufe : mais nous ne devons pās nous en tenir à une fageffe humaine qui n'aura point de récompense : il faut que la nôtre ait Dieu pour principe & pour fin.

Mlle CELESTINE.

Quoi ! vous ne vous contentez pas de me vouloir fage , vous me voudriez encore dévôte ?

Mlle AUGUSTE.

C'est que l'un ne peut être fans l'autre , & nous entendrions mal nos intérêts , fi nous nous en tenions à une fageffe qui n'auroit point de récompense.



## VI. CONVERSATION.

*Sur la bonne Gloire.*

MADemoiselle ADELAÏDE.

**J**E voudrois bien vous faire  
Juge d'un différend que je viens  
d'avoir ; Mademoiselle & moi  
passions dans la place où il n'y  
avoit que du peuple : tout le  
monde nous saluoit , je rendois  
le salut ; elle se moque de moi &  
prétend qu'on ne doit la révéren-  
ce qu'à des gens de qualité.

Mlle I R E N E.

J'aurois bientôt condamné Ma-  
demoiselle , car je n'ai jamais pû  
comprendre qu'on reçût un salut  
sans le rendre.

Mlle S O P H I E.

A des misérables ! vous les trai-  
tez donc comme des Gentilshom-  
mes ?

Mlle I R E N E.

Ma révérence eft proportionnée aux perfonnes que je falue : mais je vous avoue que j'aime mieux là-deffus en faire trop que trop peu.

Mlle S O P H I E.

Vous n'êtes pas glorieufe.

Mlle I R E N E.

Je ne laiffe pas de l'être : mais je regarde l'incivilité comme une mauvaife gloire.

Mlle E U P H R A S I E.

Une Chrétienne en connoît-elle de bonne ?

Mlle I R E N E.

L'humilité chrétienne n'est point oppofée à l'honneur , à la probité , au défintéreffement , au courage ; & c'est-là ce que j'appelle bonne gloire.

Mlle S O P H I E.

Vous croyez que le défintéreffement & la bonne gloire font la même chofe ?

Mlle

Mlle IRENE.

Non, Mademoiselle, la bonne gloire est d'être incapable de bassesse, & comme c'est d'ordinaire l'intérêt qui nous porte à en faire, j'ai compris le désintéressement avec la bonne gloire.

Mlle ADELAÏDE.

Comment mêlez-vous le courage avec la bonne gloire ?

Mlle IRENE.

C'est qu'il faut un grand courage en de certains états pour ne pas faire de bassesses.

Mlle ADELAÏDE.

Donnez-nous des exemples qui nous fassent comprendre ce que vous dites en général.

Mlle IRENE.

J'ai connu des personnes sans fortune à qui on en offroit de considérables pour faire quelque chose contre leur honneur : ne faut-il pas du courage & de la

C

bonne gloire pour refuser de telles propositions & demeurer dans fa mifere ?

Mlle ADELAIÏDE.

Je fçais qu'une femme de chambre a refusé une femme qui la tiroit de la néceffité de fervir , fi elle vouloit donner une Lettre : elle la refufa , & s'offensa de ce qu'on lui propofoit.

Mlle EUPHRASIE.

Cela est très-beau.

Mlle IRENE.

Voilà ce qui s'appelle bonne gloire.

Mlle EUPHRASIE.

Les personnes de naiffance ne font pas expofées à de telles propositions.

Mlle IRENE.

On leur en fait plus délicatement ; mais elles n'en font pas moins dangereufes ; ne faut-il pas un grand courage à une jeune per-

sonne pour aimer mieux être mal vêtue que de recevoir des habits, pour aimer mieux s'ennuyer que de se divertir de peur de hazarder sa réputation, pour préférer de servir son pere & sa mere pauvres & malades, que d'aller chercher des amusemens, pour aimer mieux ne se point marier que de prendre un homme sans naissance & sans mérite?

Mlle EUPHRASIE.

Vous donnez une grande étendue à la bonne gloire : mais j'aurois voulu sçavoir en un mot ce que c'est que la mauvaise.

Mlle IRENE.

Je crois que c'est de se faire une honte de ce qui n'est pas honteux, & de se faire un mérite de ce qui n'en est pas un.

Mlle ADELAÏDE.

Comme quoi?

Mlle I R E N E.

D'avoir de la honte d'être mal vêtue, d'être mal logée, de se servir foi-même, quand on est d'une naissance à devoir être autrement.

Mlle E U P H R A S I E.

Vous ne trouvez point de honte à tout ce que vous venez de marquer.

Mlle I R E N E.

Non, certainement il n'y en a point.

Mlle D O R O T H É E.

Mais à quoi donc me triez-vous de la honte ?

Mlle I R E N E.

A faire quelque chose de mal.

Mlle D O R O T H É E.

Eh ! quelle sorte de mal ?

Mlle I R E N E.

Tout ce qui est contraire à la probité, à l'honneur, au courage, à la fidélité, à la reconnoissance,

*de Madame de Maintenon.* 53.  
en un mot à la bonne gloire.

Mlle EUPHRASIE.

Mais comment accommoderez-vous cette bonne gloire avec l'humilité ?

Mlle IRENE.

Les vertus ne se contrarient point, Mademoiselle ; elles se soutiennent les unes les autres.

Mlle EUPHRASIE.

L'humilité ne veut-elle pas que nous ayons de bas sentimens de nous-mêmes, & que nous soyons bien aises que les autres nous méprisent ?

Mlle IRENE.

Oui, Mademoiselle ; mais elle ne veut point que nous méritions ce mépris à force de faire des lâchetés & des bassesses.

Mlle EUPHRASIE.

Comment aurois-je mauvaise opinion de moi, si j'avois les vertus que vous dites ?

Mlle I R E N E.

Il nous reſte toujourns aſſez de défauts pour fonder notre humilité : nos vertus ne ſont pas ſouvent entières , & comme nous ne les tenons pas de nous , nous ne devons pas nous en glorifier.

Mlle D O R O T H É E.

Je vous demande encore un mot ſur la mauvaife gloire que vous ne nous faites pas ſi bien comprendre que la bonne.

Mlle I R E N E.

La mauvaife gloire eſt une vanité de ce que nous ſommes , ou de ce que nous croyons être , de notre naiſſance , de nos talens , qui mépriſe les autres , qui s'occupe de ſoi-même , qui fait parler à ſon avantage , qui diſpute pour paſſer la première à une porte , & pour prendre les meilleures places , qui nous fait deſirer d'être bien vêtues , qui nous rend hon-

*de Madame de Maintenon.* 55  
teufes quand on nous voit dans la  
misere, qui nous fait faire des ef-  
forts pour la cacher, & qui par-là  
fait tomber dans bien des inconven-  
niens & des ridicules.

Mlle EUPHRASIE.

Voudriez-vous qu'on se mît au-  
deffous d'une personne moins que  
foi, & qu'on la laifsât passer la  
premiere ?

Mlle IRENE.

Je le souffrirois sans peine.

Mlle DOROTHÉE.

Cela est difficile à une person-  
ne qui a du courage.

Mlle IRENE.

Nous avons déjà dit que le  
courage met aisément au - dessus  
de ces choses-là, & que ce n'est  
pas en quoi il consiste.

Mlle EUPHRASIE.

Mais voulez - vous qu'on vive  
avec des miserables comme avec  
ceux qui sont au-dessus de nous ?

C iv

Mlle I R E N E.

Je veux qu'on refpecte ceux qui par leur naiffance , par leur fortune , ou par leurs charges , ou par leur âge font au-deffus de nous , qu'on vive avec de grands égards avec fes égaux , & une grande bonté & honnêteté avec ceux qui font au-deffous.

Mlle D O R O T H É E.

Quoi ! je fongerai à être honnête avec les payfans de mon village ou avec mes domeftiques ?

Mlle I R E N E.

Oui , fans doute ; on dit bon jour à un payfan , on lui demande de fes nouvelles, on l'écoute avec patience , on lui rend raifon de ce qu'il demande , & on traite à peu près de même fon domeftique.

Mlle E U P H R A S I E.

Avec qui voulez-vous donc qu'on tienne fon rang ?

Mlle I R E N E.

Nous n'en avons aucun à soutenir : notre mauvaise fortune & notre jeunesse nous mettent au-dessous de tout le monde.

Mlle D O R O T H É E.

En est-on moins pour être jeune ?

Mlle I R E N E.

Non : mais on doit du respect aux personnes d'un âge avancé : le partage de la jeunesse est d'obéir, & de céder ; nous ne serons aimées que par notre douceur, par nos services, par notre complaisance, & jamais on ne comptera notre naissance, que lorsque nous paroîtrons l'avoir oubliée,



---



---

## VII. CONVERSATION.

### *Sur le Mensonge.*

MADemoisELLE CORNELIE.

**J**E fuis ravie de vous trouver, Mesdemoifelles , pour vous faire mes plaintes de ce que Madame de . . . . . s'accommode du commerce d'une perfonne qui ne fçauroit s'empêcher de mentir.

Mlle FAUSTINE.

Vous voulez parler de Mademoifelle de . . . . . il eft vrai qu'elle s'en eft fait une habitude.

Mlle CORNELIE.

Mais, Mademoifelle, je me confolerois fur ce qui la regarde, pourvû que mes amies la chaffaffent de leur Société, comme il a fallu qu'elle quittât elle-même fon Pays, parce qu'on ne l'écoutoit plus:

*de Madame de Maintenon.* 59,

Mlle ALEXANDRINE.

J'aimerois assez à m'en divertir pour une heure.

Mlle FAUSTINE.

Je ne pourrois jamais me divertir d'une personne que je ne pourrois croire.

Mlle ALEXANDRINE.

La conversation ne doit pas toujours rouler sur des choses assez sérieuses , pour qu'il y faille apporter tant de foi.

Mlle HENRIETTE.

Il est vrai que je crois qu'il y a bien des fortes de menteries innocentes.

Mlle CORNELIE.

Et moi je n'en crois guères , & il est si dangereux de s'y accôûtumer , & de ne s'en point tenir aux innocentes, supposé qu'il y en ait , que je crois plus chrétien & plus honnête de ne mentir jamais.

Mlle MELANIE.

Pour moi qui aime la vérité, & qui me fens une grande opposition au menfonge, je voudrois qu'il fût décidé qu'il ne faut jamais mentir.

Mlle EUPHROSINE.

Mais quand on l'auroit décidé, comment voulez-vous vivre dans le monde fans faire quelques menfonges, puisqu'il y en a mille qui font autorifés par l'usage?

Mlle CORNELIE.

Les honnêtes gens devroient changer l'usage, & fe rendre les plus forts en ne fe fervant jamais du moindre déguifement.

Mlle CLOTILDE.

Et que deviendront les complimentens? car il y a mille petits menfonges de civilité, & la bienféance ne veut pas même qu'on s'en empêche.

Mlle HENRIETTE.

Il y en a d'officieux & qui peuvent empêcher de grands malheurs.

Mlle ALEXANDRINE.

Je demande grace pour ceux qui sont plaisans.

Mlle MELANIE.

Je n'en permettrois aucun.

Mlle EUPHROSINE.

Quoi ! vous ne mentiriez pas pour sauver la vie à une de vos amies ?

Mlle MELANIE.

Je regarderois au moins comme un malheur d'avoir à me servir de ce remède.

Mlle ALEXANDRINE.

Je veux mentir pour m'excuser.

Mlle CORNELIE.

Si j'étois tentée de mentir, ce ne seroit jamais pour mon intérêt, & je me ferois un double plaisir de dire une vérité qui seroit contre moi.

Mlle EUPHROSINE.

Cela eft admirable , mais j'avoue que j'aurois de la peine à le faire.

Mlle FAUSTINE.

Tout ce que nous difons fait voir qu'il y a plus de menteurs qu'on ne penfe.

Mlle MELANIE.

On fe laiffe là-deffus entraîner au mauvais exemple , on commence par un petit conte faux , & puis on fait un menfonge plus confiderable.

Mlle EUPHROSINE.

Quoi ! Mademoifelle , vous ne permettez pas que l'on dife une fauffeté , quand elle orne une hiftoire ?

Mlle MELANIE.

Pour une fauffeté entiere je n'y consentirois jamais , & le plus que je pourrois faire , ce feroit de permettre quelques exagérations.

Mlle HENRIETTE.

Ah ! pour des exagérations , je vous défie de les empêcher , ou il faut changer toutes nos coutumes , au lieu de dire : *Il y a long-tems que je ne vous ai vûe* , il faudroit dire : *Il y a un jour & demi que je ne vous ai vûe* ; au lieu de dire : *Je suis ravie de vous voir* , il faudroit dire : *Je suis médiocrement aise de vous voir* ; au lieu de dire : *Je suis sensible à vos malheurs* , on pourroit quelquefois dire : *Je me sens assez indifférente à vos malheurs* ; ainsi presque de tous les discours du commerce.

Mlle FAUSTINE.

Vous voulez railler , Mademoiselle ; mais ne croyez - vous pas que , si on ne peut pas ôter tout-à-fait ces exagérations , l'on feroit mieux d'approcher toujours le plus près que l'on peut de la vérité.

Mlle HENRIETTE.

J'y confens , pourvû que cela ne mette point une contrainte & une fadeur dans la converfation qui en ôteroit un grand agrément.

Mlle ALEXANDRINE.

Encore faut-il que je m'inſtruiſe une fois pour toutes fur cet article , & que je faſſe quelques queſtions : n'eſt-il pas permis , Mademoiſelle , d'uſer de ces menſonges officicieux qui vont à loüer nos amis ou à cacher leurs défauts ?

Mlle MELANIE.

Je crois qu'il faut loüer nos amis , & même ceux qui ne le font pas de tout ce qu'ils ont de bon , & ſe taire ſur ce qu'ils ont de mauvais.

Mlle CLOTILDE.

Si on les accuſe , ne les défendez-vous pas ?

Mlle MELANIE.

Je les excuserai le plus que je pourrai , & comme la charité m'oblige à bien juger de leurs actions , ou de leurs motifs , je les excuserai sans que ce soit un mensonge.

Mlle CLOTILDE.

Mais une faute visible qui ne se peut excuser ?

Mlle MELANIE.

J'éviterois d'en parler.

Mlle ALEXANDRINE.

Il ne faut pas attendre un grand secours de Mademoiselle , & il ne faut pas que ses amies fassent de grandes fautes.

Mlle FAUSTINE.

Il est vrai que si on la croit, elle nous jettera dans un grand silence.

Mlle HENRIETTE.

Je ne sçais même si elle ne nous accusera pas de mentir en ne disant rien ?

Mlle MELANIE.

Vous êtes trop bien inftruite ,  
Mademoifelle , pour ignorer que  
j'euffe raifon de vous en accufer ,  
& que c'eft un menfonge , & mê-  
me très - criminel , de taire une  
vérité quand il eft à propos de la  
dire.

Mlle ALEXANDRINE.

Vous me defefperez , Made-  
moifelle , & je ne parviendrai ja-  
mais à ne pas mentir.

Mlle CLOTILDE.

Il faut pourtant y parvenir , &  
il n'y a pas de peine qu'il ne faille  
prendre pour ne pas faire un mal  
quand nous le connoiffons.

Mlle ALEXANDRINE.

Il ne faut donc plus faire de  
complimens ? car ce font autant  
de menfonges.

Mlle MELANIE.

Ils font tellement connus pour  
tels , & en fi grand ufage dans le

monde qu'ils ne trompent personne , ainsi je n'en fais pas grand scrupule.

Mlle H E N R I E T T E.

Puisque vous nous permettez ceux-là , vous nous accorderez bien d'ajouter quelque chose à un conte agréable.

Mlle M E L A N I E.

Comme on ne croit pas plus les contes que les complimens , je laisse là - dessus entiere liberté à votre imagination.

Mlle C L O T I L D E.

La conclusion de tout ce que nous venons de dire est , à ce que je vois , qu'il ne faut jamais déguiser la vérité , qu'il la faut chercher en tout , qu'il faut s'y attacher avec plaisir , jusques dans les choses les plus innocentes , qu'il ne faut jamais abuser de la crédulité de personne , & qu'il ne faut faire de mensonges que lors-

que tout le monde les connoît pour tels , & que nous divertifions feulement par un effet de notre imagination.

Mlle MĒLANIE.

Rien n'est fi beau que la vérité; c'est ce qui fera notre bonheur dans le ciel , & c'est ce qui fait la fûreté de la Société fur la terre.

## VIII. CONVERSATION.

*Sur les Égards.*

MADemoiselle ODILE.

**J**E fuis furprife de ce que, nous parlant autant des égards qu'on nous en parle , on ne nous en ait pas fait une conversation pour nous faire bien comprendre ce que c'est.

Mlle LOUISE.

N'est - ce pas nous tout dire en

un mot , quand on nous renvoye à la charité.

Mlle HORTENSE.

Tout le monde , Mademoiselle , ne comprend pas si vîte que vous , ni n'a autant de bonne volonté pour mettre en pratique ce que vous comprenez.

Mlle ODILE.

Il est vrai que les jeunes personnes ont besoin d'explication , & d'un détail qui les instruisse , & que les plus vieilles se trompent quand elles jugent de la compréhension des autres par la leur.

Mlle LOUISE.

Ce sont des manieres bien bigottes de ne se conduire depuis le matin jusqu'au soir que par la charité : je voudrois des instructions qui convinssent à une personne qui veut vivre dans le monde.

Mlle O D I L E.

Eh bien ! Mademoifelle , nous parlerons de politeffe , qui ne fçauroit pourtant aller plus loin , que cette règle , de ne faire à autrui que ce que nous voudrions qui nous fût fait.

Mlle H O R T E N S E.

Cherchons en détail à nous appliquer cette règle.

Mlle O D I L E.

Elle va bien loin , elle s'étend fur tout , & rendroit les perfonnes bien aimables , & la vie bien douce.

Mlle L O U I S E.

Trouvez-vous la vie bien douce , quand il faut fe contraindre depuis le matin jufqu'au foir pour tout ce que l'on dit , & craindre toujours de fâcher ?

Mlle O D I L E.

Eille feroit bien plus facheufe , fi on difoit tout ce que l'on penfe ,

& si on vouloit toujours faire sa volonté sans consulter celle des autres.

Mlle L O U I S E.

Pourquoi supposez - vous que l'on ne veuille pas la même chose ?

Mlle O D I L E.

On le veut quelquefois , & c'est ce qu'il faut étudier.

Mlle H O R T E N S E.

Vous réduisez donc tous les égards à la complaisance , & à soumettre sa volonté ?

Mlle O D I L E.

Il s'en faut beaucoup , & les égards sont bien plus étendus. On ne finiroit pas, si on disoit en quoi il en faut avoir , puisqu'il est très-vrai qu'il en faut avoir en tout.

Mlle L O U I S E.

Oui , si les personnes sont bizarres ; mais ne convenez - vous pas qu'il en faut moins avec cel-

les qui font raisonnables ?

Mlle O D I L E.

Il est certain qu'il en faut moins avec les personnes raisonnables : mais il en faut encore ; on n'a pas les mêmes goûts , il faut entrer dans ceux des autres , abandonner les fiens , & se conformer à leur humeur.

Mlle L O U I S E.

Quand on est raisonnable , on n'a point d'humeur.

Mlle H O R T E N S E.

Peu font fans humeur : je crois que cela n'est que du plus ou du moins.

Mlle O D I L E.

Sans être de mauvaise humeur, on a de l'humeur , on a ses déplaisirs , ses joies ; & quand on a des égards , on s'accommode de ce que l'on trouve.

Mlle L O U I S E.

Nous passames hier toutle jou  
chez

chez Madame de . . . . . Rappel-  
lons ce qui s'y passa , & voyons  
pour notre instruction si personne  
n'y manqua d'égards.

Mlle O D I L E.

Oui , certainement on en man-  
qua , & je vous avoüe que j'y  
souffris beaucoup.

Mlle H O R T E N S E.

Je crus voir une personne fort  
choquée de ce que , racontant  
une histoire , qui que ce soit ne  
parut l'écouter.

Mlle L O U I S E.

Sa narration fut si longue & si  
mauvaise, qu'il n'y eut pas moyen  
de l'entendre.

Mlle O D I L E.

Il ne faut pas de grands égards  
pour écouter ce qui nous plaît ;  
mais il est certain qu'il faut écou-  
ter ceux qui nous parlent , quand  
même ils nous ennuyent.

D

Mlle L O U I S E.

Je ne difois rien , je penfois à  
autre chofe.

Mlle O D I L E.

C'eft ce qu'elle vit , & ce qui  
l'offenfa.

Mlle H O R T E N S E.

Vous voulez qu'on ait de l'at-  
tention pour les chofes qu'on ne  
voudroit pas entendre !

Mlle O D I L E.

C'eft cette attention qui s'ap-  
pelle égards , politeffe , complai-  
fance ; & fi je l'ofe dire devant  
Mademoifelle Louife , charité.

Mlle L O U I S E.

Auriez-vous voulu auffi qu'on  
n'eût pas interrompu ce Jouëur  
de Luth , qui nous faifoit mourir  
d'ennui.

Mlle O D I L E.

En cela toute la compagnie  
manqua d'égards. La maîtrefle du  
logis devoit remercier & congé-

dier son Jouëur de Luth , de peur de vous ennuyer , & vous auriez dû ne pas montrer votre ennui.

Mlle HORTENSE.

Il vaut mieux demeurer chez soi en repos, que d'aller chercher toutes ces contraintes.

Mlle ODILE.

On s'ennuye quelquefois dans ce repos; les hommes sont socia-bles , & n'aiment pas une solitude trop longue.

Mlle LOUISE.

Ne remarquates-vous pas deux personnes qui parlerent toujour tout bas ?

Mlle HORTENSE.

Oui , & c'est ce qui s'appelle ne pas scavoir vivre ; mais ce que je ne comprends pas si bien , c'est que j'entendis hier blâmer des gens qui s'entrenoient à la Comédie : c'est un lieu public , on y est pour son argent , on n'y doit rien à personne. D ij

Mlle O D I L E.

On doit écouter la Comédie ;  
& ne pas offenser les Comédiens.

Mlle L O U I S E.

Ils font payés , que leur faut-il de plus ?

Mlle O D I L E.

De l'attention , des loüanges.  
Seriez-vous bien aife fi vous réci-  
tiez des vers , qu'on ne vous  
écoutât pas ? C'est cette règle  
qu'il faut toujourns garder.

Mlle L O U I S E.

Mettez - nous à notre aife un  
jour dans notre vie , & faites-le  
nous passer fans contrainte.

Mlle O D I L E.

Demeurez feule , je n'ai point  
d'autre invention. Mais , Made-  
moifelle , on n'est pas affez con-  
trariant pour ne vouloir jamais ce  
que les autres veulent : on aime  
les vers , un instrument , la pro-  
menade ; mais il est vrai qu'il y a

peu de choses qui se passent précisément comme nous le voudrions , & c'est-là en quoi il faut avoir des égards , de peur de fâcher.

Mlle HORTENSE.

On vous prie à dîner pour demain ; une légère incommodité survient , il faut se contraindre pour ne pas affliger celle qui vous a conviée.

Mlle ODILE.

Les exemples iroient à l'infini , il faut des égards pour ses domestiques.

Mlle LOUISE.

Ah ! pour ceux-là, ils m'en doivent , mais je ne leur en dois pas.

Mlle ODILE.

Vous seriez insupportable à servir, si vous n'en aviez pas : il faut les épargner le plus qu'on peut , quoiqu'on ait tout pouvoir sur eux.

Mlle LOUISE.

Jamais il ne me seroit passé par l'esprit que je dusse ménager mon Laquais.

Mlle ODILE.

Quoi ! vous l'enverriez d'un bout à l'autre de la Ville , sans lui marquer ce qu'il a à faire dans un Quartier avant que d'aller à l'autre ?

Mlle HORTENSE.

Une personne raisonnable a des égards pour ses chevaux.

Mlle ODILE.

Oui , certainement , & il est bien honteux qu'en tout l'intérêt soit préféré à la charité ; pardonnez-moi ce terme, Mademoiselle.

Mlle LOUISE.

Il faut donc nous séparer sans avoir trouvé le secret de vivre sans contrainte.

Mlle ODILE.

Vous le chercheriez inutile-

ment : nous avons tous des défauts , des humeurs ; il faut se ménager tour à tour pour vivre en paix , & les plus aimables sont ceux qui ont beaucoup d'égards pour les autres, & qui en demandent peu pour eux.

---

## IX. CONVERSATION.

*Sur les quatre Vertus Cardinales.*

MADemoiselle VICTOIRE.

**P**Our entrer dans le dessein que l'on a de nous rendre capables de conversations raisonnables, j'ai pensé que nous devons prendre aujourd'hui les Vertus Cardinales pour sujet de la nôtre, & dire sur chacune ce qui nous viendra dans l'esprit.

Mlle PAULINE.

Voilà qui est fait , je prends la  
Justice. D iv

Mlle VICTOIRE.

Et moi la Force.

Mlle EUPHRASIE.

Et moi la Prudence.

Mlle AUGUSTE.

Vous ne me laissez pas à choisir , mais je fuis contente de mon partage , & ravie d'être la Tempérance.

LA JUSTICE.

Je ne crois pas qu'aucune de vous prétende s'égalér à moi : rien n'est fi beau que la Justice ; elle a toujours la Vérité auprès d'elle , elle juge fans prévention , elle met tout dans fon rang , elle fçait condamner fon ami , & donner le droit à fon ennemi , elle fe condamne elle-même , elle n'eflime que ce qui eft efimable.

LA FORCE.

Tout cela eft vrai , mais vous avez befoin de moi , & vous vous lafferiez , fi je ne vous foûtenois ,

LA JUSTICE.

Pourquoi me lasserois-je ?

LA FORCE.

Parce que votre personnage est triste, que vous déplaîsez souvent, qu'on ne vous aime gueres, qu'on vous craint, & qu'il faut un grand mérite pour s'accommoder de vous.

LA PRUDENCE.

C'est à moi à régler ses démarches, à l'empêcher de se précipiter, à lui faire prendre son tems; & vous gâteriez tout l'une & l'autre sans moi.

LA JUSTICE.

Est-ce qu'il ne faut pas être toujours juste ?

LA PRUDENCE.

Oui, mais il ne faut pas toujours être sur son Tribunal à rendre justice, il faut mettre tout à sa place.

## LA FORCE.

Vous pouvez en effet rendre quelques fervices à la Juftice , mais les miens vous font néceffaires ; vous êtes plus propre à la retenir qu'à la faire agir , fi je ne vous donne à toutes deux mon fecours.

## LA JUSTICE.

Je ne vous comprends point : quoi ! j'ai befoin de votre fecours pour voir que mon amie a tort & mon ennemie raifon !

## LA FORCE.

Non , vous le voyez par vous-même ; mais vous avez befoin de moi pour ofer le dire , car votre amitié vous fait trouver de la peine à fâcher votre amie.

## LA JUSTICE.

Il me fuffit qu'une chofe foit juftte pour la foûtenir.

## LA FORCE.

Oui , fi je fuis avec vous , mais

c'est que vous ne me voulez pas voir : vous donnez à la Justice ce qui est à la Force , & vous voilà injuste.

**LA TEMPERANCE.**

Je vous admire , Mesdemoiselles , de croire que vous pouvez vous passer de moi , & que je vous suis inutile , parce que je ne me presse pas de parler.

**LA PRUDENCE.**

Voudriez - vous aussi faire la nécessaire ?

**LA TEMPERANCE.**

Je le suis si fort , que je vous défie toutes trois de vous passer de moi.

**LA FORCE.**

Et que ferez - vous avec votre froideur ?

**LA TEMPERANCE.**

Je vous empêcherai de pousser tout le monde à bout.

## LA JUSTICE.

Quel service me rendrez-vous ?

## LA TEMPERANCE.

Je modérerai votre justice souvent amère & désagréable.

## LA PRUDENCE.

Je ne pense pas que vous prétendiez rien sur moi.

## LA TEMPERANCE.

Je m'opposerai à vos incertitudes, à votre timidité qui va souvent trop loin.

## LA FORCE.

A vous entendre, vous l'emporteriez donc sur nous toutes ?

## LA TEMPERANCE.

Sans doute vous penchez toutes aux extrémités, si je ne vous modère ; c'est moi qui mets des bornes à tout, qui prends ce milieu si nécessaire & si difficile à trouver, & qui m'oppose à tous les excès.

## LA PRUDENCE.

Je vous aurois toujours regardée

*de Madame de Maintenon.* 85  
comme opposée à la gourmandise , & rien de plus.

### LA TEMPERANCE.

C'est que vous ne me connoissez pas ; je détruis en effet la gourmandise & le luxe , je ne souffre aucun emportement ; non seulement je m'oppose à tout mal , mais il faut que je régle le bien : sans moi la Justice seroit insupportable à la foiblesse des hommes , la Force les mettroit au désespoir , la prudence empêcheroit souvent de Prendre les partis qu'il faut prendre & perdrait son tems à tout peser ; mais avec moi la Justice devient capable de ménagemens , la Force s'adoucit , la Prudence donne ses conseils , sans trop affoiblir ; elle ne va ni trop vite , ni trop lentement ; en un mot , je suis le remède à toutes les extrémités.

## LA JUSTICE.

Je fuis furprife de ce que j'entends, ne conviendrez-vous point que la Sageffe peut fe paſſer de vous ?

## LA TEMPERANCE.

Vous répondrez vous-même à cette queſtion , car vous n'ignorez pas qu'il faut être ſobre dans la ſageſſe. Ne cherchez pas davantage, Meſdemoiſelles, on ne peut rien faire de bon ſans moi.

## LA PRUDENCE.

Au moins ferons - nous notre ſalut ſans vous.

## LA TEMPERANCE.

Difficilement : j'ai à moderer le zele trop actif, amer, & indiscret ; il faut que je faſſe prendre une conduite qui évite les extrémités , que je modere l'inclination à garder , & l'inclination à donner , que je régle le tems de la priere , les auſtérités, le re-

cueillement , les bonnes œuvres ; que j'abrège une exhortation , que je raccourcisse un Sermon , un examen ; enfin j'ai à modérer jusques aux desirs & à la ferveur.

**LA JUSTICE.**

Vous avez bien des affaires !

**LA TEMPERANCE.**

Mon caractère ne me permet pas d'en être fatiguée , j'agis doucement & paisiblement.

**LA FORCE.**

Tout cela conclut que nous avons besoin de vous , & n'avez-vous besoin de personne ?

**LA TEMPERANCE.**

Non , je me suffis à moi-même.

**LA FORCE.**

Ne peut-on point être trop modéré ?

**LA TEMPERANCE.**

Cela ne seroit plus modération , car elle ne souffre ni le trop , ni le trop peu.

**LA PRUDENCE.**

Vous me dégoûtez de mon état,  
& j'envie le vôtre.

**LA TEMPERANCE.**

C'est que vous avez trop bonne  
opinion de vous : cependant vous  
êtes toutes très - estimables : y a-  
t-il rien de si beau que la Justice,  
toujours fondée sur la Vérité, in-  
capable de prévention , incorrup-  
tible , désintéressée , & se ju-  
geant elle - même malgré son  
amour propre ?

**LA JUSTICE.**

Avec tout cela , vous dites que  
je suis haïe !

**LA TEMPERANCE.**

C'est que vous ne flattez pas ,  
& on veut être flatté.

**LA FORCE.**

Et pour moi je gâteroïis tout  
fans vous.

**LA TEMPERANCE.**

Oui , mais vous faites merveil-

le avec moi : vous animez toutes les vertus : vous poursuivez vos entreprises jusqu'à la fin , & vous ne vous lassez jamais.

### LA PRUDENCE.

Et je ne fais qu'hésiter !

### LA TEMPERANCE.

Vous sçavez choisir les tems ; vous êtes accommodante , vous prévoyez les inconvéniens , vous prenez des mesures , & vous êtes absolument nécessaire , pourvû que je vous garantisse de l'extrémité.

### LA FORCE.

Vous voulez nous consoler , mais enfin notre personnage est inférieur au vôtre.

### LA TEMPERANCE.

Que ferois - je sans vous ? employée seulement , & souvent inutilement à m'opposer aux excès & aux passions des hommes : mon bel endroit est d'être nécessaire.

pour modérer les vertus.

### LA FORCE.

Sommes - nous des vertus , fi nous avons befoin de vous pour éviter quelque extrémité ? la vertu tient le milieu.

### LA TEMPERANCE.

C'est moi qui fais connoître ce milieu : je ne dis pas que vous fiffiez de grands maux , mais vous pourriez aller trop loin.

### LA JUSTICE.

Je pourrois être trop juſte !

### LA TEMPERANCE.

Non , mais juger trop ſouvent, & être par - là à charge à tout le monde: la Force jointe à la ſecheſſe de la Juſtice la rendroit encore plus fâcheuſe.

### LA PRUDENCE.

Je pourrois y rémédier.

### LA TEMPERANCE.

Vous les embarrafferiez ſouvent : nous avons befoin les unes

*de Madame de Maintenon.* 91  
des autres. Vivons bien ensemble  
& sans jalousie , unissons - nous  
contre la corruption du monde ,  
plus forte que toutes les Vertus ,  
si la grace ne venoit à leur se-  
cours.

---

## X. CONVERSATION.

*Sur l'Ajustement.*

MADemoiselle LUCILE.

**O**N veut nous faire haïr , ou  
du moins mépriser les ajuf-  
temens : y a-t-il rien de si naturel  
que de les aimer ?

Mlle VALERIE.

Et après tout , rien de plus in-  
nocent.

Mlle ANASTASIE.

On veut nous donner les senti-  
mens des vieilles , étant encore  
dans notre première jeunesse.

Mlle C O N S T A N C E.

C'est qu'on connoît les confé-  
quences de cette inclination.

Mlle V A L E R I E.

Ces inclinations, Mademoifelle,  
le , paſſeront avec l'âge.

Mlle C O N S T A N C E.

Qui vous l'a dit ?

Mlle A N A S T A S I E.

Nous le voyons tous les jours ;  
les perſonnes qui ont paſſé la  
premiere jeunefſe , ne s'ajuſtent  
plus.

Mlle C O N S T A N C E.

C'est que vous n'en voyez gue-  
res que de raisonnables : mais  
vous vous trompez, ſi vous croyez  
que le goût de l'ajuſtement n'eſt  
que l'eſſet de la jeunefſe ; il tient  
plus au cœur que vous ne penſez,  
il dure long-tems , & c'eſt la foi-  
bleſſe la plus générale à notre  
ſexe.

Mlle P L A C I D E.

Et la plus excusable.

Mlle B L A N D I N E.

Mais que veut-on de nous ?  
faut-il nous mettre un sac ? &  
pourquoi ne nous mettrons-nous  
pas selon notre âge , & notre con-  
dition ?

Mlle R O S A L I E.

C'est le plus grand plaisir que  
je me propose en sortant d'ici.

Mlle A N A S T A S I E.

J'avoüe que je ne comprends  
pas les conséquences de l'ajuste-  
ment.

Mlle C O N S T A N C E.

Elles sont infinies , elles peu-  
vent nous coûter notre réputation  
& notre fortune.

Mlle A N A S T A S I E.

Vous serez bien éloquente , si  
vous me prouvez qu'une si petite  
chose puisse avoir de si grandes  
suites.

Mlle C O N S T A N C E.

Je ne vous perfuaderai point par une éloquence dont je ne fuis pas capable , mais par de bonnes raifons.

Mlle V A L E R I E.

C'est une bagatelle qui ne mérite pas qu'on en raifonne : on eft jeune , on s'aime , on veut être bien , on voit les autres parées , on fait de même : où eft le moindre mal à tout cela ?

Mlle P L A C I D E.

Eft-ce un crime d'aimer mieux un ruban incarnat qu'un noir ?

Mlle R O S A L I E.

Mademoifelle Conftance veut que nous portions toujours l'habit de Saint Cyr.

Mlle L U C I L E.

Et qu'on nous montre au doigt par-tout par la fingularité de cet habillement.

Mlle C O N S T A N C E.

L'habit de Saint Cyr nous fera honneur par-tout ; il prouve d'abord notre noblesse , & il n'y a personne qui ne le considere.

Mlle A N A S T A S I E.

Mais dites-nous donc ces terribles malheurs qui doivent fuivre le goût de l'ajustement.

Mlle C O N S T A N C E.

Pourquoi vous parez-vous ? & à qui avez-vous envie de plaire ?

Mlle P L A C I D E.

A moi - même.

Mlle C O N S T A N C E.

C'est - là le motif le plus innocent, il n'y a que de l'amour propre ; mais on ne s'en tient pas là : si vous n'aimiez les ajustemens qu'à Saint Cyr , j'y consentirois , mais vous porterez ce goût - là par-tout : on croira que vous voudrez plaire à quelqu'un ; cela pourra être vrai , & voilà votre

réputation entamée.

Mlle ANASTASIE.

Il faut donc être mal propre pour être eſtimée ?

Mlle CONSTANCE.

Il ne faut jamais être mal propre : mais une fille qui ne s'aſt point , & qui ſe contente d'être propre , fait ſans rien dire une déclaration qu'elle ne ſonge à plaire à perſonne , & qu'elle veut être ſage.

Mlle VALERIE.

Et par conſéquent en me parlant , je déclare que je veux me perdre !

Mlle CONSTANCE.

C'en eſt le chemin.

Mlle ANASTASIE.

Mais à votre conte , toutes les femmes ſe perdent , car il n'y en a point qui n'ait le goût de l'aſt.

Mlle

Mlle C O N S T A N C E.

Ce n'est pas notre goût qui nous perd , c'est de nous y abandonner.

Mlle P L A C I D E.

Il faut donc encore se contraindre là-dessus ?

Mlle V A L E R I E.

Je ne vois pas un seul endroit où l'on voulût que nous suivissions notre volonté.

Mlle A N A S T A S I E.

J'ai pourtant bien envie de suivre la mienne.

Mlle B L A N D I N E.

J'étouffe de tout ce qu'on nous dit tous les jours là-dessus.

Mlle C O N S T A N C E.

Le goût que vous avez pour l'ajustement n'est rien présentement : c'est un effet de la vanité avec laquelle nous naissons ; vous n'y entendez point de finesse , vous n'avez aucuns mauvais des-

E

feins : mais fi vous ne le furmon-  
tez , fi vous n'y renoncez , & fi  
vous n'en croyez l'expérience des  
autres, comptez, Mefdemoifelles,  
qu'il peut vous faire perdre votre  
réputation , vos biens & votre  
ame.

Mlle VALERIE.

Est-il poffible qu'une inclina-  
tion naturelle que vous venez  
vous-même d'excuser , & que  
vous croyez présentement inno-  
cente, puiſſe caufer tant de maux,  
& n'y a-t-il pas un peu d'exagéra-  
tion à ce que vous venez de  
dire ?

Mlle PLACIDE.

Mademoifelle veut nous faire  
peur.

Mlle ROSALIE.

Je ne croirai jamais que l'en-  
vie d'avoir du ruban puiſſe me  
damner,

Mlle CONSTANCE.

Ce font nos inclinations qui nous perdent : quand nous ne nous y opposons pas , elles nous font faire un chemin dont nous ne nous serions jamais douté ; on se pare d'abord sans aucun autre dessein que de se satisfaire soi-même : on trouve quelqu'un qui nous louë , on y prend plaisir , on s'ajuste pour plaire à celui qui nous a le plus louée : il le voit , & connoît notre foible , il en abuse ; on engage son cœur & on se perd de réputation.

Mlle VALERIE.

Cette peinture est affreuse : nous ferez-vous comprendre aussi clairement qu'on se ruine ?

Mlle CONSTANCE.

On commence par un ruban qui nous satisfait d'abord : de - là on en veut souvent ; il faut un habit , & plusieurs habits ; ils nous

charment dès qu'ils font nouveaux, ils nous dégoûtent quand on en voit de plus beaux ; il faut en avoir, on n'a pas de quoi les payer, on emprunte, on accumule dette fur dette, on ne peut plus les payer ; ce qui a commencé par un ruban a fait souvent décréter la terre, & on se trouve ruinée.

Mlle ANASTASIE.

Vous parviendrez à nous faire craindre les ajufemens.

Mlle BLANDINE.

Achevez, Mademoifelle, & nous faites voir encore la perte de notre ame.

Mlle CONSTANCE.

Vous la voyez vous-même : par votre injustice vous empruntez ce que vous ne pouvez payer, vous ruinez des familles entieres ; j'en ai vû un grand nombre à l'aumône, fçachant fort bien qui les

*de Madame de Maintenon.* 101  
y avoit réduites : tout ce que je  
vous dis-là n'est que trop com-  
mun.

Mlle VALERIE.

Mais on n'aime l'ajustement  
que dans la jeunesse , & elle ne  
dure pas assez pour donner le tems  
de faire tant de désordres.

Mlle CONSTANCE.

Cette inclination ne passe point  
avec l'âge , quand la raison ne la  
détruit pas.

Mlle PLACIDE.

Une vieille ajustée seroit bien  
ridicule.

Mlle CONSTANCE.

C'est encore un des inconvé-  
niens des ajustemens , mais j'ai  
voulu vous parler des plus impor-  
tans.

Mlle ROSALIE.

Je trouve très-important qu'on  
ne se moque point de moi.

E iij

Mlle C O N S T A N C E.

Ne vous ajuftez donc pas trop ; car on ne fçait point modérer ce goût-là , & il nous attire bien des railleries.

Mlle A N A S T A S I E.

Vous nous réduirez au fac & à la cendre !

Mlle C O N S T A N C E.

Plût à Dieu vous réduire à la propreté, à la simplicité , à la modestie, & qu'on vît que vous pourriez vous ajufter davantage , fi vous le vouliez.

Mlle B L A N D I N E.

Y a-t-il autant de loüanges pour les filles qui ne se parent point que de blâme pour celles qui s'ajuftent trop ?

Mlle C O N S T A N C E.

Comme il n'y a rien de plus ordinaire que ce goût-là , il n'y a rien qu'on estime davantage dans notre sexe que d'être capable de

*de Madame de Maintenon.* 103  
se mettre au-dessus de cette foiblesse : cette conduite marque en même tems que nous ne songeons à plaire à personne , que nous aimons notre réputation , & que nous avons une véritable élévation.

Mlle PLACIDE.

Vous nous avez bien conduites, Mademoiselle, & j'avoüe que je ne croyois pas que vous prouveriez si bien ce que vous avanciez.

Mlle VALERIE.

Que nous sommes heureuses qu'on nous prévienne ainsi !

Mlle LUCILE.

Et que je me sçais bon gré d'avoir entamé cette conversation !



---

---

**XI. CONVERSATION.**

*Sur l'Indifcrétion.*

**MADemoiselle VICTOIRE.**

**J**E fors d'un lieu où j'ai bien souffert : il y avoit un très-honnête homme qui étoit boffu ; une jeune Dame a parlé long-tems devant lui des avantages d'une belle taille : nous avons touffé & fait tous nos efforts pour la faire appercevoir de l'embaras qu'elle caufoit , ou pour changer de conversation ; mais elle a toujours continué , & s'est enfin emportée fur l'imprudence des boffus qui vont par le monde : je fuis sortie auffi embarrassée que celui pour qui je l'étois.

Mlle ADELAÏDE.

Voilà une grande indiscretion.

Mlle MELANIE.

On ne peut trop éviter cette personne-là.

Mlle ROSALIE.

Tout le monde n'a pas des défauts si visibles.

Mlle ALEXANDRINE.

Quand on est indiscrete, Mademoiselle, on embarrasse toujours, & on ne s'en tient pas à blâmer les bossus.

Mlle ROSALIE.

On sçait bien qu'il y a des défauts aussi visibles que celui-là : mais n'est-on pas en sûreté quand on n'a rien de remarquable en sa personne ?

Mlle ALEXANDRINE.

Et qui est-ce qui n'a pas des endroits qu'il faille traiter avec discretion ? & si ce ne sont pas des défauts aussi visibles, ils n'en

font pas moins fenfibles.

Mlle ANASTASIE.

On ne fe fait pas toujours juftice , Mademoifelle : les défauts du cœur & de l'efprit ne font pas fi remarquables que ceux du corps ; on ne les connoît pas fi clairement , on n'en demeureroit pas d'accord fi aifément , & on n'en feroit pas fi embarraffé.

Mlle ALEXANDRINE.

Ah ! Mademoifelle , fi vous connoiffiez la perfonne dont Mademoifelle vient de parler comme je la connois , vous verriez qu'elle n'ouvre jamais la bouche qu'elle ne fâche quelqu'un , & ne faffe trembler tout le monde.

Mlle MELANIE.

Il faudroit la chaffer du commerce des honnêtes gens.

Mlle ALEXANDRINE.

Ce feroit un grand bonheur ; on n'avoit, pour vivre en fûreté,

*de Madame de Maintenon.* 107  
qu'à se défaire d'elle , mais l'indiscrétion est plus ordinaire que l'on ne pense.

Mlle ADELAÏDE.

Mais je suis de l'avis de Mademoiselle , & il me semble que l'on n'a rien à craindre quand on a une figure passable.

Mlle ALEXANDRINE.

Croiriez-vous donc, Mademoiselle , que l'indiscrétion ne va qu'à parler d'un défaut devant une personne qui l'a , & ne comptez-vous pour rien d'importuner comme font les personnes indiscrettes ?

Mlle MELANIE.

Dites - nous donc ce que c'est que l'indiscrétion.

Mlle ALEXANDRINE.

Je ne sçaurois vous en faire une bonne définition , car les définitions , comme vous sçavez mieux que moi , doivent être courtes, &

E vj

je fens que je parlerois une heure entiere de l'indifcrétion.

Mlle V I C T O I R E.

Il eft dommage , Mademoifelle , que je ne fois auffi capable d'en parler que vous ; car après ce que j'ai vû aujourd'hui , je m'emporterois volontiers contre elle.

Mlle M E L A N I E :

Il faut que Mademoifelle nous la faffe connoître pour l'éviter.

Mlle A L E X A N D R I N E.

L'indifcrétion eft ce qu'il y a de pis pour la fociété : c'eft ce qui fâche continuellement , c'eft ce qui fe trouve à tout ; on l'eft à toute heure , en tout tems & avec toutes fortes de perfonnes ; elle fâche fans vouloir fâcher , elle entre mal à propos , elle fort à contre tems , elle parle toujourns d'elle même, elle rompt en vilie-re , elle écoute ce qu'on ne veut

pas qu'elle entende, elle n'entend pas ce qu'on veut qu'elle sçache, elle raille de la laideur devant une personne laide, elle attaque la pauvreté devant des personnes qui ne sont pas riches, elle se déchaine contre le peu de naissance en présence des personnes qui n'en ont point, elle tourne la vieillesse en ridicule devant ceux qui ne sont plus jeunes; en un mot, elle dit tout ce qu'il faut taire.

Mlle ANASTASIE.

En vérité, Mademoiselle, il n'y a rien de si ridicule que le portrait que vous venez de faire, & je ne connois présentement rien de si fâcheux que l'indiscrétion.

Mlle ADELAÏDE.

Je crois qu'il n'y a point de défauts dont on ne s'accommodât mieux, & il faut que la discrétion soit la plus grande de toutes les vertus.

Mlle ALEXANDRINE.

Je crois pourtant qu'il y en a de plus essentielles , mais je n'en connois point d'un fi fréquent usage.

Mlle MELANIE.

Il est vrai qu'on en a befoin à tous les momens de la vie.

Mlle ANASTASIE.

Il n'y a qu'avec fes amis intimes qu'on peut s'en passer , à qui on parle fans réflexion , & à qui on dit tout ce qu'on penfe.

Mlle ALEXANDRINE.

La discrétion est encore néceffaire avec les personnes dont vous parlez, Mademoifelle , car il faut refpecter l'amitié , la ménager , prendre fon tems , éviter de la bleffer , ne voir pas toujourns fes foibleffes ; & c'est par la discrétion que toutes ces délicateffes fe doivent régler.

Mlle VICTOIRE.

Je croirois blesser l'amitié si j'avois de l'art avec les personnes que j'aime , & si je ne leur disois tout ce que je pense.

Mlle ALEXANDRINE.

Vous la blesseriez bien davantage si vous n'en usiez avec discrétion , & nous sommes trop imparfaites pour n'avoir pas besoin que l'art vienne au secours de la nature qui est très-défectueuse.

Mlle ANASTASIE.

Je me rends à ce que vous dites , & j'avoüe que je n'avois pas de la discrétion , l'idée que vous m'en donnez : je suis ravie de vous en entendre parler.

Mlle ALEXANDRINE.

La discrétion est en effet admirable ; elle nous apprend à nous taire , elle nous empêche de parler brusquement , elle nous donne une grande attention aux autres

elle nous défend de parler de nous-mêmes , de notre naiffance , de nos biens , de nos maux , de nos affaires ; elle fait que nous n'ennuyons jamais , & que nous plaifons fouvent : mais je ne fçais, Mefdemoifelles , fi je ne fuis point indiscrette moi-même , de vous en parler fi long-tems.

Mlle MELANIE.

Non , Mademoifelle , vous ne le fçauriez être : nous ne cherchons qu'à nous instruire , & tout ce que vous nous dites nous peut être fort utile : continuez , je vous en prie.

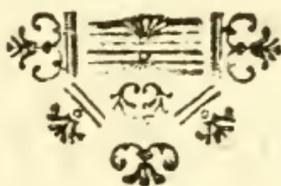
Mlle ALEXANDRINE.

Je n'en fçais pas plus que vous, Mefdemoifelles , & c'est peut-être par intérêt & par amour propre que j'attaque un défaut dont je pâtirois plus que perfonne ; mais puiſqu'é vous voulez que nous nous inſtruifions enfemble , fon-

geons à acquérir de la discrétion : il en faut en tout, & jusques dans la vertu ; c'est à la discrétion à la régler , car il ne faut pas toujours être sage , il ne faut pas toujours faire des actions de piété , ni en tenir les discours ; & enfin il n'y a que de la discrétion dont il faille toujours user.

Mlle VICTOIRE.

Je n'ai plus de regret à ce que j'ai souffert d'une indiscrette , puisque mon aventure a donné lieu à une conversation dont j'espere que nous profiterons toutes.



---



---

## XII. CONVERSATION.

*Sur l'Ordre.*

MADemoiselle ATHENAÏS.

**O**Uoique je me fois bien divertie ce Carnaval, Mesdemoifelles, je fuis pourtant ravie de ce qu'il eft paflé.

Mlle ALPHONSINE.

Pour moi je n'en fens ni joie ni chagrin.

Mlle HENRIETTE.

Et moi, qui fuis toujous fince-  
re, j'avoïe franchement que je  
ne ferois pas fâchée qu'il durât  
encore.

Mlle MARCELLE.

On peut juger par-là que vous  
aimez moins l'ordre que le plaifir.

Mlle AUGUSTE.

Effeétivement, Mademoifelle,

vous voulez nous donner mauvaise opinion de vous.

Mlle HENRIETTE.

Quoi ! pour mériter votre estime il faut cacher ses sentimens ?

Mlle MARCELLE.

Non , Mademoiselle , nous vous aimons mieux sincere : mais nous vous souhaiterions un peu plus de goût pour l'ordre, & moins d'engouement pour le plaisir.

Mlle HENRIETTE.

Je m'accommode fort bien de l'ordre ; mais je m'accommode bien aussi des relâchemens que l'on nous donne, & je vous avoue encore que je me suis bien divertie.

Mlle AUGUSTE.

Vous en revenez toujours au plaisir.

Mlle HENRIETTE.

Si ceux que nous prenons n'étoient pas innocens , ils ne seroient pas permis.

Mlle ATHENAÏS.

Je n'y crois point de mal, & j'aime autant qu'une autre à me divertir ; mais comme l'intention de ceux qui nous accordent des plaifirs , n'est que de nous faire prendre de nouvelles forces pour mieux nous acquitter de notre devoir , j'ai oublié ce Carnaval , & je ne fonge qu'à profiter de tout ce que l'on fait pour nous.

Mlle HENRIETTE.

Le plaifir en eft-il moins grand pour nous être permis ?

Mlle ATHENAÏS.

Bien au contraire , il m'en paroît meilleur , car on le prend fans inquiétude & fans remords.

Mlle MARCELLE.

Mais aimeriez-vous à paffer votre vie comme nous avons paffé les derniers jours du Carnaval ?

Mlle HENRIETTE.

Je crois que mon corps s'en

laisseroit plutôt que mon esprit.

Mlle AUGUSTE.

Et moi j'aimerois mieux n'avoir jamais de plaisir que de passer ma vie comme nous avons passé les derniers jours du Carnaval.

Mlle MARCELLE.

Il est vrai que notre vie ordinaire me paroît plus agréable, & j'ai plus de joie dans nos recreations que je n'en ai eue dans ces jours destinés au plaisir depuis le matin jusqu'au soir.

Mlle IRENE.

Mademoiselle est aussi attachée à l'ordre que Mademoiselle l'est au plaisir.

Mlle HENRIETTE.

J'avoue ingénument que je l'aime, en comptant toujours qu'il est innocent.

Mlle MARCELLE.

Mais il ne seroit plus innocent, s'il étoit continuel.

Mlle HENRIETTE.

Pourquoi, Mademoifelle ?

Mlle MARCELLE.

Parce que du moins nous perdrons un tems qui nous eft donné pour en profiter , fans compter les autres fuites.

Mlle IRENE.

Revenons à l'ordre , Mesdemoifelles ; nous en avons dit quelque chofe : mais Mademoifelle en revient toujourns au plaifir ; il lui tient fort au cœur.

Mlle HENRIETTE.

J'ai été bien décriée, parce que je fuis plus fincere que les autres ; mais en vérité , j'aime peut - être autant l'ordre que vous l'aimez.

Mlle ATHENAÏS.

Je ne pouvois plus vivre dans le défordre ; rien ne me fait paffer les jours fi vite & fi agréablement que l'ordre.

Mlle AUGUSTE.

J'ai eu bien de la peine à m'y accoûtimer, & je le confondois d'abord avec la contrainte ; mais mon expérience m'a appris qu'il n'y a rien de si beau & de si bon.

Mlle MARCELLE.

Dieu a établi l'ordre : il pouvoit créer le monde en un instant ; mais il l'a voulu faire avec ordre, il a consacré le travail & le repos, il a réglé le jour par le cours du soleil, il a voulu que la nuit y succédât : les saisons sont réglées ; nous les prévoyons par-là, & sans cet ordre général nous serions dans une étrange confusion.

Mlle ATHENAÏS.

On ne peut gouverner sans ordre, & les maîtres le préfèrent au plaisir de tout faire, quand la fantaisie leur en prendroit : ils s'y assujettissent eux-mêmes : le Roi a ses heures aussi réglées que nous

avons les nôtres , & n'ayant qu'à commander , il fe lie lui - même pour fe rendre commode aux autres , & afin que l'on fçache toujours ce que l'on doit faire.

Mlle HENRIETTE.

Quoi ! il y a quelques règles à la Cour, & le Roi ne fait pas toutes chofes à mefure que l'envie lui en vient.

Mlle IRENE.

Il le pourroit fans doute : mais que feroit - ce que la Cour d'un Prince dont on ne fçauroit jamais l'heure de fon lever, de fon repas, de fes plaifirs , & de fon coucher. Les Courtifans feroient fort à plaindre, ils ne pourroient réfifter à la fatigue de l'attendre toujours, & feroient fâchés de manquer le tems de lui marquer leurs emprefsemens.

Mlle ATHENAÏS.

Une armée feroit auffi affez  
embarrassée

embarrassée si chaque soldat ne sçavoit ce qu'il doit faire.

Mlle I R E N E.

Et sans aller plus loin, Mesdemoilles, que ferions-nous si on nous laissoit depuis le matin jusqu'au soir livrées à nous-mêmes, attendant toujours ce que l'on veut nous commander, & faisant presque toujours mal, parce que nous n'aurions pû le prévoir, & par conséquent nous y préparer?

Mlle M A R C E L L E.

Quand dans la suite de ma vie je tomberois entre les mains des gens du monde les plus défordonnés, je me ferois une règle pour moi, & si je n'étois pas maîtresse de mes actions, je réglerois mes pensées, & je disposerois à toutes les heures du jour des mouvemens de mon cœur autant qu'il me seroit possible.

F

Mlle ATHENAÏS.

Il faut pour cela en être bien la maîtrefle.

Mlle ALPHONSINE.

Il ne faut pour cela que fe donner à Dieu.

Mlle HENRIETTE.

Vous parviendrez à tout ce que vous défirerez de moi, en me faifant aimer l'ordre, & me dégoûtant du plaifir.

Mlle IRENE.

L'ordre me ravit, il me met en repos, il me rend tranquille, il me donne du tems pour tout ce que j'ai à faire, il ne m'en laiffe point de reffe, & je trouve que c'est un remède contre toutes fortes d'inconvéniens.

Mlle ALPHONSINE.

Voilà un éloge pour l'ordre qui ne laiffe rien à défirer, & qui nous en donne une grande eftime,

Mlle I R E N E.

Je serois ravie, Mesdemoiselles, de vous avoir persuadées en sa faveur , car je l'aime beaucoup , & je voudrois que tout le monde lui fût soûmis.

---

### XIII. CONVERSATION.

*Sur le Courage.*

MADemoiselle FAUSTINE.

**J**E suis bien lassé de m'entendre gronder toujourns sur le courage , & je voudrois bien sçavoir précifément en quoi il consiste.

Mlle E L E O N O R E.

Le courage est de n'avoir point peur, & cette sorte de mérite n'est point pour notre sexe , à qui il est permis d'être timide , de craindre les esprits , le tonnerre & toutes sortes de dangers.

F ij

Mlle S O P H I E.

Il faut bien le permettre , car je ne pourrois m'en empêcher.

Mlle O L I M P I A D E.

Il eft certain que le courage eft oppofé à la peur; mais il y en a de plus d'une efpèce , & ce n'eft pas celui qui fait aimer la guerre & hazarder la vie qui nous eft néceffaire : pour les foibleffes dont Mademoifelle vient de parler , je voudrois m'en défaire.

Mlle S O P H I E.

Eh ! comment s'en défaire ?

Mlle O L I M P I A D E.

En s'y oppofant d'abord , car ces foibleffes qu'on fe communique dans la jeunefle & qu'on croit jolies , deviennent des maladies dans la fuite dont on fouffre beaucoup , & dont on ne peut pas fe défaire: j'ai vû des perfonnes bien importunes par ces endroits-là,

Mlle FAUSTINE.

Rien ne me paroît plus excusable.

Mlle EMILIE.

Il ne nous restera que trop de foibleffes qui auront besoin d'excuse sans en garder de volontaires.

Mlle FAUSTINE.

Mais revenons donc à ce courage.

Mlle OLIMPIADE.

Je suis persuadée que Mademoiselle voudroit en sçavoir plus que nous.

Mlle EMILIE.

Si cela est, c'est pour avoir approché plus souvent celle qui nous faisoit ces reproches & avoir entendu ses instructions.

Mlle SOPHIE.

Quoi qu'il en soit, Mademoiselle, dites-nous ce que vous en avez appris.

Mlle EMILIE.

J'ai oui dire que le courage eft de furmonter les difficultés que nous trouvons dans nous-mêmes & dans les autres , & de pourfuivre nos entreprifes fans nous rebuter.

Mlle SOPHIE.

Et quelle entreprife pouvons-nous faire ici , où nous n'avons qu'à obéir & à observer une règle?

Mlle OLIMPIADE.

Il faut du courage pour obéir , & pour observer une règle.

Mlle FAUSTINE.

Nous en avons donc toutes , car nous n'en voyons pas parmi nous qui s'en dispensent.

Mlle EMILIE.

Il y a bien de la différence , Mademoifelle , entre faire une chofe & la bien faire : peu de foldats fe dispensent d'aller au combat ; mais les uns y courent avec

ardeur & les autres n'y vont qu'à coups de bâton.

Mlle SOPHIE.

Cette comparaison m'éclaircit parfaitement & me fait voir qu'en effet cette différence se trouve entre nous.

Mlle EMILIE.

Il y en a qui s'acquittent de tous leurs devoirs avec joie , qui font les premières par-tout , qui se levent dans l'instant qu'on les éveille, qui ne se plaignent jamais du froid, ni du chaud , qui trouvent du tems pour elles & pour rendre service aux autres , qui aiment le travail , qui veulent contenter leurs maîtresses , qui voudroient faire encore plus qu'on ne leur demande , qui comptent pour rien ce qu'elles font , qui comprennent qu'elles auroient bien d'autres peines dans le monde; & je crois que celles-là ont du courage.

F iv.

Mlle OLIMPIADE.

Dépeignez-nous auffi-bien les autres.

Mlle EMILIE.

Ce font celles à qui tout coûte, qui ne peuvent ni s'éveiller, ni s'endormir, qui trouvent la règle infupportable, qui voudroient vivre en bêtes, se lever quand elles n'auroient plus envie de dormir, se coucher quand elles en fentiroient venir le befoin, manger quand la fantaifie le demanderoit, ne jamais travailler, chercher le plaifir par-tout, ou au moins le repos.

Mlle ELEONORE.

Vous tomberez d'accord que ces exemples ne font que pour le tems préfent, & que nous en ferons quittes en fortant d'ici.

Mlle EMILIE.

Nous n'aurons peut-être pas les mêmes occasions de fouffrir; mais

nous en aurons apparemment de plus grandes : ce que je viens de dire ne font que des bagatelles, si nous les comparons à la pauvreté où nous pourrions nous trouver, & à la mauvaise humeur de ceux à qui nous aurons à faire, qui ne nous reprendront pas avec les mesures que l'on garde ici.

Mlle FAUSTINE.

Vous voulez donc du courage dans l'esprit, aussi-bien que dans les actions.

Mlle SOPHIE.

Je me sentirois assez capable de me surmonter dans tout ce qui ne fait souffrir que mon corps : mais pour les contradictions, les réprimandes, les mépris, je ne les puis supporter sans colere ou sans abattement.

Mlle FAUSTINE.

Et moi je souffrirois plus aisément ce qui ne blesse que mon

efprit : mais j'avoïe que je fuis fort fenfible aux incommodités extérieures.

Mlle EMILIE.

Vous voyez , Mademoifelle , que le courage s'étend bien loin , & qu'il en faut en tout. Que peut-on efpérer dans la fuite de fa vie, fi on ne veut rien fouffrir ? Comment rendrons - nous notre corps & notre efprit fermes , fi la moindre peine nous abat ou nous rebute ? Jamais un corps ne fe fortifie au - deffus des autres qu'en l'accoûtumant à la fatigue , & jamais l'efprit ne deviendra robuste & courageux qu'en l'accoûtumant à furmonter les difficultés.

Mlle OLIMPIADE.

Il en eft de même de la vertu ; on ne l'acquiert que par des épreuves , & par des pratiques qui vont à fe faire violence.

Mlle E L E O N O R E.

Que ſçavons - nous ce que Dieu nous réſerve? Nous n'aurons peut-être rien à ſouffrir.

Mlle E M I L I E.

Dieu en a diſpoſé autrement : on ne ſe ſauve que par la voie étroite , & on ne peut parvenir au bonheur que par les ſouffrances.

Mlle E L E O N O R E.

Tout cela ne me coûtera rien , quand je ſerai dévote.

Mlle E M I L I E.

Il vous en coûtera encore beaucoup , ſur-tout ne vous étant pas accoûtumée à ſouffrir.

Mlle F A U S T I N E.

Mais tout le monde ſouffre-t-il également ? & n'y a-t-il aucune condition qui puiſſe diminuer nos ſouffrances ?

Mlle E M I L I E.

Si quelque choſe peut les diminuer , c'eſt de nous y attendre ,

de nous y préparer , de nous y accoûtumer , de trouver celles qui fe préfenteront petites , & d'en envifager toûjours de plus grandes. Je crois qu'une Demoifelle de Saint Cyr qui auroit fouffert courageufement les incommodités , les affujettiffemens , les contraintes , les humiliations , les contradictions qui font inféparables d'une bonne éducation ; fera plus capable de fe bien tirer de ce qu'elle trouvera dans le monde , que celle qui aura été lâche , délicate , difficile , & qui bien loin de fe fortifier par les fouffrances , fe fera encore affoiblie par les plaintes , les murmures , les communications de fes peines , qui ne font propres qu'à ajoûter les foibleffes des autres aux nôtres particulieres.

Mlle FAUSTINE.

Je commence à comprendre que les Demoiselles de Saint Cyr ont besoin de courage par le malheur de leur fortune , & cet endroit excite un peu mon envie contre le Grands & les riches qui n'ont gueres de choses à désirer.

Mlle EMILIE.

J'ai voulu nous appliquer tout ce que j'ai dit du courage afin de nous le rendre utile : il n'y a aucun état où il n'y ait à souffrir & où il ne faille du courage : les grandes peines sont pour les Grands: nous nous plaignons d'être contraintes; les Grands le sont plus que nous : ils essuyent de grandes contradictions , pendant que nous n'en essuyons que de petites.

Mlle FAUSTINE.

Au moins leur corps est-il à l'aise.

Mlle EMILIE.

Leurs peines d'esprit nous menneroient trop loin, si nous voulions entrer dans ce détail, & pour leurs corps, quoiqu'ils ayent de quoi être à leur aife, on les expose aux fatigues pour les y accôûtumer, tant on est persuadé que quelque naiffance & quelque bien qu'on ait, il faut avoir du courage pour se distinguer des autres.

Mlle ELEONORE.

A quelles peines les expose-t-on ?

Mlle EMILIE.

Et songez-vous bien, Mademoiselle, que nos Princes vont souvent à pied dans les voyages, & dans les promenades ; je ne dis pas pour leur plaisir, mais jusqu'à les fatiguer.

Mlle OLIMPIADE.

Il y a quelques jours qu'on

trouva le Roi d'Espagne , Monseigneur le Duc d'Anjou , sur le chemin de Versailles à Saint Cyr : il avoit ôté son habit pour marcher plus librement , il chassoit par un froid très-rude , il étoit à pied , un fusil sur l'épaule.

Mlle E L E O N O R E .

A quoi cela est-il bon ?

Mlle E M I L I E .

A fortifier son corps & sa santé, à s'accoutûmer aux fatigues inséparables de la guerre , & à rendre son esprit plus libre & plus courageux qu'il ne le peut être, quand il est esclave des commodités & des délicatesses.

Mlle O L I M P I A D E .

Me voilà contente sur le courage , disons quelque chose de cette bonne foi qu'on nous demande encore.

Mlle S O P H I E .

Ce sujet demande une conversation particuliere.

---



---

 XIV. CONVERSATION.

*Sur la Droiture.*

MADemoiselle EUPHROSINE.

**L**Es converfations qu'on nous fait faire m'éclairer fi bien fur des chofes que je ne faifois qu'entrevoir, que je voudrois que nous en euſſions une fur ce qu'on appelle *Droiture*.

Mlle FLORIDE.

Je crois que la droiture eſt d'aller toujous à la fin de ce qu'on nous propoſe.

Mlle DOROTHÉE.

Il en faut toujous venir pour moi aux exemples.

Mlle FLORIDE.

Par exemple, Mademoiſelle, on ne veut point que nous chanſions des chanſons profanes, &

l'on prend toutes sortes de précautions pourqu'il n'en entre point dans la maison , ni par les livres , ni par les écrits : y auroit-il de la droiture à s'en tenir au pied de la lettre , en ne disant aucune de ces chançons , mais de chanter celles que nous avons apprises dans le monde , & ne seroit-ce pas aller tout de même contre la fin qu'on se propose.

Mlle EUPHROSINE.

Et quelle est cette fin ?

Mlle FLORIDE.

Que nous ne sçachions rien de mauvais , que nous nous remplissions l'esprit & le cœur de bonnes choses.

Mlle CLOTILDE.

Je ne puis pas m'empêcher de sçavoir ce que j'ai appris dans le monde.

Mlle FLORIDE.

On peut espérer que vous l'ou-

blierez , & vous devez le désirer.

Mlle CLOTILDE.

Est-on maître de sa mémoire ?

Mlle FLORIDE.

On peut rejeter ce qu'elle nous rappelle quand il est mauvais, & nous parviendrons à l'oublier quand nous le désirerons de bonne foi.

Mlle DOROTHÉE.

Mais tous ces soins empêcheront-ils que nous ne retrouvions les mêmes choses dans le monde quand nous sortirons d'ici ?

Mlle FLORIDE.

Par ce même raisonnement il ne faudroit donc point nous instruire sur notre Religion, car nous trouverons peut-être dans le monde des impies & des libertins : il ne faudroit point nous former à la vertu, car nous trouverons des personnes qui n'en ont point.

Mlle EUPHROSINE.

Ce que nous pourrons trouver de corruption dans le monde est une grande raison pour nous fournir ici de toutes sortes de préservatifs.

Mlle DOROTHÉE.

Revenons encore à quelque exemple de droiture.

Mlle FLORIDE.

On prend un Directeur afin qu'il nous conduise dans le chemin du salut, & pour cela nous voulons qu'il connoisse ce qu'il y a en nous de bien & de mal : y auroit-il de la droiture à lui vouloir cacher quelque chose ?

Mlle CLOTILDE.

On n'est point obligé de se confesser toujours à la même personne.

Mlle FLORIDE.

Il est vrai que l'Eglise a donné une entière liberté sur la Confes-

tion : mais il n'est pas toujours bon d'ufer de tout ce qui est permis.

Mlle CLOTILDE.

Quoi ! si dans l'absence de mon Directeur je m'étois confessée à un autre , vous voudriez que je recommençasse ma confession.

Mlle FLORIDE.

Vous n'y feriez pas obligée ! mais s'il vous étoit arrivé quelque chose de considérable , la droiture demanderoit que vous le disiez à votre Confesseur.

Mlle CLOTILDE.

Je serois ravie qu'il ignorât ma faute.

Mlle FLORIDE.

Ce seroit perdre de vûe la fin que vous vous êtes proposée en le prenant , puisqu'il cesseroit de vous connoître , & ne pourroit plus vous guider si sûrement.

Mlle EUPHROSINE.

On ne voudroit pas avoir une telle conduite avec son Medecin, & si on avoit eu la fièvre dans l'intervalle d'une de ses visites, on le lui diroit avec les circonstances, afin qu'il nous donnât des remèdes convenables à notre disposition présente.

Mlle HORTENSE.

Rien n'est si juste que cette comparaison, & je ne comprends pas présentement qu'on puisse penser autrement.

Mlle DOROTHÉE.

Je suis infatiable d'exemples, & j'en voudrois encore.

Mlle FLORIDE.

La fin de l'établissement de Saint Cyr est de former des Demoiselles Chrétiennes qui portent la Religion dans tous les lieux où la Providence les conduira. Entreroient-elles avec droiture dans

cette intention, fi elles fe contentoient de garder extérieurement les règles de Saint Cyr fans faire un amas intérieur de Religion & de toutes fortes de vertus.

Mlle HORTENSE.

Par tous les exemples que vous propofez , je trouve que la droiture & la bonne foi fe reffemblent fort.

- Mlle FLORIDE.

Comme toutes les vertus vont à la même fin , qui eft le véritable bien de l'homme , elles ont entr'elles un grand rapport , - & il eft vrai qu'on a de la peine à diftinguer la bonne foi , la droiture & la fimplicité.

Mlle HORTENSE.

Ah ! que je fuis aife de vous entendre un peu parler de la fimplicité ; car fi je l'ofe dire , je la confonds un peu avec la fottife.

Mlle F L O R I D E.

Rien n'en est plus éloigné, & j'ai oui dire à des personnes expérimentées que les grands esprits, & les grands cœurs sont plus capables de simplicité que les autres.

Mlle C L O T I L D E.

Mais en quoi faites-vous consister cette simplicité ?

Mlle F L O R I D E.

A n'être point double, point artificieuse, point remplie de finesses, de desseins, de tours, de détours, de jugemens sur ce que les autres font & disent, à dire simplement ce qu'on pense, & à croire que les autres font de même, à ne point retourner sur ce qu'on a dit, à n'y point chercher un autre sens que celui qui s'est montré naturellement, à ne point examiner ce que nous ne pouvons sûrement scavoir, & à ne

nous point occuper de penfées  
 toujours inutiles & bien fouvent  
 mauvaifes.

Mlle CLOTILDE.

Je vous dirai encore qu'on n'est  
 point maître de fes penfées.

Mlle FLORIDE.

Et je vous répondrai encore,  
 qu'avec le fecours de Dieu, qui  
 ne nous manque jamais, on est  
 maître de tout; qu'on peut retenir  
 fes penfées, les faire changer  
 d'objet, & fe simplifier peu à peu  
 en s'occupant de bonnes chofes  
 qui puiffent tourner notre cœur à  
 toutes les vertus.

Mlle CLOTILDE.

Vous ne voulez donc rien laif-  
 fer pour le plaifir, fi vous voulez  
 contraindre jufqu'aux penfées?

Mlle FLORIDE.

Tout ce que nous difons ne  
 s'oppose pas aux plaifirs innocens,  
 & fi vous goûtez jamais la paix  
 d'une

*de Madame de Maintenon.* 145  
d'une ame droite , simple & de  
bonne foi ; vous conviendrez  
qu'elle est plus délicate que  
tous les plaisirs.

---

## XV. CONVERSATION.

*Sur la Raillerie.*

MADemoiselle AURELIE.

**J**E craignois fort , Mesdemoi-  
selles , que le petit voyage  
que j'ai fait à la campagne ne me  
privât de l'honneur que vous me  
faites , & je veux profiter aujour-  
d'hui de cette occasion pour vous  
faire une question que vous pour-  
rez mieux décider que personne.

Mlle AGATHINE.

Je ne me sens gueres capable  
de faire des décisions : mais vous  
n'avez qu'à ordonner , je vous di-

G

rai affurément tout ce que je ſçais

Mlle AURELIE.

Je me trouvai l'autre jour dans une compagnie où il y avoit plufieurs perſonnes d'eſprit : on parla ſur la raillerie ; il y en avoit qui ſouſtenoient que c'étoit une marque de la fineſſe de l'eſprit , que lorsqu'elle eſt bien faite , & qu'elle ne peut fâcher perſonne , elle rend la converſation agréable : d'autres prétendoient qu'il ne faut jamais railler : on voulut me faire juge, mais j'avoüai que je ne m'en trouvois pas capable.

Mlle LOUISE.

Je ſerois aſſez de l'avis de celles qui veulent railler , car ce ſeroit un grand agrément retranché du commerce de vouloir interdire la raillerie , la ſociété devien droit bien ſérieuſe & un peu fade.

Mlle AGATHINE.

Mais, Mademoiſelle , trouvez-

vous qu'il soit agréable d'entendre censurer toutes les actions d'une personne , & qu'elle doive prendre plaisir à être le sujet du divertissement de toute une compagnie?

Mlle L O U I S E.

Ah ! Mademoiselle , ce n'est pas-là ce que j'appelle raillerie : celle que je conçois n'offense personne ; elle doit même plaire à celle à qui elles s'adressent : il ne faut railler que celles qui entendent la raillerie , qui l'aiment , & qui peuvent nous la rendre.

Mlle A G A T H I N E.

Voici des personnes de bonne compagnie , qui entreront volontiers dans notre conversation.

Mlle V I C T O I R E.

Ne venons-nous pas mal à propos , Mesdemoiselles ? J'ai sujet de le craindre , & vous ne pouvez desirer que ce soit , ayant ici tout ce qu'il y a de meilleur.

Mlle AURELIE.

Nous vous y voyons avec joie, & nous ne pouvons mieux vous le marquer qu'en reprenant notre conversation où nous en étions, quand vous êtes entrées : nous en sommes fur la raillerie ; les unes la veulent, les autres la blâment, & toutes enfin cherchent à la bien connoître.

Mlle ADELAÏDE.

Pour moi je trouve tant de difficultés à railler avec toutes les mesures que je crois qu'il faut garder, que je pense qu'il est plus sûr & plus facile de ne railler jamais.

Mlle LOUISE.

C'est donc par paresse, Mademoiselle, que vous ne voulez pas railler, car si vous vouliez vous en donner la peine, vous le feriez mieux qu'une autre.

Mlle ADELAÏDE.

Vous avez trop bonne opinion

de moi : mais il est vrai que je ne trouve pas la raillerie assez nécessaire pour me donner la peine qu'il faut prendre pour se tenir dans les justes bornes où il est nécessaire qu'elle soit renfermée.

Mlle MELANIE.

Il n'y a gueres d'agrémens qui ne coûtent quelque peine pour les acquérir.

Mlle VICTOIRE.

Quoi ! Mademoiselle , les agrémens ne sont-ils pas naturels ?

Mlle AGATHINE.

Je crois que ceux du corps sont naturels ; mais il n'y en a gueres dans l'esprit qui ne soient acquis.

Mlle LOUISE.

Je suis si fort de l'avis de Mademoiselle , que je crois même que ceux du corps peuvent s'acquérir.

Mlle AURELIE.

Il y a tant de choses à dire sur

ce chapitre que nous quitterons la raillerie , fi nous épuifons ce fujet ; il mérite une converfation exprefle.

Mlle L O U I S E.

Vous m'avez fait un grand plaisir , Mademoifelle , de revenir à notre fujet , car j'avois bien envie que la raillerie fût autorifée dans une compagnie comme celle-ci.

Mlle V I C T O I R E.

Mais , Mademoifelle , ne fçavez-vous pas tous les grands malheurs qui font arrivés par la raillerie ?

Mlle L O U I S E.

J'en fçais plufieurs exemples : mais il y en auroit moins , fi on ne railloit jamais que ceux qui veulent être raillés , qui eft la premiere condition que j'y ai mife.

Mlle M E L A N I E.

Connoiffez-vous Madame de....

*de Madame de Maintenon.* 151  
qui raille indifféremment tout le monde avec beaucoup d'esprit, quoique sa figure soit ridicule? Ce n'est pas assurément à elle à railler.

Mlle LOUISE.

Si elle raille la première de ses défauts, elle peut bien railler les autres : il n'y a point de si dangereuses personnes sur la raillerie que celles qui s'y livrent elles-mêmes.

Mlle ADELAÏDE.

Oui, car on ne sçauroit leur rien dire que ce qu'elles se disent les premières.

Mlle AGATHINE.

Vous retombez toujours dans cette sorte de raillerie qui peut fâcher, & celle-là ne se doit jamais souffrir.

Mlle LOUISE.

Pour moi j'ai toujours raillé sans avoir fâché personne ; je ne

G iv

me fuis point contrainte là-deffus; parce que je ne fuis tentée de railler que les perfonnes que j'aime.

Mlle VICTOIRE.

Je crois que voilà ce qui eft le plus sûr, de railler fes amis & de vouloir qu'ils nous raillent.

Mlle ADELAÏDE.

Tout ce que j'entends dire me confirme qu'il vaudroit encore mieux ne railler jamais.

Mlle LOUISE.

Et moi je m'en tiendrai à railler mes amis.

Mlle AURELIE.

Il faut en tout en revenir aux maximes du Chriftianifme, qui nous fournit la meilleure décision; & comme nous ne devons pas faire ce que nous ne voudrions pas qui nous fût fait, ne difons jamais aux autres ce que nous ne voudrions pas qui nous fût dit.

## XVI. CONVERSATION.

*Sur les Agrémens.*

MADemoiselle CLARICE.

**N**Ous étions l'autre jour si occupées de la raillerie, que nous passames fort légèrement sur ce que l'on disoit que les agrémens se pouvoient acquérir.

Mlle EUGENIE.

J'ai toujours oui dire : Cette personne est née agréable, cette autre est née choquante ; ainsi j'ai cru que les agrémens étoient naturels, & j'ai peine à comprendre que l'on puisse les acquérir.

Mlle CELESTINE.

Je l'ai toujours oui dire aussi : mais je ne sçais si toutes les per-

sonnes dont toutes les actions nous plaifent, qui ne tournent pas la main , & ne font aucun geste qui ne foit de bonne grace , je ne fçais , dis - je , fi elles n'ont pas appris dans leur enfance ce qui nous charme & nous paroît naturel.

Mlle CLARICE.

En effet , fi on n'apprenoit à un enfant qu'il faut lever les doigts en mangeant , qu'il faut cacher fa bouche quand on bâille , qu'il faut s'affeoir les pieds en dehors éloignés l'un de l'autre , & ainfi du refte , je doute que les agrémens naturels puiffent le leur apprendre.

Mlle CELESTINE.

Quand on eft accoûtumé de bonne heure à toutes fes actions , il eft vrai qu'elles paroiffent naturelles , & que l'on ne pourroit pas s'en défaire.

Mlle BRIGITTE.

Tout cela nous prouve bien l'utilité que nous tirerons de prendre de bonnes habitudes.

Mlle CELESTINE.

Mais tous les agrémens consistent-ils dans ce que Mademoiselle vient de marquer ?

Mlle CLARICE.

Ils consistent dans toutes les actions généralement qu'il seroit ennuyeux de traiter en détail : mais si je voulois donner une règle générale là-dessus , ce seroit de faire toutes nos actions comme si nous avions pour témoins les personnes du monde auxquelles nous aurions le plus d'envie de plaire.

Mlle EUGENIE.

Ce seroit une grande contrainte.

Mlle CELESTINE.

Elle ne dureroit pas long-tems ;

& vous feriez toujours comme il faut être fans qu'il vous en coûtât rien.

Mlle EUGENIE.

Quoi ! je ferois toujours comme fi j'étois devant le Roi, & je ne ferois jamais en liberté !

Mlle CAMILLE.

On voit fi peu le Roi, qu'il ne faut devant lui qu'un air respectueux & attentif, mais fi on avoit l'honneur d'être dans fa familiarité, il faudroit rire de bonne grace devant lui, manger auffi de même en fa présence ; en un mot, trouver fa liberté en faifant toujours bien ce qu'on fait.

Mlle BRIGITTE.

Qu'appellez-vous rire de bonne grace ?

Mlle CAMILLE.

Je crois que c'est rire à propos, rire avec modération, ne fe point piquer de rire & ne point faire

durer son rire au-delà de l'envie que l'on en a.

Mlle EMILIE.

J'ai connu une Dame qui disoit qu'il falloit défendre de rire en quelque cas que ce fût.

Mlle EUGENIE.

Je me trouverois bien malheureuse d'avoir une mere de cette humeur-là.

Mlle EMILIE.

La proposition me parut d'abord comme à vous : mais je ne pus disconvenir de ce qu'elle disoit quand j'en scûs la raison.

Mlle EUGENIE.

Peut-on avoir une raison pour une telle bifarrerie ?

Mlle CECILE.

J'ai bien envie de la scavoir ; car je ne la conçois pas.

Mlle EMILIE.

Cette Dame dit qu'il n'y a de rire qui sied bien que celui qui

échappe malgré nous , & qu'ainfi on peut défendre tous les autres , puisqu'on ne peut retenir celui-là qui plaît toujourns , parce qu'il est naturel.

Mlle BRIGITTE.

Je voudrois bien que vous m'expliquaffiez ce que c'est que de faire durer fon rire au-delà de l'envie que l'on en a.

Mlle EMILIE.

Il y a des perfonnes qui fe piquent d'être rieufes , & qui ayant ri d'abord de bon cœur , font durer enfuite leur rire ; ce qui déplaît tout-à-fait , car il est aifé de s'en appercevoir.

Mlle CLARICE.

En vérité , Mesdemoifelles , il faut toujourns avoir recours à la Religion , & la modettie chrétienne nous fera une plus sûre règle pour toutes nos actions , que tout ce que nous pourrons trou-

*de Madame de Maintenon.* 159  
ver & dans les livres & dans l'u-  
sage du monde.

---

## XVII. CONVERSATION.

*Sur la Douceur.*

MADemoiselle ROSALIE.

**J**E fors d'un lieu où l'on a bien  
disputé ; les unes sou'tenoient  
que Madame de . . . . étoit douce  
& les autres prétendoient qu'elle  
ne l'étoit point du tout.

Mlle ALEXANDRINE.

Il me semble que la douceur est  
une des qualités qui paroît le plus  
vîte, & qui est la moins douteuse.

Mlle ANASTASIE.

Je suis d'un avis bien opposé  
au vôtre, Mademoiselle, & je ne  
sçache rien où l'on soit si souvent  
trompé.

Mlle AUGUSTE.

Mais , par exemple , Mademoifelle , doutez - vous que Madame de . . . . foit douce , & que Madame de . . . . foit prompte & rude ?

Mlle ANASTASIE.

Je mets une grande différence entre la promptitude & la rudelfe , & fi je ne craignois de vous paroître contrariante , je vous dirois que je crois Madame de . . . . plus douce que Madame de . . . .

Mlle ALPHONSINE.

Ah ! Mademoifelle , vous n'y penfez pas ; il ne faut que les voir pour en juger tout autrement.

Mlle HENRIETTE.

Madame de . . . . eft douce jufques dans les chofes extérieures ; la langueur , la douceur du fon de fa voix , fes manieres , tout eft oppofé en elle à la brusquerie.

Mlle ANASTASIE.

Voilà en effet sur quoi on juge une personne douce : mais que dit-elle avec ce ton de voix languissant ? Comment s'en accommodent Monsieur son mari , ses amis , ses domestiques & ses voisins ?

Mlle AUGUSTE.

Elle n'est pas trop aimée , je n'en comprends pas la raison.

Mlle ANASTASIE.

Et cette autre brutale, Madame de . . . .

Mlle ALEXANDRINE.

On l'aime , sans que je sçache pourquoi.

Mlle ANASTASIE.

Voilà déjà un grand préjugé en sa faveur.

Mlle AUGUSTE.

Elle peut être aimée , & aimable, sans être douce.

Mlle ANASTASIE.

Il eft vrai qu'on peut avoir mille bonnes qualités qui font aimer fans être douce ; mais je crois qu'il eft difficile d'être aimée généralement fans avoir de la douceur de quelque efpece.

Mlle ROSALIE.

Eft-ce qu'il y en a de différentes efpeces ?

Mlle AUGUSTE.

Je le crois ; il y a des perfonnes moins fenfibles , moins vives, & la douceur eft prefque naturelle à celles-là.

Mlle ANASTASIE.

Il y en a d'autres dont le premier mouvement eft vif, & dont le cœur ne laiffe pas que d'être doux.

Mlle ROSALIE.

Mais enfin , en quoi confifte la véritable douceur ?

Mlle ANASTASIE.

Je crois que c'eft à fouffri

*de Madame de Maintenon.* 163  
sans aigreur & sans colere tout ce  
qui s'oppose à nous.

Mlle ALPHONSINE.

Je ne suis donc pas douce , car  
je me fâche quand on me contra-  
rie.

Mlle ALEXANDRINE.

Et moi j'ai un profond mépris  
pour ceux qui ne sont pas de  
mon avis , mais jamais je ne me  
fâche.

Mlle ANASTASIE.

Appellez-vous cela être douce?

Mlle ALEXANDRINE.

C'est toujours l'être plus que  
Mademoiselle , puisqu'elle se fâ-  
che quand on la contrarie.

Mlle AUGUSTE.

Et moi je prétends que Made-  
moiselle est plus douce , & qu'il  
y a plus d'aigreur à ce mépris  
qu'à la contestation.

Mlle ANASTASIE.

Vous voyez déjà , Mademoi-

felle , qu'il y a plus d'une efpece de douceur.

Mlle HENRIETTE.

Je voudrois bannir la conteftation du commerce.

Mlle ANASTASIE.

Il en feroit moins agréable , & ce défir-là n'eft pas d'une perfonne auffi douce que vous le paroiffez , car il faut difputer , mais difputer avec douceur.

Mlle HENRIETTE.

J'avoüe que je ne comprends pas cela.

Mlle ANASTASIE.

Et pourquoi ne pouvez - vous comprendre qu'on penfe autrement que vous ? Ne voulez-vous pas bien être perfuadée fi vousavez tort , & perfuader les autres fi vous avez raifon.

Mlle ALPHONSINE.

J'aurois beau être perfuadée de l'opinion des autres , je ne me

*de Madame de Maintenon, 165*  
rendrois jamais si j'avois tant fait  
que de disputer.

Mlle ANASTASIE.

Voilà justement ce qu'on appelle n'être pas douce, car il faut se rendre à la raison aussi-tôt qu'on la connoît, & ne jamais disputer de mauvaise foi, du moins dans les choses de conséquence.

Mlle HENRIETTE.

J'avoüe que j'aurois de la peine à faire ce que vous dites.

Mlle ANASTASIE.

Je l'ai vû faire à une personne de beaucoup d'esprit, mais prévenue de l'opinion qu'elle soustenoit; elle disputoit avec une vivacité qui lui étoit naturelle, avec un peu d'orgueil, & l'on voyoit qu'elle étoit très-persuadée qu'elle alloit convaincre: cependant elle s'arrêta tout court à une raison qui la convainquit elle-même,

& elle avoüa qu'elle avoit eu tort.

Mlle ALEXANDRINE.

Je trouve quelque lâcheté à cela.

Mlle ANASTASIE.

Dieu nous préferve , Mademoifelle , de confondre le courage avec l'opiniâtreté: on fut charmé de ce que je viens de vous dire , & cette perfonne fut plus admirée par-là que par mille bonnes qualités qu'elle a.

Mlle AUGUSTE.

Bien loin qu'il y ait de la lâcheté dans ce procédé , il y a , ce me femble , de la grandeur.

Mlle ANASTASIE.

Vous avez raifon , Mademoifelle , rien n'eft fi grand que de fe rendre à la raifon & à la vérité.

Mlle ALPHONSINE.

J'ai toujous oui dire qu'il y avoit du courage à foutenir ce

qu'on avoit commencé.

Mlle ANASTASIE.

Il y a du courage à ne se point rebuter des difficultés , à surmonter tous les obstacles qui se trouvent ou dans les autres ou dans nous mêmes , à souffrir toutes ces peines qui se rencontrent dans les choses que nous entreprenons ; mais il faut qu'elles soient fondées sur la justice & sur la raison.

Mlle ROSALIE.

Nous avons oublié la douceur ; il me semble que ce que nous disons n'y a plus de rapport.

Mlle ANASTASIE.

Tout y en a , Mademoiselle ; il y a une douceur d'humeur qui nous fait tout recevoir sans peine & sans aigreur ; il y en a une de conduite qui nous fait rendre à la raison ; il y en a une de cœur qui nous fait aimer la paix avec les personnes avec qui nous vivons ,

& c'est une des plus néceffaires.

Mlle HENRIETTE.

Et une des plus rares.

Mlle ANASTASIE.

Elle le peut être dans toute fon étendue; mais il y a beaucoup de perfonnes qui paroiffent rudes & dont le cœur ne l'eft pas.

Mlle AUGUSTE.

On juge de la douceur fur les apparences exterieures qui cachent quelquefois beaucoup d'aigreur.

Mlle ALEXANDRINE.

Quelque opposition qu'on ait à cette vertu par fon naturel , ne peut-on pas l'acquérir ?

Mlle ANASTASIE.

Toutes les vertus peuvent s'acquérir par le fecours de la grace , & je crois qu'en faifant fouvent des aétions de douceur on devien droit bien - tôt plus douce que celles qui le font naturellement.

Mlle

*de Madame de Maintenon. 169*

Mlle ROSALIE.

Je crois cette vertu inséparable  
de l'humilité.

Mlle AUGUSTE.

Il est vrai, & je crois qu'elle  
l'est aussi de la patience.

Mlle ALEXANDRINE.

Voilà une conversation qui peut  
nous être fort utile.

Mlle ANASTASIE.

Oui, si elle nous fait entre-  
prendre la pratique des vertus  
dont nous venons de parler.

---

## XVIII. CONVERSATION.

*Sur l'Emulation.*

MADemoiselle MARCELLE.

**O**N parle souvent d'émula-  
tion, sur-tout aux jeunes  
personnes. Je trouve qu'il est dif-  
H

ficile de ne la pas confondre avec l'envie.

Mlle SOPHIE.

Je les crois pourtant très-différentes.

Mlle MARCELLE.

Dites - nous ce que vous en pensez.

Mlle SOPHIE.

L'envie est d'être fâchée du bien qu'on voit dans les autres; on le leur ôteroit, si on le pouvoit, ce qui vient de la bassesse du cœur: l'émulation est d'être excitée au bien par celui qu'on voit dans les autres, de vouloir les imiter, & de faire son possible pour les surpasser, ce qui vient de l'élévation du cœur; ainsi je crois avoir raison de dire que rien n'est plus différent.

Mlle IRENE.

Vouloir surpasser les autres, n'est-ce pas envie?

Mlle S O P H I E.

Non certainement , c'est émulation , courage , bonne gloire , & nulle raison ne nous oblige à ne vouloir pas aller le plus loin que nous pouvons dans toutes sortes de biens.

Mlle M A R C E L L E.

Je croirois mettre la division entre des enfans , si je leur prêchois cette émulation.

Mlle S O P H I E.

Je crois que vous y auriez mis ce qu'il y a de meilleur pour la Jeunesse.

Mlle I R E N E.

N'y a-t-il pas d'autres moyens de les exciter ?

Mlle S O P H I E.

Les mauvais naturels se rendent aux châtimens , les médiocres aux récompenses , & les excellens à l'envie de plaire , & d'exceller dans ce qu'on leur demande :

mais je fuis honteufe de tant parler , & fi Mademoifelle Fauftine vouloit entrer en converfation , elle vous parleroit mieux que moi.

Mlle FAUSTINE.

Je ne pourrois m'expliquer auffi-bien que vous , Mademoifelle , mais je penfe de même.

Mlle MARCELLE.

Vous croyez donc auffi , Mademoifelle , qu'il faut inspirer l'émulation ?

Mlle FAUSTINE.

Je le crois par raifon & fur mon expérience. J'ai vû des enfans qu'on pouffoit à tout ce qu'on vouloit par la moindre loüange , & en leur marquant qu'on étoit content d'eux.

Mlle IRENE.

Je croirois ne devoir pas approuver cette ardeur pour les loüanges,

Mlle S O P H I E.

Rien ne seroit plus dangereux pour la Jeunesse que de les y rendre insensibles.

Mlle M A R C E L L E.

Mais c'est l'orgueil qui fait aimer les loüanges.

Mlle F A U S T I N E.

L'orgueil veut des loüanges sans les mériter , & l'honneur veut mériter des loüanges.

Mlle I R E N E.

Vous dites, Mademoiselle, que les jeunes gens y doivent être sensibles ; est-ce que la vertu n'est pas la même pour tous les âges ?

Mlle S O P H I E.

La vertu est sans doute toujours la même , mais il faut y aller par degrés.

Mlle M A R C E L L E.

Pourquoi n'aller pas tout d'un coup où il faut aller ?

Mlle S O P H I E.

Parce qu'on ne va gueres au haut d'une maifon fans ces degrés dont je veux parler.

Mlle I R E N E.

Mais vous convenez bien que pour être vertueufe , il faut d'autres motifs que celui de la loüange.

Mlle F A U S T I N E.

Il en faut d'autres certainement : mais on y conduira beaucoup plus aifément ces cœurs élevés & généreux dont je parle ; que ceux qui ne connoiffent que la crainte & l'intérêt.

Mlle S O P H I E.

On ne peut rien faire de bon de ceux qui ne fe foucient point de contenter les perfonnes qui les conduifent , & cette indifférence eft de mauvais augure pour l'avenir.

Mlle. MARCELLE.

J'ai bien de la peine à me rendre , & à comprendre qu'il faille inspirer dans un tems ce qu'il faudra détruire dans un autre.

Mlle FAUSTINE.

Il est pourtant certain que chaque chose a son tems , & qu'il y a une solidité dans la vieillesse qui ne seroit pas à la jeunesse.

Mlle SOPHIE.

Je persiste à croire que la jeunesse ne peut être trop sensible aux loüanges des honnêtes gens , à l'honneur , à la réputation , & qu'il n'y a que les courages élevés qui soient capables de tout faire pour y parvenir.

Mlle IRENE.

Avez-vous vû des exemples de ce que vous dites ?

Mlle SOPHIE.

On en voit pour peu qu'on étudie le naturel des jeunes gens ;

j'en ai connu qui auroient fouffert le martyre pour contenter les perfonnes avec qui elles vivoient ; j'en ai vû , & un très-grand nombre , qu'on ne menoit que par la crainte.

Mlle MARCELLE.

Et vous croyez que ceux - là font moins bons ?

Mlle SOPHIE.

Ils ont le cœur bas , & comment auront-ils le courage de fe contraindre pour la réputation quand ils feront dans le monde , s'ils n'ont pas celui de faire leur poffible pour plaire à ceux dont dépend leur bonheur préfent : ne me parlez point des gens incapables d'émulation ; il n'y a rien de bon à en efperer.



XIX. CONVERSATION.

*Sur l'Education de Saint Cyr.*

MADemoiselle ELEONORE.

**J**E suis charmée, Mesdemoiselles, des conversations qu'on nous a données pour nous divertir, & jamais on ne pouvoit trouver une invention plus agréable & plus utile en même tems.

Mlle FLORIDE.

Il est vrai, Mademoiselle, que tous les jeux qu'on pourroit nous permettre nous donneroient moins de plaisir.

Mlle OLIMPIADE.

Parlez pour vous, Mademoiselle; car pour moi je ne sçaurois comprendre qu'une instruction soit un plaisir.

H v

Mlle DOROTHÉE.

Il n'est pas poffible , Mademoifelle , que vous penfiez ce que vous dites.

Mlle CLÉMENTINE.

Vous êtes bien malheureufe , Mademoifelle , fi vous ne pouvez vous inftruire qu'en vous ennuyant.

Mlle OLIMPIADE.

Trouvez-vous , Mademoifelle , que l'on doive rire au Sermon & au Catéchifme.

Mlle ELEONORE.

Non , Mademoifelle : mais je crois qu'on peut avoir du plaifir fans rire.

Mlle OLIMPIADE.

Le rire me paroît ce qu'il y a de meilleur.

Mlle EUPHROSINE.

Mais , Mademoifelle , le bonheur d'une perfonne que vous aimeriez , ne vous feroit-il pas

plaisir , & en ririez - vous ?

Mlle D O R O T H É E.

Et si elle vous devoit son bonheur, n'en auriez-vous pas le cœur rempli de joie , sans avoir envie de rire ?

Mlle O L I M P I A D E.

Je ne démêle pas trop bien ce que je pense là - dessus ; ce que vous dites me raviroit : je sens bien que je n'en rirois pas ; cependant j'avoue que je ne suis jamais si aise que quand je ris.

Mlle E U P H R O S I N E.

Le rire vient de quelque chose qui nous surprend & qui nous paroît plaisant ou ridicule : mais il y a des choses qui nous font encore plus de plaisir.

Mlle O L I M P I A D E.

Mais quand je conviendrois de ce que vous dites , où sont donc ces grands plaisirs que vous trouvez dans les conversations qu'on

neus fait faire depuis quelque tems.

Mlle FLORIDE.

En peut-on trouver de plus grand? Nous représentons, on nous écoute ; nous difons des chofes pleines d'efprit & de vérité

Mlle EUPHROSINE.

Notre efprit s'éclaire fur des chofes que nous n'aurions peut-être jamais connuës, ou du moins il nous en auroit coûté une longue expérience.

Mlle ELEONORE.

Non - feulement notre efprit s'éleve, mais notre cœur fe forme à toutes fortes de vertus.

Mlle OLIMPIADE:

Vos plaifirs font bien férieux, Mefdemoifelles.

Mlle CLÉMENTINE.

Ils n'en font pas moins grands.

Mlle OLIMPIADE.

Mais eft-il poffible que vous ne

*de Madame de Maintenon.* 181  
trouviez pas qu'il soit plus divertissant de sauter , de danser , de jouer à toutes sortes de jeux , que d'examiner ce que c'est que l'indiscrétion , quelle différence il y a d'un bon esprit à un bel esprit , & une infinité d'autres choses qu'on nous apprend.

Mlle EUPHROSINE.

Il faut danser , sauter , courir , pour se bien réjouir , & pour faire des exercices aussi nécessaires à notre santé qu'à notre plaisir : mais quand on veut jouer à des jeux plus tranquilles , ne trouvez-vous pas qu'il soit plus agréable de faire ensemble des conversations , qui en nous faisant disputer , nous donnent des vûes droites sur chaque chose ?

Mlle DOROTHÉE.

Mademoiselle aimeroit peut-être mieux représenter la belle Germaine.

Mlle CLÉMENTINE.

Ou bien chanter , à qui eft ce chariot qui paffe & qui repaffe ?

Mlle OLIMPIADE.

Ne vous en moquez point , Mesdemoifelles ; je ne fuis pas feule de mon goût ; ces jeux-là font en ufage depuis qu'il y a des enfans au monde , & on ne s'eft point imaginé pour les réjouir de leur faire faire des définitions.

Mlle ELEONORE.

Mais préfentement, Mademoifelle , ne vous divertiffez - vous pas à foutenir une mavaife caufe avec tant d'efprit ?

Mlle OLIMPIADE.

Je me divertis affez en effet de vous voir toutes contre moi ; mais je vous avouerai que je fuis bleffée du défir continuel de s'instruire qui regne ici.

Mlle DOROTHÉE.

Ce que vous dites-là , Made-

*de Madame de Maintenon.* 183  
moiselle , est d'une étrange oppo-  
sition au bien.

Mlle OLIMPIADE.

C'est la nature , Mademoiselle.

Mlle DOROTHÉE.

Et parce que c'est la corrup-  
tion de la nature , faut-il s'y aban-  
donner, & ne pas profiter des soins  
extraordinaires qu'on prend ici  
pour nous ?

Mlle OLIMPIADE.

Ah ! Mademoiselle , l'éduca-  
tion de Saint Cyr n'est pas exem-  
pte de critique.

Mlle ELEONORE.

Seroit-il possible , Mademoi-  
selle ? Il semble que tout le mon-  
de l'admire & doit l'admirer.

Mlle OLIMPIADE.

On prétend qu'on nous veut  
rendre trop habiles , & que nous  
en ferons moins heureuses.

Mlle EUPHROSINE.

Pour moi , je ne croirai jamais

qu'en nous inftruifant de notre Religion , & en nous donnant de la raifon , on nous rende malheureufes.

Mlle OLIMPIADE.

Nous aurons peut-être trop d'efprit pour les gens avec qui nous aurons à vivre.

Mlle ELEONORE.

Il me femble qu'on fonge plus à nous donner de la raifon qu'à exciter notre efprit.

Mlle EUPHROSINE.

Plus nous ferons Chrétiennes & raifonnables , & plus nous fçaurons nous accommoder de la fortune qu'il plaira à Dieu de nous envoyer , & la raifon qu'on nous infpire nous aidera à fupporter ceux qui n'en ont pas.



XX. CONVERSATION.

*Sur la Dépendance.*

MADemoiselle ODILE.

**D**ivertissons-nous aujourd'hui à imaginer ce que nous ferions dans le monde, si nous y étions.

Mlle HORTENSE.

J'éloigne cette pensée de mon esprit, ne craignant rien tant que le jour que je sortirai d'ici.

Mlle AURELIE.

Mademoiselle Odile ne prétend pas parler de ce qu'elle fera, mais de ce qu'elle feroit, si elle n'avoit qu'à désirer.

Mlle VICTOIRE.

Pourquoi donner l'essor à son imagination pour n'en être que

plus malheureufe dans la fuite ?

Mlle MELANIE.

C'est que fi nous nous attriftons de ce qui nous attend , nous ferons triftes au lieu de nous divertir.

Mlle ADELAÏDE.

Et vous voulez vous faire un plaisir de ce qui n'arrivera jamais.

Mlle ODILE.

Oui , Mademoifelle , n'est-il pas bien de fe réjouir le plus qu'on peut ?

Mlle VICTOIRE.

J'aimerois mieux voir à peu près le parti que je prendrois en fortant de Saint Cyr.

Mlle AURELIE.

Quelle utilité trouverons-nous à nous affliger avant ce tems ?

Mlle VICTOIRE.

Il ne faut pas nous affliger; mais nous préparer pour être moins furprifes.

Mlle MELANIE.

Si nous avons des malheurs à effuyer , au moins serons-nous en liberté , & avec cela tout me paroît supportable.

Mlle HORTENSE.

Peignez-nous cet état de liberté , car j'avoue que je ne le comprends pas.

Mlle MELANIE.

J'appelle liberté de faire tout ce qui vient dans la tête.

Mlle HORTENSE.

Venons au détail , vous sortez de Saint Cyr , où irez-vous ?

Mlle MELANIE.

J'irai avec mon pere ; il ne me contraindra pas ; il sort souvent je serai maîtresse de la maison.

Mlle HORTENSE.

Tout cela est général , que ferez-vous le matin ?

Mlle MELANIE.

Je me leverai tard , je m'ajuste.

rai , j'irai à la Messe.

Mlle VICTOIRE.

Avec qui ? toute seule ?

Mlle MELANIE.

Une fille me suivra.

Mlle HORTENSE.

Vous supposez donc une femme de chambre qui n'aura que vous à ajuster & à vous suivre ? Mais il faut vous l'accorder : vous voilà revenue de la Messe.

Mlle ODILE.

Elle dînera , si son pere est revenu.

Mlle ADELAÏDE.

Et s'il ne l'est pas ?

Mlle AURELIE.

Elle l'attendra.

Mlle HORTENSE.

La voilà dans la dépendance.

Mlle ADELAÏDE.

Et si le dîné est mauvais , mal servi , à qui s'en prendra-t-on ?

Mlle V I C T O I R E.

A celle qui est la maîtresse de la maison , & qui en répond.

Mlle H O R T E N S E.

Passons encore le dîné ; votre pere est parti , que devenez-vous ?

Mlle M E L A N I E.

Je fais , ou je reçois des visites.

Mlle V I C T O I R E.

Vous ne connoissez personne ; vous avez vingt ans , & vous voilà à faire & à recevoir des visites : qui vous accompagne ?

Mlle A U R E L I E.

Quelque amie de sa mere.

Mlle H O R T E N S E.

Vous ne pouvez donc rien seule ? Et il faut dépendre de l'humeur, du loisir, de la santé , & de la volonté de cette amie.

Mlle O D I L E.

Je n'aime pas ce plan-là : faisons-en un autre ; je n'ai ni pere ni mere.

Mlle ADEL AÏDE.

Eh! bien, à la bonne heure : où allez-vous ?

Mlle ODILE.

Je vais chez une Princeffe; elle me donne de quoi m'habiller proprement, je la fuis au bal, à la Comédie, chez les Grands, je fais bonne chere.

Mlle VICTOIRE.

Estes-vous bien avec elle ?

Mlle ODILE.

Je fuis fa favorite.

Mlle ADEL AÏDE.

Vous permet - elle de la quitter ?

Mlle ODILE.

Vous reposez-vous? Voyez-vous qui vous plaît? En un mot, avez-vous un moment de liberté ?

Mlle AURELIE.

Vous ne mettez point de piété dans vos projets ; j'en veux avoir, & me retirer avec une personne

qui pense comme moi, mettre notre bien ensemble, avoir les mêmes exercices, les mêmes relâchemens, nous servir tour à tour, & faire notre salut ensemble.

Mlle HORTENSE.

Il faut, pour la bienséance, qu'elle soit âgée.

Mlle AURELIE.

N'y a-t-il pas des personnes âgées fort raisonnables ?

Mlle HORTENSE.

Sans doute, & elles le sont pour l'ordinaire plus que les autres; mais comme nous l'avons déjà dit, il faut se régler sur la fanté, la volonté, & l'humeur de cette personne-là; vous voilà plus dépendante qu'à Saint Cyr, & engagée à une vie plus triste; je ne vois que votre chambre & l'Eglise, un habit modeste, & un éloignement de tous plaisirs mon-

dains : un Couvent feroit moins auftere.

Mlle O D I L E.

Vous me défefperez , Made-  
moifelle , & je ne fçais plus quel  
parti prendre ; accordez - moi ,  
pour me confoler un peu, ce qu'on  
appelle un Château en Efpagne.

Mlle H O R T E N S E.

J'y confens.

Mlle O D I L E.

Je fuis veuve, riche, fans enfans,  
fans proches parens , maîtrefle de  
moi, avec affez d'années pour me  
conduire; j'ai une maifon à la ville  
pour l'hiver, une à la campagne  
pour l'été, & je ne fonge qu'à  
me divertir : vous ne pouvez nier  
que je ne fois heureufe,

Mlle H O R T E N S E.

Oui , s'il n'arrive aucun évène-  
ment qui vous trouble.

Mlle A U R E L I E.

Que pourroit - il lui arriver ?

Mlle

Mlle ADELAÏDE.

L'injustice d'un voisin qui fait un procès, l'insolence d'un paysan qui ne craint point une femme.

Mlle VICTOIRE.

Un Chasseur qui lui tue son gibier.

Mlle ADELAÏDE.

Un Gentilhomme qui lui dispute sa place dans l'Eglise.

Mlle ODILE.

La justice est pour tout le monde.

Mlle HORTENSE.

Vous voilà en procès, & dépendante de tous vos Juges, & de tous ceux dont vous voudrez les sollicitations.

Mlle AURELIE.

J'ajoute au plan de Mademoiselle Odile que j'ai une grande protection à la Cour qui me soutient dans mes affaires.

Mlle H O R T E N S E.

Sans que vous lui rendiez aucun fervice , fans que vous lui faffiez votre cour , fans que vous foyez affidue auprès d'elle ?

Mlle A D E L A Ï D E.

Ces idées font impraticables.

Mlle O D I L E.

Eh bien ! qu'en voulez - vous conclure ?

Mlle H O R T E N S E.

Que les hommes font dépendans les uns des autres , que les femmes le font encore plus , que nous fommes foibles , que nous avons befoin d'être fecourues , protégées , & que cela eft fi vrai que nous n'oferions demeurer dans une maifon fans hommes.

Mlle V I C T O I R E.

On n'oferoit fe mettre en chemin fans avoir quelque homme avec foi , parce que nous ferions expofées à toutes fortes d'infultes.

Mlle O D I L E.

Les Couvens n'ont point d'hommes.

Mlle H O R T E N S E.

Ils en ont au dehors pour les secourir.

Mlle A U R E L I E.

Combien de maisons à Paris habitées par des femmes!

Mlle A D E L A Ï D E.

Leurs voisins les protegent, si elles sçavent s'attirer de la considération.

Mlle O D I L E.

Tout cela conclut que nous sommes bien malheureuses.

Mlle H O R T E N S E.

Oui, quand nous ne sommes pas raisonnables, que nous voulons des choses impossibles, que nous ne sçavons pas nous accommoder de notre état, & vivre dans une dépendance dont nous venons de voir qu'on ne peut se passer.

---

 XXI. CONVERSATION.

*Sur les inconvéniens du Mariage.*

MADemoiselle CLOTILDE.

**J**E fuis bien aife de me trouver avec vous , Mefdemoifelles , & quand je vous aurois choisies , je n'aurois pas mieux fait que ce que le hazard vient de faire.

Mlle ATHENAÏS.

Vous nous paroiffez fi rêveufe depuis quelques jours que nous avons voulu vous distraire , & c'est-là ce qui nous amene

Mlle CECILE.

Il eft vrai que votre humeur paroît toute changée.

Mlle CLOTILDE.

Je ne le fuis pas pour vous : mais j'avoüe qu'à mefure que le tems de fortir d'ici approche , je

*de Madame de Maintenon.* 197  
suis fort occupée du parti que je  
prendrai.

Mlle MELANIE.

A chaque jour suffit son mal :  
pourquoi s'inquiéter ?

Mlle CLOTILDE.

Mais il est bon de penser à ce  
qu'on veut faire.

Mlle ROSALIE.

Il n'y a point de parti qui n'ait  
ses inconvéniens.

Mlle ALEXANDRINE.

Il faut les peser , il est toujours  
bon de prévoir.

Mlle CLOTILDE.

C'est justement ce que je vou-  
drois faire.

Mlle MELANIE.

Celui de la Religion est le plus  
dangereux , & je ne comprends  
pas comment on a la hardisse de  
s'enfermer pour le reste de sa vie.

Mlle ALEXANDRINE.

N'appellez-vous point s'enfer-

mer que de fe marier , & faut-il moins de hardieffe pour ce parti que pour l'autre ?

Mlle CLOTILDE.

Celui-là me fait trembler, quand je fonge qu'on fe donne à un maître fans le connoître.

Mlle MELANIE.

Connoiffez-vous mieux la Supérieure à qui vous allez vous obliger d'obéir ?

Mlle CECILE.

Et qui peut être très-déraifonnable.

Mlle ALEXANDRINE.

Le mari peut l'être auffi ; il n'a nulle règle qui le conduife : on eft expofée à toutes fes extravagances.

Mlle CLOTILDE.

On fçait dans un Couvent ce qu'on vous demandera , & s'il y a des perfonnes à qui il faut obéir , il y en a auffi qui font dans les

*de Madame de Maintenon.* 199  
mêmes intérêts que vous , & qui  
ne souffrent pas qu'on demande  
autre chose que ce qui est réglé.

Mlle ROSALIE.

Ne me parlez point de regle ,  
& de sacrifier sa liberté.

Mlle ALEXANDRINE.

Ne la sacrifiez-vous point à un  
mari ?

Mlle MELANIE.

Il y en a de doux , de complai-  
sans , que vous aimez , & qui  
vous aiment.

Mlle CLOTILDE.

Il y en a sans doute , mais vous  
ne ferez peut-être pas heureuse  
en ce choix , & les meilleurs sont  
toujours tyranniques.

Mlle ROSALIE.

Pourquoi voulez-vous que tous  
les hommes soient des tyrans ?

Mlle ALEXANDRINE.

C'est que le devoir est tyranni-  
que , & qu'un mari , quelque

doux qu'il foit , veut que vous foyez honnête femme , & que vous ne viviez que pour lui & pour votre famille.

Mlle ATHENAÏS.

En quoi faites-vous confifter le devoir d'une honnête femme ?

Mlle CLOTILDE.

A s'oublier elle-même , & ne penfer plus qu'à fa famille.

Mlle CECILE.

S'oublier foi-même ! Voilà un terme de Couvent dont on ne fe fert point dans le monde.

Mlle ALEXANDRINE.

Je ne fçais fi le terme eft de Couvent , mais la pratique eft du monde , & fi vous voulez parcourir les devoirs d'une honnête femme , vous ne trouverez gueres de tems pour elle.

Mlle CECILE.

Une femme fe leve , s'habille , s'ajufte , reçoit compagnie , va fe

promener , jouïe ; tout cela n'est pas fort austere.

Mlle MELANIE.

Elle va à des Spectacles , elle fait des amies , elle se divertit fort bien.

Mlle ALEXANDRINE.

Et son mari en est content ? vous le supposez bien accommodant.

Mlle CLOTILDE.

Vous supposez aussi que cette femme abandonne sa réputation.

Mlle ROSALIE.

Non , mais tout cela n'est pas incompatible.

Mlle ATHENAÏS.

C'est de la journée d'une honnête femme que je voudrois parler , car je ne comprends point que je puisse vivre sans réputation.

Mlle ALEXANDRINE.

Une honnête femme se leve

matin pour avoir plus de tems , elle commence par la priere , elle donne fes ordres à fes domeftiques , elle voit fes enfans , elle entre dans leur éducation , elle s'occupe à recevoir les perfonnes que fon mari amene quelquefois à dîner , qui ne font pas toujours de fon goût ; elle eft la premiere fervante chez elle pour tout préparer ; après le repas elle demeure en compagnie malgré elle , on la laiffe enfin , elle travaille à fon ouvrage ou à fes affaires , elle écrit à des Procureurs , elle fort peu : voilà comme le jour finit , elle recommence le lendemain.

Mlle MELANIE.

Si c'eft là comme une femme doit vivre , j'aimerois mieux être Anachorette.

Mlle ATHENAÏS.

Ce n'eft pourtant point là une femme malheureufe.

Mlle ALEXANDRINE.

Non , j'ai prétendu faire le portrait d'une femme heureuse , paisible & assez riche.

Mlle CECILE.

En pouviez - vous peindre une plus malheureuse ?

Mlle ALEXANDRINE.

Aisément , c'est une femme qui aime son mari , qui n'en est point aimée , qui est jalouse.

Mlle MELANIE.

Cela est affreux.

Mlle ATHENAÏS.

Aimeriez-vous mieux celle qui hait son mari , qui en est aimée & accablée par ses assiduités , ses jalousies , ses tyrannies , & tout ce qu'on peut imaginer de plus terrible.

Mlle ROSALIE.

Ce sont-là de ces aventures extraordinaires : peignez - nous des états plus communs.

Mlle ALEXANDRINE.

Eh bien ! un mari & une femme qui vivent honnêtement enfemble , fans s'aimer beaucoup : le mari a une femme qu'il aime , avec qui il fe ruine , & met fa famille à l'aumône ; ce malheur n'eft point rare.

Mlle ATHENAÏS.

Deux autres époux vivent affez bien enfemble : mais une femme eft malheureufe par fes groffeffes. J'en ai connu une qui , à chaque enfant , perdoit les jambes , & qui à la fin les perdit tout-à-fait , on l'a vûe ici , il falloit la porter. On ne finiroit pas fi on rapportoit les exemples qu'on fçait , & il y en a bien davantage q' on ne fçait pas.

Mlle ALEXANDRINE.

Il faut qu'une femme fe dévoue à la mort & à l'efclavage en fe mariaut , & il n'y en a que trop d'exemples.

Mlle CLOTILDE.

En vérité, Mademoiselle, vous nous faites une grande peur du mariage, & vous voudriez donc que toutes les filles se fissent Religieuses.

Mlle ALEXANDRINE.

J'en serois bien fâchée, car une mauvaise Religieuse n'est pas plus heureuse qu'une femme mariée.

Mlle ROSALIE.

Que voudriez-vous donc ?

Mlle ALEXANDRINE.

Qu'on connût le foible de tous les états, & qu'on ne s'imaginât point qu'il y en a d'heureux.

Mlle ATHENAÏS.

Que conseilleriez-vous à une amie ?

Mlle ALEXANDRINE.

De bien prier Dieu avant que d'embrasser un état.

Mlle CECILE.

Vous nous renvoyez à la dévotion.

Mlle ALEXANDRINE.

Il n'y a qu'elle qui puiffe nous faire foûtenir les malheurs de la vie.

## XXII. CONVERSATION.

*Sur l'Efprit du Monde.*

MADemoiselle ANASTASIE.

**J**E fuis ravie de vous revoir, Mesdemoifelles , & je vous assure que j'avois beaucoup d'impaticence d'être avec vous.

Mlle ALPHONSINE.

Ce que vous dites , Mademoifelle , eft-il bien fincere ? Eft-il poffible que vous aimiez mieux être ici qu'à Versailles ?

Mlle HENRIETTE.

J'ai peine à le croire : car je suis persuadée qu'on s'y divertit mieux qu'ici.

Mlle ANASTASIE.

Rien n'est plus différent, Mesdemoiselles, que l'idée que l'on se fait des plaisirs & ce qu'ils sont en effet.

Mlle MARCELLE.

Mais, Mademoiselle, n'y avez-vous pas vû le Roi, un Palais magnifique, & mille personnes d'importance.

Mlle ANASTASIE.

Oui, Mademoiselle, & je ne vous dis pas que dans ces momens-là je me fois ennuyée; mais ce plaisir des yeux n'est que pour la première fois, & l'on s'accoutume fort vite à voir ce qu'il y a de plus beau.

Mlle ALPHONSINE.

Et quelle nouveauté trouvez-

vous donc ici , & qu'y voyez-vous à quoi vous ne foyez pas accoûtumée ?

Mlle ANASTASIE.

J'y vois un ordre qui me fait passer la journée fort vîte ; une occupation succede à une autre : nous apprenons tous les jours quelque chose de nouveau ; nous avons une entiere liberté dans nos divertiffemens , une pleine innocence dans notre vie , & aucune peine dans nos esprits.

Mlle AUGUSTE.

Vous pouvez dire encore , Mademoifelle , que nous fervons Dieu qui est le vrai bonheur.

Mlle ANASTASIE.

Je n'ai pas voulu , Mademoifelle , mêler le nom de Dieu dans une conversation que nous ne faisons que pour nous divertir : mais c'est lui qui fait que nous jouifions en paix du bonheur que nous poffédons ici.

Mlle H E N R I E T T E.

Nous en sommes aussi persuadées que vous, Mademoiselle : mais nous avons voulu vous faire parler; ce qui nous a fait un grand plaisir.

---

XXIII. CONVERSATION.

*Sur la bonne Humeur.*

SCENE PREMIERE.

MADemoISELLE PLACIDE.

**O**N dit que Mademoiselle Victoire est allée à la campagne, & qu'elle mene avec elle Mademoiselle Hortense.

Mlle V A L E R I E.

Je l'ai oui dire, & que Mademoiselle Irene est affligée de cette préférence.

Mlle P L A C I D E.

Elle eft furprenante en effet , car je ne vois point de femme plus aimable que Mademoifelle Irene.

Mlle V A L E R I E.

Je fuis de votre goût : je la trouve charmante ; elle eft agréable de fa perfonne , elle a beaucoup d'efprit , elle eft adroite à tout , elle eft d'une gaieté à en inspirer aux autres , & fi j'étois à portée de faire connoiffance avec elle , je la préférerois à tout ce que je connois.

Mlle P L A C I D E.

Je demeure d'accord de tout ce que vous dites : mais avec tout cela elle n'eft pas fort aimée.

Mlle V A L E R I E.

C'eft peut-être qu'on l'envie : il y a des gens qui ne peuvent fouffrir le mérite , & qui croient qu'on leur dérobe les loüanges qu'on donne aux autres.

Mlle P L A C I D E.

Voici la bonne amie de Mademoiselle Hortense.

*S C E N E* II.

MADemoisELLE P L A C I D E.

V O U S avez perdu pour quelque tems votre compagnie ordinaire.

Mlle C O N S T A N C E.

Il est vrai , & j'en suis dans un ennui que je ne puis exprimer.

Mlle V A L E R I E.

Il faut que Mademoiselle Hortense ait des qualités cachées qui la rendent aimable , car ce qui paroît n'a , ce me semble , rien d'extraordinaire.

Mlle C O N S T A N C E.

Si vous la connoissiez , vous comprendriez qu'on ne peut se

passer d'elle, quand on l'a connue.

Mlle P L A C I D E.

Est-ce un grand esprit?

Mlle C O N S T A N C E.

Non, elle l'a médiocre & peu cultivé.

Mlle V A L E R I E.

Est - elle divertissante?

Mlle C O N S T A N C E.

Elle est naturellement assez sérieuse.

Mlle V A L E R I E.

Elle aime les plaisirs, apparemment, & la conversation.

Mlle C O N S T A N C E.

Elle entre dans tout ce qu'on veut : mais on ne lui voit aucun goût particulier.

Mlle V A L E R I E.

Je crois pourtant qu'elle ne s'accommoderoit pas de la solitude, & elle n'est presque jamais chez elle.

Mlle C O N S T A N C E.

C'est que ses amies ne la laissent pas respirer : mais quand elle est chez moi , & que mes affaires m'obligent à la quitter , il ne paroît pas qu'elle s'ennuie dans sa chambre.

Mlle P L A C I D E.

Osez-vous ainsi la laisser seule ; quand vous l'amenez chez vous pour vous divertir ensemble ?

Mlle C O N S T A N C E.

On ose tout avec elle , on la prend , on la laisse , on s'occupe des autres devant elle , on lui montre ses afflictions , on parle de ses affaires , on l'oublie , on se croit seule avec elle quand on veut être seule , & on trouve une bonne compagnie en elle , quand on ne veut plus être seule ; enfin il n'y a rien de fâcheux avec elle que de la quitter.

Mlle VALERIE.

Vous êtes prévenue en fa-  
veur.

Mlle PLACIDE.

Je ne m'accommoderois gue-  
res, fi j'étois chez une personne  
qui me laifsât ainfi, & il me fem-  
ble que quand on veut fes amies  
avec foi, il faut s'occuper d'elles.

Mlle CONSTANCE.

Mon amie s'accommode de  
tout; je vous laiffe pour aller lui  
écrire.

*SCENE III.*

MADEMOISELLE BLANDINE.

SÇAVEZ - VOUS que Made-  
moifelle Irene eft brouillée avec  
la meilleure de fes amies ?

Mlle VALERIE.

Comment peut-on fe brouiller

*de Madame de Maintenon.* 215  
avec une personne comme celle-  
là ? En sçavez-vous le sujet ?

Mlle B L A N D I N E.

On m'en a dit quelque chose :  
mais voici Mademoiselle Lucile,  
qui sçait toujours tout, & qui  
nous le dira.

#### S C E N E I V.

M A D E M O I S E L L E B L A N D I N E.

N O U S parlions du démêlé de  
Mademoiselle Alexandrine avec  
son amie Mademoiselle Irene :  
en sçavez-vous les particularités ?

Mlle L U C I L E.

Oui , assurément , je les sçais ,  
puisque j'en suis la cause en par-  
tie.

Mlle V A L E R I E.

Si on peut vous les demander  
sans indiscretion , nous vous

prions de nous conter cette aventure.

Mlle LUCILE.

Je fuis allée faire une vifite à Mademoifelle Alexandrine , & il y avoit un quart d'heure que j'étois avec elle quand Mademoifelle Irene y eft arrivée : il m'a paru que Mademoifelle Alexandrine la recevoit fort bien: cependant elle n'en a pas été contente, & a dit d'un air fort aigre : Je crois être arrivée mal à propos , & que le mieux que je pourrois faire feroit de m'en retourner. Hé ! pourquoi , a dit Mademoifelle Alexandrine, voulez-vous croire qu'on n'eft pas ravie de vous voir ? Parce que je le vois , a-t-elle repris brusquement , & que vous avez été embarrassée quand je fuis entrée. Point du tout , lui avons - nous répliqué , nous n'avions rien de particulier à dire.

Eft-ce

Est-ce que vous êtes chagrine ,  
lui a dit Mademoiselle Alexandrine ?  
Chagrine , a-t-elle repris , je  
ne le suis jamais ; voulez-vous me  
faire passer pour bizarre ? Non, lui  
a répondu son amie , mais on peut  
en avoir des sujets. Ce n'est pas  
d'aujourd'hui , repliqua - t - elle ,  
que je vois que je vous déplaïs ,  
& je ne vous importunerai plus  
de mes visites. Sur cela elle s'en  
est allée sans que nous ayons pû  
la retenir ; j'ai pressé Mademoi-  
selle Alexandrine de courir après  
elle , mais j'ai été fort surprise  
quand elle m'a dit qu'elle étoit  
bien aise d'être défaite de ce com-  
merce - là , & qu'il n'y a pas  
moyen de vivre long-tems avec  
elle ; ainsi je crois qu'elles ne se  
racommoderont pas.

Mlle V A L E R I E.

Si une autre que vous me di-

K

foit ce que vous venez de conter,  
je ne le pourrois croire.

*SCENE V.*

**MADemoISELLE PLACIDE.**

Vous voilà de retour, Mademoifelle , & dans la meilleure fanté du monde.

**Mlle VICTOIRE.**

Il eft vrai, je me porte fort bien, & les quinze jours que j'ai paffés à la campagne m'ont paru bien courts.

**Mlle PLACIDE.**

Y aviez-vous bien du monde ?

**Mlle VICTOIRE.**

Je n'avois que Mademoifelle Hortenfe , & je n'en defirois pas davantage.

**Mlle PLACIDE.**

Il faut avoir une grande amitié pour paffer les jours tête à tête,

Mlle V I C T O I R E.

Cette amitié n'étoit pas fort grande quand je l'ai priée de venir avec moi , mais il ne tiendra qu'à elle à l'avenir qu'elle ne soit ma meilleure amie.

Mlle P L A C I D E.

Cette personne a un charme , car je vois tout ce qui la connoît sur ses loüanges , & c'est à qui l'aura.

Mlle V I C T O I R E.

Son charme est son humeur.

Mlle P L A C I D E.

J'aimerois mieux l'esprit de Mademoiselle Irene, que la meilleure humeur du monde.

Mlle V I C T O I R E.

Vous ne penserez pas toujours de même : l'esprit peut plaire davantage en passant , il donne des momens de plaisir plus vifs ; mais pour vivre ensemble l'humeur est préférable à tout. Mademoiselle

Irene eft agréable quand il lui plaît ; mais il faut prendre fon tems avec elle , il n'y fait pas toujours bon , elle eft inégale , elle fe fâche aifément , elle eft difficultueufe , elle exige de grands égards.

Mlle P L A C I D E .

N'est-il pas juſte d'en avoir pour ſes amis ?

Mlle V I C T O I R E .

Il en faut même avoir pour tout le monde ; mais il n'en faut pas exiger : il faut bien juger de l'intention des autres , ne point croire qu'ils veuillent nous fâcher , aller au-devant de ce qu'ils défirent , les mettre dans une entière liberté avec nous , & pour moi j'avoüe que rien ne m'offenſeroit tant que les ménagemens , parce qu'ils me feroient voir qu'on me croit bizarre.

Mlle PLACIDE.

S'ils offensent, il n'en faut donc pas avoir ?

Mlle VICTOIRE.

Il faut qu'ils soient imperceptibles, & ne les jamais donner comme ménagemens.

Mlle PLACIDE.

Une bonne humeur est donc, selon vous, le mérite tout entier.

Mlle VICTOIRE.

C'est une grande avance pour plaire dans le commerce : mais il y a d'autres qualités qui sont encore nécessaires, comme le secret, la discrétion.

Mlle PLACIDE.

Qu'est-ce donc que cette bonne humeur ?

Mlle VICTOIRE.

C'est être comme Mademoiselle Hortense, ne se fâcher pas aisément, avoir beaucoup d'égards, en demander peu, être

toûjours égale , ne fe plaindre de rien.

Mlle P L A C I D E.

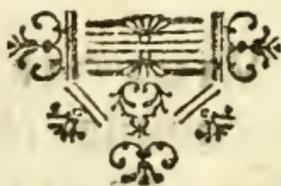
Quoi ! ne pas répondre , fi on nous dit quelque chofe de déso-bligeant ?

Mlle V I C T O I R E.

C'est fouvent notre humeur qui le fait croire tel : il faut passer par dessus bien des chofes , ne pas toûjours répondre , & ne pas croire qu'on veuille nous offenser.

Mlle P L A C I D E.

Il y a long-tems que vous m'avez perfuadée ; mais j'étois ravie de vous entendre parler fur les avantages de la bonne humeur.



XXIV. CONVERSATION.

*Les différens Caractères d'esprit.*

MADemoiselle CELESTINE.

**J**E voudrois de tout mon cœur que nous pussions établir entre nous ces conversations raisonnables qu'on nous demande.

Mlle ELEONORE.

Nous en profiterions , & en donnerions l'exemple.

Mlle FAUSTINE.

Il faut avoir une grande opinion de soi pour vouloir donner l'exemple.

Mlle ELEONORE.

Nous y sommes obligées , & ce seroit une mauvaise raison de ne pas bien faire , de peur d'avoir bonne opinion de soi.

Mlle S O P H I E.

Tous ces raifonnemens - là font ennuyeux.

Mlle C E L E S T I N E.

Voulez-vous jouier à quelque jeu ?

Mlle F A U S T I N E.

Vous ne le voudriez pas , il faut de la converfation.

Mlle C E L E S T I N E.

J'en déferois ; mais fi vous aimez mieux jouier , nous la remettrons à une autre fois.

Mlle S O P H I E.

Nous n'avons que des jeux ennuyans.

Mlle O L I M P I A D E.

Eft-il poffible que dans le grand nombre il n'y en ait pas un qui vous plaife ?

Mlle S O P H I E.

Non.

Mlle E L E O N O R E.

Et que voudriez-vous faire ?

Mlle SOPHIE.

Me divertir.

Mlle ELEONORE.

A quoi ?

Mlle SOPHIE.

Je n'en sçais rien.

Mlle FAUSTINE.

Revenez à votre conversation ;  
Mesdemoiselles , il ne faut pas  
vous contraindre.

Mlle CELESTINE.

Nous serons ravies de jouïer, si  
vous l'aimez mieux.

Mlle FAUSTINE.

Eh ! Mademoiselle , il vaut  
mieux raisonner : mais je vou-  
drois bien sçavoir comment on  
accommode cette envie de nous  
rendre raisonnables , avec cette  
défense d'exciter notre esprit &  
notre curiosité.

Mlle ELEONORE.

Vous ne croyez donc point de  
différence entre l'esprit & la rai-  
son.

Mlle S O P H I E.

Croyez-vous ces diftinctions-là bien divertiffantes ?

Mlle O L I M P I A D E.

Elles font au moins très-utiles.

Mlle C E L E S T I N E.

Achevez , Mademoifelle , de nous éclairer fur cette différence.

Mlle E L E O N O R E.

Je crois que l'efprit eft une lumière vive , brillante , qui paroît , qui divertit les autres & foi-même , mais qui ne nous rend pas plus fages ni plus heureufes.

Mlle O L I M P I A D E.

Et la raifon ?

Mlle E L E O N O R E.

C'eft ce qui regle notre conduite , qui nous rend aimables pour les autres , qui nous fait voir les chofes comme elles font , qui réfifte aux paffions , aux préventions , qui nous fait furmonter nos foibleffes & fouffrir celles des autres.

Mlle CELESTINE.

Mais Mademoiselle Brigitte ne veut - elle pas entrer dans notre conversation & nous dire son sentiment ?

Mlle BRIGITTE.

Je n'aime point à parler , Mademoiselle , n'êtes-vous pas assez sans moi ?

Mlle ELEONORE.

Nous ne pouvons vous compter pour rien , & vous seriez , si vous vouliez , bien capable de causer avec nous.

Mlle BRIGITTE.

Vous me feriez plaisir de me laisser en repos.

Mlle FAUSTINE.

Ces Demoiselles nous veulent rendre de beaux esprits.

Mlle CELESTINE.

Non , mais des filles raisonnables.

Mlle OLIMPIADE.

Tout le monde n'a pas votre mérite, Mademoifelle.

Mlle ELEONORE.

Vous ne le croyez pas, Mesdemoifelles: pourquoi nous amufer à dire des chofes inutiles, au lieu de nous instruire les unes avec les autres ?

Mlle OLIMPIADE.

Je ne comprends pas comment on peut entendre des chofes raisonnables fans en être touchée; il n'y a rien que je ne quittasse pour cela.

Mlle CELESTINE.

On est bien près de la raison; quand on aime à en entendre parler, & ce goût ne peut venir que d'un fonds de raison.

Mlle OLIMPIADE.

Nous n'en avons donc point ?

Mlle ELEONORE.

Vous en auriez, si vous vou-

liez ; mais c'est que vous n'êtes pas en humeur de parler : jouïons, je vous en prie.

Mlle FAUSTINE.

Je ne sçaurois jouïer aujourd'hui , tout me déplaît.

Mlle OLIMPIADE.

Et ces Demoiselles sont prêtes à tout , à causer , à jouïer , à faire la volonté des autres ; si c'est la raison , il faut avoïer qu'elle est bien aimable.

Mlle CELESTINE.

Elle l'est sans doute , & nous fait accommoder à tout sans vouloir rien trop fortement , touïours prête à ceder , même dans les choses où on a raison.

Mlle FAUSTINE.

Ah ! Mademoiselle , il faut que la raison l'emporte , puisqu'elle est si belle , elle ne doit pas ceder.

Mlle E L E O N O R E.

La raison ne veut rien empêcher , mais il est bien vrai qu'elle a une grande force , & qu'elle se fait sentir malgré qu'on en ait.

Mlle S O P H I E.

Que je suis lasse d'en entendre parler !

Mlle O L I M P I A D E.

Je ne le sçaurois croire , vous dites cela pour nous faire disputer.

Mlle F A U S T I N E.

Quand nous aurons bien parlé là-dessus , que nous en reviendra-t-il ?

Mlle E L E O N O R E.

Nous en serons assurément plus raisonnables , qui est-ce que nous avons à desirer : mais est-il possible que nous finissions notre conversation , sans que Mademoiselle Brigitte ait voulu y entrer ?

Mlle BRIGITTE.

Vous m'en voulez, Mademoiselle ; je ne vous demande que de me laisser.

Mlle OLIMPIADE.

Nous ne nous rebuterons point, & vous pouvez bien, après tout cela, être plus raisonnable que nous quelque jour.

---

## XXV. CONVERSATION.

*Sur la contrainte de tous les Etats.*

UNE VIEILLE DAME.

**P**AR quelle aventure vois - je quatre Demoiselles de Saint Cyr à la fois : est-il possible que je doive ce plaisir au hazard tout seul ?

Mlle EMILIE.

Non, Madame : il faut vous avouer que c'est une partie faite

entre nous , & qu'ayant eu plus d'une difpute enfemble , nous fommes demeurées d'accord de vous prendre pour juge.

L A D A M E.

Je fuis prête à tout ce que vous pouvez défirer , & je ferai toujours ravie de me voir avec vous.

Mlle E M I L I E.

Nos difputes roulent fur la contrainte ; on nous en a beaucoup parlé à Saint Cyr, Mademoifelle Euphrosine croit que c'étoit avec raifon. Mademoifelle Dorothee croit que les Religieufes ne connoiffent en effet que la contrainte , & je conviens qu'elles peuvent ignorer ce qui fe paffe dans le monde , où l'on eft peut-être moins contraint qu'elles ne penfent.

Mlle E U P H R O S I N E.

Si la vie étoit telle qu'on nous la dépeignoit à Saint Cyr , elle feroit peu aimable.

Mlle DOROTHÉE.

Il est vrai , car il n'y a de plaisir que dans la liberté.

Mlle EUPHROSINE.

J'avoue que mes maîtresses me persuadoient souvent , & que le peu de tems qu'il y a que je suis dans le monde me fait craindre qu'elles ne nous ayent dit vrai.

Mlle EMILIE.

Seroit-il possible qu'il n'y eût point d'état sans contrainte ?

LA DAME.

C'est ce qu'il faut chercher , & commencer par vos propres expériences.

Mlle DOROTHÉE.

Il y a si peu que j'en suis sortie , que je compte pour rien ce que j'ai souffert dans l'espérance que j'ai qu'un autre état me mettra en liberté.

Mlle EMILIE.

Je croyois que vous en aviez

aflez ; on dit que Madame votre mere eft la douceur même, & que vous êtes plus maîtrefle chez vous qu'elle-même.

Mlle DOROTHÉE.

Il eft vrai ; mais elle eft mal faine , & dévotte : je ne puis fortir fans elle , & il n'y a nul plaifir chez nous.

Mlle EUPHROSINE.

Je fuis retirée pour trois mois chez une Dame qui doit me rendre à mon pere ; je m'y ennuye à la mort : cependant je veux la contenter , & ce deffein me jette dans une contrainte qui ne feroit pas fupportable à la longue.

Mlle EMILIE.

Je vais me marier , & j'efpere après cela me dédommager de tout ce que je fouffre chez une grande mere , qui me fait paffer les journées avec celui que je dois époufer , en me difant continuel-

lement de bien prendre garde à tout ce que je dirai ou ferai , de forte que je suis toujours sur les épines.

Mlle F L O R I D E.

Ma mauvaise fortune me réduit à servir , & je suis avec de très-honnêtes gens qui ont mille bontés pour moi : mais je n'en pouvois trouver de plus opposés à mes inclinations ; je ne crois point pouvoir y demeurer.

L A D A M E.

Quel besoin avez-vous de moi , si vos expériences vous font déjà voir qu'il n'y a nul état sans contrainte ?

Mlle D O R O T H É E.

Tous nos états , Madame , ne sont qu'en attendant , & quand je serai établie , je serai chez moi , & je ferai ce qu'il me plaira.

L A D A M E.

Vous aurez , Mademoiselle ,

vosre mari à ménager , & alors vous aurez un maître.

Mlle D O R O T H É E.

Ce maître m'aimera , & ne fon-  
gera qu'à me rendre heureufe.

L A D A M E.

Vous lui déplairez peut-être ;  
peut être qu'il vous déplaira : il eft  
prefque impoffible que vos goûts  
foient pareils ; il peut être d'hu-  
meur à vous ruiner : il peut être  
avare , à vous tout refufer : je fe-  
rois ennuyeufe, fi je vous difois ce  
que c'eft que le mariage.

Mlle E U P H R O S I N E.

Mon pere n'aime , & je ferai  
chez lui tout ce que je voudrai.

L A D A M E.

Vous ferez ce qu'il voudra, qui  
pourra être très-contraire à votre  
projet.

Mlle E M I L I E.

Celui qu'on me deftine eft pau-  
vre , mais honnête homme.

L A D A M E.

Vous l'aimerez , si cela est , & souffrirez avec lui , & pour lui ; la pauvreté augmentera par les enfans , & Dieu veuille que la nécessité , qui aigrit l'esprit , ne trouble pas votre union ; tout cela attire de grandes contrariétés.

Mlle D O R O T H É E.

Est-il possible , Maadme , qu'il n'y ait personne qui agisse en liberté & qui fasse sa volonté ?

L A D A M E.

On la fait quelquefois ; mais cela est rare & de peu de durée.

Mlle E U P H R O S I N E.

Quelle contrainte souffre une veuve riche & sans enfans.

L A D A M E.

Toutes celles de la raison , de la coûtume , des bienféances.

Mlle D O R O T H É E.

La raison n'empêche point qu'on ne se divertisse.

L A D A M E.

Non , mais il faut que ce foit avec modération pour le tems , avec choix pour les perfonnes ; rarement , fi on veut conferver fa réputation.

Mlle EUPHROSINE.

Peut - on perdre fa réputation fans faire de mal ?

L A D A M E.

Une femme n'en auroit point une bonne , fi on la voyoit continuellement dans les plaifirs.

Mlle DOROTHÉE.

Et que diroit-on d'elle ?

L A D A M E.

Qu'elle eft trop dissipée , & qu'une honnête femme doit demeurer chez elle.

Mlle EMILIE.

Pourquoi demeurer chez elle , fi elle ne fait point de mal quand elle en fort ?

L A D A M E.

C'est que le mérite des femmes consiste à sçavoir se modérer , à ne pas suivre tous leurs goûts , à ne pas s'abandonner aux plaisirs , quoique innocens ; & tout cela exige de la contrainte.

Mlle EUPHROSINE.

Vous m'effrayez , Madame ; & je voudrois passer ma vie seule.

L A D A M E.

Ce seroit une horrible contrainte , car vous auriez souvent envie de sortir & de voir du monde.

Mlle DOROTHÉE.

Vivre dans une famille bien unie, sans mari, sans enfans, seroit plus doux.

L A D A M E.

Il faudroit se contraindre pour l'union , & faire la volonté des autres , du moins tour à tour.

Mlle EUPHROSINE.

Quand on eft vieux , que la réputation eft établie , qu'on n'a plus de prétentions dans le monde , n'eft-on pas fans contrainte ?

LA DAME.

Non , la fociété en requiert toujours ; il faut fe contraindre pour ne pas faire fouffrir les autres ; il faut fe taire quand on voudroit parler ; il faut parler quand on voudroit fe taire ; il faut s'accommoder au goût des autres ; en un mot , tout ce qu'on vous a dit des égards , de la politeffe , du fçavoir vivre , de l'occupation des autres : tout cela , en bon françois , eft de fçavoir fe contraindre.

Mlle EMILIE.

Je ne vois de reffource que dans la piété , ne vivrai-je pas fans contrainte ?

LA DAME

LA DAME.

Non, mais la piété vous la fera aimer, & c'est en effet le seul moyen de trouver la liberté.

---

XXVI. CONVERSATION.

*Sur le Travail.*

MADemoiselle CORNELIE.

**O** Uoi ! Mademoiselle, vous travaillez un jour de récréation ?

Mlle CLÉMENTINE.

Mes maîtresses me l'ont permis.

Mlle ODILE.

Je vous plains fort d'être privée du plaisir de la récréation & de la promenade.

Mlle HORTENSE.

Et moi au contraire, j'envie la liberté qu'a Mademoiselle de travailler tout le jour. L

Mlle CORNELIE.

Vous jugez des autres par vous-même, Mademoifelle, qui aimez le travail, mais je crois que Mademoifelle auroit été à la récréation, fi elle avoit fuivi fon inclination.

Mlle CLÉMENTINE.

J'aime, à la vérité, à me divertir, mais je trouve plus de plaifir à travailler qu'à jouër.

Mlle ODILE.

Oh! quel plaifir peut-on prendre à travailler?

Mlle CLÉMENTINE.

Celui de faire quelque chofe, de ne pas perdre fon tems, de s'accoûtumer à fe passer de divertiffemens, & de n'avoir rien à fe reprocher.

Mlle CORNELIE.

Il eft vrai que m'étant livrée au defsein de faire tout ceder à mon plaifir, & de m'en donner, com-

me l'on dit , à cœur joie, je trouvois bien à décompter quand il falloit m'accommoder au goût de mes compagnes , qui étoit fort différent du mien.

Mlle O D I L E.

Et moi , je m'attirai une réprimande de mes maîtresses, qui me causa plus de chagrin que tous les jeux ne m'avoient fait de plaisir.

Mlle C L É M E N T I N E.

Et moi , je ne trouvai aucun de ces mécomptes dans mon travail.

Mlle A U R E L I E.

Mais aussi n'y trouvâtes - vous aucun plaisir.

Mlle C L É M E N T I N E.

Sans celui de voir mon ouvrage fort avancé, je surpassai l'attente de mes maîtresses. Je m'attirai leurs loüanges , & elles me proposèrent pour exemple à mes

compagnes : j'acquiers l'habitude de travailler avec adrefle & avec diligence , ce qui m'épargnera bien des réprimandes à Saint Cyr, & qui me fera une grande refource en quelque lieu que je me puiſſe trouver.

Mlle AURELIE.

Voilà bien des avantages qui fe trouvent dans l'amour du travail , auxquels je n'avois jamais penſé.

Mlle HORTENSE.

Le goût feul du travail eſt par lui-même un véritable tréſor ; il calme les paſſions , il occupe l'eſprit , il bannit l'oifiveté qui eſt la mere de tous les vices.

Mlle CLÉMENTINE.

Il eſt vrai que depuis que j'aime l'ouvrage , je n'ai preſque plus rien à me reprocher. Mes maîtrefſes ſont très - contentes de moi , au lieu qu'auparavant elles

me reprenoient presque à toutes les heures du jour.

Mlle CAMILLE.

Ajoûtez encore , Mademoiselle , à la louïange du travail, qu'il fait passer le tems utilement & agréablement ; il ne laisse pas le tems de s'ennuyer.

Mlle CECILE.

Il est sur-tout nécessaire à notre sexe , & j'ai oui dire à des personnes d'esprit , & d'une piété distinguée qu'il faut nécessairement qu'une fille soit ou laborieuse ou coquette.

Mlle AURELIE.

Et pourquoi , Mademoiselle ?

Mlle CECILE.

C'est qu'il faut nécessairement avoir quelque goût , qu'on ne peut vivre sans plaisirs , & dès qu'on n'en trouve pas dans une occupation utile , il est naturel d'en chercher ailleurs , & l'on

n'en trouve que de très-dange-  
reux.

Mlle HORTENSE.

En effet , que peut faire une  
perfonne de notre fexe qui ne  
peut demeurer chez elle , ni  
trouver fon plaifir dans les de-  
voirs de fon ménage. Il ne lui  
refte plus qu'à les chercher dans  
le jeu , les compagnies , les fpec-  
tacles : y a-t-il rien de fi dange-  
reux , non - feulement pour la  
piété , mais même pour la réputa-  
tion ?

Mlle ODILE.

Je conviens , Mademoifelle ;  
du danger de ces fortes de plai-  
firs , & je prétends bien m'adon-  
ner au travail quand je ne ferai  
plus en âge de goûter les jeux in-  
nocens des enfans ; mais en atten-  
dant je ne me propofe que de me  
bien divertir , & je laiffe les oc-  
cupations plus férieufes pour un

âge où il me conviendra d'être raisonnable.

Mlle HORTENSE.

Eh ! quoi , Mademoiselle , peut-on être trop tôt raisonnable, & consentiriez - vous qu'on vous traitât en enfant : à dix ou douze ans, vous seriez la ménagere chez vous , & l'on vous confieroit le soin de vos sœurs.

Mlle CAMILLE.

Ajoûtez, Mademoiselle, qu'on ne peut commencer trop tôt à prendre de bonnes habitudes , & que nous n'aurons de goût & de facilité au travail qu'autant que nous nous y ferons accoûtumées dans notre jeunesse.

Mlle AURELIE.

Comme je pourrai bien, au sortir d'ici , me trouver dans la nécessité de m'aider de mon travail, je suis bien aise de m'y former de bonne heure.

Mlle HORTENSE.

Quand nous ne ferions pas pauvres, la feule qualité de Chrétien-nes doit nous engager au travail.

Mlle CAMILLE.

Il eft en effet d'obligation à tous les hommes depuis le péché ; car remarquez que quand Adam eut péché , Dieu ne lui donna point pour pénitence de paffer fa vie dans le défert , mais il lui dit : Vous gagnerez votre pain à la fueur de votre vilage.

Mlle CLÉMENTINE.

Cette réflexion me furprend ; car je ne croyois point qu'on dût travailler jufqu'à fe fatiguer, mais feulement pour s'occuper , & je ne m'étois mife au travail qu'autant que j'y avois trouvé du goût.

Mlle ODILE.

Je faifois encore pis , car je ne prenois de l'ouvrage que par contenance , fans me foucier de l'avancer.

Mlle HORTENSE.

Ce que vous avoüiez , Mademoiselle , est pis encore que de ne pas aimer l'ouvrage , car c'est être de mauvaise foi de vivre aux dépens d'une maison sans lui rendre aucun service.

Mlle ODILE.

J'avoüe que le travail des mains me déplaît , & que j'aimerois celui de l'esprit.

Mlle CAMILLE.

Celui - là est aussi dangereux pour notre sexe que l'autre lui est avantageux : notre partage est le silence , la modestie & la simplicité.

Mlle CECILE.

Quand Salomon fait le portrait d'une femme forte , il ne dit pas qu'elle est scavante , mais il remarque qu'elle a travaillé avec de la laine & du lin , qu'elle sçait manier le fuseau , & qu'elle

a fait paroître sa sagesse dans l'ouvrage de ses mains.

Mlle O D I L E.

Que j'ai de peine à me contenter de ce partage ! Toutes mes inclinations me portent au goût de l'esprit.

Mlle H O R T E N S E.

Tâchons d'être raisonnables ; Mesdemoiselles, & d'une raison toute chrétienne, nous serons heureuses en ce monde & en l'autre, & les beaux esprits de notre sexe feront raillés des hommes par leur demi-sçavoir, & déplairont à Dieu par leur présomption.



## XXVII. CONVERSATION.

*Sur la bonne Conduite.*

MADemoiselle VICTOIRE.

Quand on louë une personne d'une bonne conduite, qu'est-ce qu'on entend dire ?

Mlle ALEXANDRINE.

Qu'une femme est vertueuse, & qu'elle n'a jamais fait parler d'elle.

Mlle HENRIETTE.

C'est assurément un endroit essentiel, mais je crois que la bonne conduite s'étend plus loin.

Mlle ALEXANDRINE.

Je voudrois sçavoir le détail de cette bonne conduite.

Mlle HENRIETTE.

La bonne conduite est de rem-

plir fes devoirs , de fe régler , de ne tomber dans aucun excès.

Mlle F A U S T I N E.

D'avoir le plus d'égalité qu'on peut dans fes occupations.

Mlle V I C T O I R E.

Je ſçais qu'il faut éviter les excès & tout ce qui eſt mal , mais dans ce qui eſt indifférent faut-il de la conduite ?

Mlle H E N R I E T T E.

Il en faut en tout , & comme Mademoifelle Fauſtine l'a dit , il faut que la conduite ſoit égale autant qu'on le peut.

Mlle A L E X A N D R I N E.

Et quel mal y auroit-il , Mademoifelle , quand je ferois inégale dans mes occupations , que je travaillerois un jour , & que je jouërois un autre ?

Mlle H E N R I E T T E.

On ne juge pas de la conduite ſur ce qu'on fait en deux jours ,

*de Madame de Maintenon. 255*  
mais si vous travailliez trois mois de suite & que vous joüaffiez trois autres mois , on diroit que vous êtes extrême dans ce que vous faites.

Mlle V I C T O I R E.

Quoi ! il ne me seroit pas permis de voir tous les jours une amie que j'aurois, & de me livrer toute entiere à une personne de mérite.

Mlle F A U S T I N E.

Il y auroit plus de conduite à se modérer un peu pour éviter le dégoût qui , pour l'ordinaire suit ces grands empressemens.

Mlle H E N R I E T T E.

Il n'y a rien de plus opposé à ce qu'on appelle conduite , que cet esprit d'extrémité.

Mlle V I C T O I R E.

Vous êtes trop sage , Mademoiselle , & vous vous contraignez donc en tout.

Mlle FAUSTINE.

Il y a long-tems que nous fommes convenues que ce qui s'appelle mérite , eft de ſçavoir ſe contraindre.

Mlle HENRIETTE.

On regagne par le repos , & l'honneur d'une bonne conduite , ce qu'on ſouffre par un peu de contrainte.

Mlle ALEXANDRINE.

Mais pourquoi voulez - vous qu'on ſe contraigne dans ce qui n'eſt pas mal ?

Mlle HENRIETTE.

C'eſt que la bonne conduite dont vous voulez parler n'eſt pas ſeulement d'éviter le mal , c'eſt qu'il en faut avoir même dans le bien.

Mlle ALEXANDRINE.

Voulez-vous auſſi que nous ne priions pas Dieu tant que nous voudrons ?

Mlle FAUSTINE.

Non, il ne faut pas le prier tout un jour, & n'y pas penser le lendemain; il faut finir sa priere pour aller à d'autres devoirs; il faut retrancher sa priere pour ne pas se pousser à bout, & pour être plus en état de prier tous les jours de sa vie.

Mlle VICTOIRE.

C'est votre raison, Mademoiselle, qui nous pousse à bout; on ne peut disconvenir de ce que vous dites, mais la pratique en est tout-à-fait incommode.

Mlle HENRIETTE.

Nos inclinations ne sont pas assez bien arrangées pour que nous n'ayons qu'à les suivre; il faut s'y opposer souvent, les négliger quelquefois, se contraindre toujours, & c'est de cette conduite dont vous avez voulu être instruite.

Mlle VICTOIRE.

Revenons à cette amie à qui vous ne voulez point qu'on s'abandonne.

Mlle HENRIETTE.

Il ne faut jamais s'abandonner ; il faut être toujours maître de foi, il faut prévoir l'avenir : cette intime amie vous manquera , peut-être elle vous quittera pour une autre , ou vous vous lasserez d'elle , & le vrai moyen de s'en lasser c'est cet abandon que vous demandez.

Mlle FAUSTINE.

Pendant que vous donnerez toutes vos journées & vos soins à cette amie , que deviendront vos autres amies , vos proches ? Reviendrez vous à eux ? Les trouverez-vous prêts à vous recevoir quand cette amie vous aura manqué ou par la fanté ou par les événemens de la vie qui nous séparent fouvent ?

Mlle ALEXANDRINE.

Voilà bien des ménagemens ;  
& vous n'agissez donc jamais naturellement ?

Mlle HENRIETTE.

Quand nous agirons naturellement , nous ferons fautes sur fautes ; nous ferons un jour engouïées d'une chose , & le lendemain d'une autre ; nous ferons une amitié & nous nous en dégoûterons ; nous nous brouillerons avec nos amis , nous manquerons à nos devoirs , nous témoignerons nos dégoûts , nous ferons prodigues ou avarés ; nous nous jetterons dans la retraite , & ensuite dans le grand monde ; nous ferons dévotes trois mois , & puis libertines ; un tems dans l'ajustement ; un autre dans la négligence outrée , en un mot nous agirons avec la légéreté de l'esprit humain qui ne sçait ce qu'il veut.

& nous ferons de ces personnes dont on dit : Elle n'a point de conduite, c'est à-dire, elle ne sçait ce qu'elle fait.

Mlle V I C T O I R E.

Vous ne nous avez rien dit de la conduite sur les affaires ?

Mlle H E N R I E T T E.

Elle est pourtant très-nécessaire , & personne ne peut s'en passer , ou il est bien-tôt ruiné.

Mlle A L E X A N D R I N E.

A moins qu'on ne soit très-riche.

Mlle H E N R I E T T E.

Quelque riche qu'on soit , il faut se régler , proportionner sa dépense à son bien , compter sur des besoins qu'on ne prévoit pas en particulier , tâcher d'avoir quelque chose de reste au bout de l'an , aimer mieux se passer que d'emprunter.

Mlle F A U S T I N E.

Par tout ce que vous venez de dire , Mademoiselle , je comprends que le jugement nous est bien nécessaire.

Mlle H E N R I E T T E.

Bien plus que l'esprit mille fois , & c'est ce jugement qui fait cette bonne conduite qui nous attire l'estime des honnêtes gens.

Mlle A L E X A N D R I N E.

Mais il me semble que cette conduite est un art qui fait faire & montrer ce qui est le mieux , je n'y vois rien d'essentiel , & ce qui est mérite n'est donc pas réel ?

Mlle H E N R I E T T E.

On ne peut sans un mérite bien réel & sans avoir des vertus bien essentielles se conduire toujours par la raison , & le pouvoir de résister à ses inclinations n'est pas un petit mérite.

---

 XXVIII. CONVERSATION.

*Sur la Reconnoiffance.*

MADemoiselle EMILIE

**I**L y a bien des perfonnes qui conviennent d'avoir quelques défauts , mais je n'en ai jamais vû qui avoient qu'elles foient ingrates.

Mlle CLÉMENTINE.

Je n'en fuis pas furprife , car ce feroit avouer qu'elles ont le cœur mal fait.

Mlle ADELAÏDE.

Il n'est pourtant que trop vrai , qu'il y a très - peu de reconnoiffance.

Mlle EMILIE.

Est-il poffible , Mademoifelle ? Rien ne feroit plus honteux pour le genre humain.

Mlle ADELAIÏDE.

Il est vrai , mais le genre humain est très-défectueux.

Mlle CLÉMENTINE.

Rien ne me paroît pourtant plus naturel que de sçavoir bon gré d'un plaisir qu'on nous a fait , ou d'un service qu'on nous a rendu.

Mlle ADELAIÏDE.

Il n'y a gueres de personnes qui dans le moment qu'elles reçoivent un service n'en sentent de la reconnoissance : mais ce sentiment ne dure pas , le service s'oublie , & souvent même il nous est à charge d'avoir à vivre avec cette personne comme lui ayant obligation.

Mlle CLÉMENTINE.

C'est penser bien lâchement ; je voudrois passer ma vie à témoigner ma reconnoissance.

Mlle EMILIE.

Je crois que vous allez un peu trop loin , car il pourroit bien arriver que je ferois obligée à une personne dont le commerce continuel me feroit infupportable.

Mlle CLÉMENTINE.

Ce feroit un grand malheur.

Mlle EMILIE.

Il eft vrai , mais il peut être fort fouvent.

Mlle CLÉMENTINE.

Que faire dans une pareille occasion ?

Mlle ADELAÏDE.

Ou s'en tenir aux loix de l'honneur , profefser la reconnoiffance qu'on auroit, fervir cette personne en tout ce qu'on pourroit , ne fe brouiller jamais avec elle , vous voyez par-là que ce font des chaînes qui nous contraignent , & c'est ce qui m'a obligée à vous dire que cela nous eft fouvent fort à charge.

Mlle CLÉMENTINE.

Vous avez mauvaise opinion du cœur des hommes.

Mlle ADELAÏDE.

C'est que je les connois par mon expérience & par celle des autres.

Mlle ELEONORE.

Pour moi, je ne connois que la reconnoissance : il n'y a rien que je ne fusse capable de faire pour ceux à qui j'ai obligation ; ils deviennent tout pour moi : je les mets au-dessus de tous mes amis, & de tous mes proches.

Mlle ADELAÏDE.

Ces sentimens marquent un bon fonds, mais vous les poussez trop loin.

Mlle CLÉMENTINE.

Peut-on trop pousser un sentiment si noble & si raisonnable ?

Mlle ADELAÏDE.

Oui, on le peut, s'il n'est pas

retenu dans les bornes de la raifon & des règles.

Mlle EMILIE.

C'est une exagération de dire que vous mettez ceux qui vous ont obligée, au-deffus de vos proches & de vos amis.

Mlle ADELAÏDE.

En effet, il peut arriver qu'une personne trouve une occasion de vous fervir ; elle le fait : il faut en avoir de la reconnoiffance ; mais non pas jufqu'à la préférer à la proximité & à l'amitié.

Mlle CLÉMENTINE.

Je fens que je mettrois ma reconnoiffance jufqu'à n'avoir pour amis que ceux à qui j'aurois obligation, & que je haïrois leurs ennemis.

Mlle ADELAÏDE.

Il ne faut haïr perfonne, & tous les fentimens outrés ne font pas véritables, & s'ils l'étoient, il faudroit les corriger. Mlle

Mlle CLÉMENTINE.

Vous m'embarrassez fort , Mademoiselle ; je croyois qu'on ne pouvoit avoir trop de reconnoissance.

Mlle EMILIE.

Je comprends bien qu'elle seroit mal entendue si elle nous faisoit manquer à nos devoirs, comme nous y manquerions certainement si nous aimions mieux une personne qui nous auroit rendu un service , que nous n'aimons notre pere , notre sœur , notre ancienne amie , &c.

Mlle CLÉMENTINE.

Vous conviendrez pourtant que rien n'est si bas que l'ingratitude.

Mlle ADELAÏDE.

J'en demeure d'accord , mais ne seroit - ce pas une ingratitude de préférer quelqu'un à son pere, à sa mere ?

M

Mlle E L E O N O R E.

Vous n'estimeriez pas une perfonne qui poufferoit la reconnoiffance jufques-là.

Mlle A D E L A Ï D E.

Non certainement, & perfonne ne l'estimeroit, il faut que les vertus foient réglées.

Mlle E L E O N O R E.

Mais c'eft en moi un fentiment dont je ne fuis pas la maîtrefle.

Mlle É M I L I E.

Il faut l'être, & ne fe pas jeter dans un inconvénient pour en éviter un autre.

Mlle A D E L A Ï D E.

Je crois ce fentiment fincere en Mademoifelle Eléonore, dont le cœur eft admirable : mais je ne penferois pas de même de tout autre : ces fentimens font fouvent des effets de l'efprit, & de la vanité qui veut montrer un cœur excellent.

Mlle CLÉMENTINE.

J'avoüe que j'ai bien de la peine à comprendre que la reconnoissance puisse aller trop loin, quelque fortes que vos raisons me paroissent.

Mlle ADELAÏDE.

Ce qui choque la justice, la Religion & la raison va toujourn trop loin, & ne peut être appelé vertu.

Mlle EMILIE.

Quoi! par reconnoissance vous manqueriez à un autre devoir; c'est que votre bon cœur se laisse emporter à cette idée de générosité qui n'est pas juste, & qui même n'est pas trop vraie.

Mlle ELEONORE.

Je la sens au point de haïr les ennemis de ceux qui m'ont obligée, d'aimer leurs amis, de ne pouvoir souffrir leurs concurrents, encore moins leurs successeurs.

M ij

Mlle ADEL AÏDE.

Voilà une vertu qui vous fait faire bien des injustices , car celui qui vous a obligée peut avoir tort dans tout ce que vous venez de dire.

Mlle ELEONORE.

Je ne crois point de tort dans celui qui m'oblige.

Mlle EMILIE.

Vous l'aimez donc plus que vous - même ? Car si vous êtes raisonnable , vous voyez quand vous avez tort.

Mlle ADEL AÏDE

*à Mademoiselle Eleonore.*

Vous avez trop bon esprit pour ne pas voir quand vous vous égarez , il faut que tout soit réglé & modéré pour être des vertus : donner sans règle , c'est prodigalité , & non pas libéralité : ne donner jamais , c'est avarice & non pas économie : souffrir le désordre

dans les personnes dont nous sommes chargées , c'est lâcheté, mollesse, & non patience & douceur , & ainsi de tout le reste qui seroit trop long à dire.

Mlle CLÉMENTINE.

A quoi votre raisonnement veut-il nous conduire , est - ce à l'ingratitude ?

Mlle ADELAÏDE.

J'en serois bien fâchée , car l'ingratitude fait horreur & vient d'une bassesse de cœur très - méprisable : rien n'est plus beau ni plus juste que la reconnoissance , & jamais on ne doit oublier un bienfait ; mais je crois que cette reconnoissance a ses bornes , qu'elle doit être proportionnée aux obligations , qu'une vertu ne doit point nous faire manquer à une autre.

Mlle EMILIE.

Il seroit injuste de haïr quelq.

qu'un qui auroit fuccedé à celui qui vous auroit obligée; car il faut bien que quelqu'un lui fuccede.

Mlle E L E O N O R E.

Je ne le verrois pas agréablement.

Mlle A D E L A Ï D E.

Il peut vous faire fouvenir d'une perfonne à qui vous auriez été obligée; mais vous ne devez pas lui fçavoir mauvais gré. Mesdemoifelles Eléonore & Clémentine nous ont marqué un bon cœur; mais elles ne peuvent difconvenir que nous n'ayons raifon, & que la reconnoiffance ne doive avoir fes bornes comme les autres vertus qui deviennent des excès quand elles paffent les bornes.



XXIX. CONVERSATION.

*Sur l'Élévation.*

MADemoiselle EUPHROSINE.

**Q**ue veut - on dire quand on dit : Cette personne a de l'élévation ? Je ne sçais si c'est un blâme ou une loüange.

Mlle MELANIE.

Vous me faites grand plaisir, Mademoiselle, d'entamer ce discours, car je suis blessée, il y a long-tems, de ce terme que je trouve qu'on applique fort mal.

Mlle AUGUSTE.

Mais qu'est-ce en effet que l'élévation ?

Mlle SOPHIE.

Je crois qu'elle consiste à avoir le

M iv

cœur plus grand que la fortune ,  
& à vouloir s'élever au - dessus de  
tout par le mérite.

Mlle MELANIE.

Quoi ! à vouloir être plus grand  
que son pere ?

Mlle SOPHIE.

Oui , & à ne point donner de  
bornes à son ambition.

Mlle AUGUSTE.

Mais on le voudra inutilement ;  
car on est toujours fils de son pe-  
re , & rien de plus que lui.

Mlle SOPHIE.

On peut parvenir à des charges  
& à des dignités qui font qu'on est  
plus grand Seigneur que son pere.

Mlle MELANIE.

Vos idées s'accommodent fort  
bien à notre siècle , où l'on voit  
des Laquais en carrosse & des  
Gentilshommes à pied : ces La-  
quais donc , Mademoiselle , ont  
de l'élévation.

Mlle SOPHIE.

Affurément, & il ne me paroît rien de plus louïable.

Mlle HORTENSE.

Je pense bien différemment, car j'avois toujourns regardé ces gens-là avec mépris, les trouvant très-insolens.

Mlle MELANIE.

Je leur passerois plutôt l'insolence que l'élévation.

Mlle EUPHROSINE.

Mais à quoi donc mettez-vous l'élévation ?

Mlle MELANIE.

La véritable élévation est de n'estimer que la vertu, de sçavoir se passer de la fortune quand elle nous fuit, & de ne nous pas enivrer d'elle quand elle nous est favorable, de la partager avec les malheureux, & de ne les mépriser jamais, de se rendre digne de tout sans vouloir rien de disprop-

portionné à ce que nous fommes.

Mlle S O P H I E.

Vous refuferiez une place qu'on vous offrirait , fi elle étoit au-deffus de vous ?

Mlle M E L A N I E.

Non , mais fi je l'avois de cette façon-là , on n'appelleroit pas cela élévation.

Mlle E U P H R O S I N E.

Et qu'est-ce donc qu'on appelle présentement élévation ?

Mlle M E L A N I E.

Une ambition fans mefure , qui fait vouloir être plus riche , plus élevé que les plus grands Seigneurs , qui porte à une dépense immense , à acheter des Charges poffédées par des gens à qui on ne devoit pas ofer parler , à époufer leurs enfans , à fe former un train & une maifon , où il n'y a prefque que le maître qui ne foit pas noble.

Mlle HORTENSE.

J'appellerois cela une véritable folie.

Mlle MELANIE.

J'en ai toujours usé ainsi ; c'est pourtant ce qui s'appelle aujourd'hui élévation , & on regarde avec mépris un homme qui veut faire le métier de son pere & demeurer dans la modération de son état , qui se contente de peu , qui vit avec règle , avec mesure , qui se voit tel qu'il est , & qui croit qu'il y a bien des gens au - dessus de lui.

Mlle HORTENSE.

Vous venez de dépeindre la véritable sagesse.

Mlle SOPHIE.

Quoi ! s'il plaît à la fortune de m'élever , si mon maître veut me faire grand Seigneur , s'il m'offre des richesses , vous mettriez la sagesse à les refuser ?

Mvj

Mlle MELANIE.

Non, mais à connoître toujourn que ni la fortune , ni votre maître n'ont pu vous donner une autre naiffance que la vôtre , que vous pouvez en jouïir , mais non pas en abuser, puisque malgré la fortune il y a bien des misérables qui font en effet au-deffus de vous.

Mlle SOPHIE.

Vous fupposez donc que je fuis née dans la lie du peuple , car fi je fuis noble , il n'y a de différence que du plus au moins.

Mlle MELANIE.

Il y a des degrés de noblesse ; il faut fe voir tel qu'on est ; il ne faut s'élever que par fon mérite , & c'est-là la véritable élévation.

Mlle AUGUSTE.

En quoi faites-vous confister ce mérite ?

Mlle HORTENSE.

Je crois que c'est à voir les

choses comme elles sont , à ne les pas estimer plus qu'elles ne valent , à être au - dessus de toutes les fortunes , & à tenir une conduite qui marque que celle à laquelle nous sommes parvenus ne nous a pas fait tourner la tête.

Mlle S O P H I E.

Si vous étiez née soldat , vous n'auriez pas envisagé d'être Maréchal de France.

Mlle H O R T E N S E.

J'aurois peut-être envisagé de faire si bien mon métier que j'y serois parvenu.

Mlle S O P H I E.

Et vous ne blâmeriez pas un dessein si disproportionné à votre état ?

Mlle H O R T E N S E.

Je vous ai déjà dit , ce me semble , que vouloir mériter tout , c'est la véritable élévation , & je veux finir cette conversation

par un trait fort agréable : un homme de rien parvint par tous les degrés de la guerre , & par fon mérite à être Général, & ayant un démêlé avec un très - grand Seigneur ; celui - ci lui reprocha qu'il s'étoit élevé bien haut , étant né dans la boue , l'autre répondit : Il est vrai que je ne fuis rien , & je fuis bien perfuadé que fi vous étiez né ce que j'étois , vous ne feriez pas ce que je fuis.

Mlle EUPHROSINE.

Ne trouvez-vous pas cette réponse trop hardie ?

Mlle HORTENSE.

Si quelque chofe peut nous égaler à ceux qui font au - deffus de nous , c'est d'avoir plus de courage qu'eux.



XXX. CONVERSATION.

*Sur la Générosité.*

MADemoiselle ROSALIE.

**J**E suis ravie de ce que nous nous trouvons toutes cinq ensemble pour avoir de ces conversations dont je trouve que nous tirons toujours quelque utilité.

Mlle CLOTILDE.

Nous aurions grand tort si nous ne profitions des soins qu'on a pour nous , en nous appliquant à ce qu'on nous apprend.

Mlle CLARICE.

Et en le pratiquant dans les occasions qui se présentent

Mlle DOROTHÉE.

Il me semble que nous sçavons bien des choses que nous ne pouvons pratiquer , & qu'il y a des

vertus qui ne font propres qu'aux Grands.

Mlle ROSALIE.

Quelles font donc ces vertus ?

Mlle DOROTHÉE.

Par exemple , la générofité : comment ferons-nous généreufes, nous qui bien loin de donner, avons befoin qu'on nous donne.

Mlle CLOTILDE.

Ce n'eft point la fortune qui régle nos inclinations, mais avant que d'entrer en matiere , convenons de ce que c'eft que la générofité.

Mlle ROSALIE.

Je crois que la générofité eft une grandeur d'ame qui nous éleve au-deffus de toutes fortes d'intérêts, de l'envie, &c. qui nous fait compatir à la mifere des autres , & la foulager autant que nous pouvons ; qui nous rend incapables de baffeffe.

Mlle DOROTHÉE.

Je croyois que la générosité étoit de donner volontiers.

Mlle CLARICE.

C'est libéralité; & la générosité va plus loin : c'est un mouvement du cœur qui le rend sensible aux malheurs d'autrui.

Mlle CLOTILDE.

Et qui va quelquefois jusqu'à en être plus touché que des nôtres.

Mlle DOROTHÉE.

Que voyez-vous , dans tout ce que vous venez de dire, qui nous convienne ?

Mlle CLOTILDE.

Tout ; puisqu'il ne faut qu'un grand cœur.

Mlle DOROTHÉE.

Quelles marques en donnez-vous ?

Mlle CLOTILDE.

La vertu n'est pas dans les

marques qu'on en donne : elles font connoître la vertu ; mais c'est dans l'intérieur qu'elle est ou qu'elle n'est pas , & nous pouvons , comme les autres , être au-dessus de l'intérêt , de l'envie , & incapables de bassesse.

Mlle CLARICE.

De quelles sortes de bassesses entendez-vous parler ?

Mlle ROSALIE.

De ces lâchetés qu'on fait par intérêt , de ces flatteries pour ceux qui peuvent nous être utiles , de ces empressemens qui vont à se mettre sous les pieds des gens en faveur.

Mlle BLANDINE.

Que j'aime à vous entendre , Mademoiselle ! Ce que vous venez de me dire me fait croire que je suis généreuse , je ne puis souffrir les favoris , je n'aime que les malheureux , & c'est assez que le

Roi ou la fortune soit favorable à un homme pour que je le haïsse.

Mlle CLARICE.

J'ai connu une personne qui partageoit son repas & ses habits avec des malheureux, & qui ne pouvoit plus les souffrir dès qu'ils pouvoient se passer d'elle.

Mlle CLOTILDE.

Ce n'est pas générosité ; c'est plutôt une sorte d'envie.

Mlle CLARICE.

Quoi ! donner son dîner & sa robe, c'est envie ?

Mlle CLOTILDE.

Il y a quelque sorte de bonté & de pitié paternelle à donner sa robe & son dîner : mais c'est envie de ne plus aimer les gens quand ils n'ont plus besoin de nous ; c'est vouloir être au-dessus d'eux ; & il n'y a rien dans ce sentiment qui puisse s'appeller générosité.

Mlle B L A N D I N E.

Vous n'en direz pas autant de moi ; il n'y a nul intérêt dans ce que je penfe, & dans l'averfion que j'ai pour les heureux.

Mlle R O S A L I E.

Je craindrois qu'il n'y eût un peu d'envie ; mais il y a du moins un grand travers qui eft très-éloigné de la générofité.

Mlle B L A N D I N E.

Vous voulez que je faffe ma cour à un Miniftre qui n'a rien au-deffus de moi que la faveur de fon maître ?

Mlle C L O T I L D E.

Si fon Maître eft le vôtre , vous devez refpecter fon choix , & ne pas parler ainfi de fon Miniftre.

Mlle B L A N D I N E.

Je ne trouve rien de fi beau que de fe déclarer contre ces gens-là ; & c'eft ainfi que j'ai toujours compris la générofité.

*de Madame de Maintenon.* 285

Mlle DOROTHÉE.

On ne peut pas dire que dans cette conduite il y ait de la bassesse & de l'intérêt.

Mlle CLOTILDE.

Non, mais de l'imprudence ; de la fausseté, de l'injustice, du travers, & une singularité qu'il ne faut jamais chercher.

Mlle BLANDINE.

Il faut se distinguer & ne se pas singulariser ; voilà ce que je ne puis entendre.

Mlle CLARICE.

Il ne faut pas aspirer à être seul dans sa conduite ; on se distingue assez, quand on remplit ce qu'on doit.

Mlle BLANDINE.

Et pour remplir ce devoir faire sa cour à des misérables ! Jamais on ne me verra que leur ennemie.

Mlle DOROTHÉE.

Ce chemin fera peu fuivi :  
mais j'avoue que j'y trouve de la  
vertu.

Mlle ROSALIE.

La vertu n'est pas dans ces ex-  
trémités ; elle rend les honneurs  
à ceux que le Prince veut hono-  
rer ; elle veut être bien avec eux  
par respect pour lui & par pruden-  
ce ; elle ne veut en faire son en-  
nemi pour elle ni pour fa famille ;  
elle ne voudroit pas acheter fa fa-  
veur par la moindre bassesse , par  
flatter ce qui doit être blâmé ,  
par témoigner une amitié qu'elle  
n'a point , par rendre des devoirs  
trop emprefsés , en un mot , elle  
agit simplement en tout.

Mlle BLANDINE.

C'est cette simplicité & ce mi-  
lieu qui m'est insupportable : j'ai le  
cœur trop grand pour ne faire que  
suivre les autres : je veux quelque

chose de nouveau ; je fais quelquefois un château en Espagne , qui me plairoit : ce seroit de quitter mon pays , mon bien , ma famille , mon Roi , pour aller au bout du monde m'attacher à un Prince vertueux.

Mlle CLOTILDE.

S'il avoit une véritable vertu & du bon sens , il vous mépriseroit & ne se fieroit jamais à vous.

Mlle BLANDINE.

Pourquoi ?

Mlle CLOTILDE.

Parce qu'on ne doit jamais se fier à un homme qui manque à toutes sortes de devoirs & d'obligations.

Mlle BLANDINE.

Je ne suis point esclave, je suis libre, & je puis disposer de moi.

Mlle ROSALIE.

Vous êtes à votre pays , à votre famille , à votre Prince , &

vous manquez à tout ce que vous devez pour aller chercher ce que vous ne devez pas chercher ; on ne peut jamais porter les armes contre fon Roi ; on doit fervir fa patrie.

Mlle BLANDINE.

Vous êtes nées pour l'esclavage, Mesdemoifelles, & pour les vertus les plus renfermées & les plus ennuyeufes ; vous ne parlez que de modération & de remplir fon devoir. Où est l'éclat & le bruit d'une telle conduite ; & qu'est-ce que la vanité d'un homme renfermé dans ce triste devoir ?

Mlle CLOTILDE.

Il n'en faut jamais fortir, & c'est-là le vrai & folide mérite.

Mlle BLANDINE.

J'en ai une autre idée, & je ne puis aimer ce qui est au-deffus de moi.

Mlle

Mlle CLOTILDE.

Cette idée est fautive ; la Religion & la raison veulent qu'on respecte l'autorité des Princes , & toute autre autorité établie pour nous gouverner.

Mlle BLANDINE.

Ne convenez - vous pas au moins qu'il y a plus de grandeur à penser ce que je pense ?

Mlle ROSALIE.

Fausse grandeur sans règle & sans raison, & bien éloignée de la vraie générosité qui sçait se soumettre à tout, quelque élévation qu'on sente dans son cœur.

Mlle BLANDINE.

Peut-on avoir le cœur élevé & sçavoir se soumettre ?

Mlle CLOTILDE.

La véritable élévation est dans les sentimens du cœur , & point du tout dans une révolte contre les règles , les coûtumes & les

Supérieurs : la générofité plaint & foulage les malheureux , & ne bleffe perfonne.

Mlle B L A N D I N E.

Dès que je fçais un homme difgracié , je vais le trouver pour en faire mon ami.

Mlle R O S A L I E.

Vous dites tout cela pour difputer ; il n'eft pas poffible que vous le penfiez.

Mlle D O R O T H É E.

Voudriez-vous qu'on allât infulter à fon malheur ?

Mlle R O S A L I E.

Non , je veux qu'on demeure fon ami , fi on l'étoit avant fa difgrace , qu'on le confole : mais je ne veux pas qu'on aille le chercher pour le feul mérite d'être exilé ; il y a plus de contradiction & d'envie dans ce fentiment que de générofité.

Mlle CLOTILDE.

Il n'y a rien d'affecté dans la véritable vertu ; elle partage les malheurs de ses amis, elle les soulage, elle plaint même ceux qu'elle ne connoît pas : mais elle ne se pique pas de faire amitié avec une personne par la seule raison qu'elle est mal à la Cour : ces sentimens sont faux & outrés, & jamais la vertu ne choque la raison.

Mlle BLANDINE.

Nous avons coûtume de nous rendre à la fin de nos conversations ; mais je vous avoue, Mesdemoiselles, que vous ne m'avez point persuadée, & que votre sagesse ne s'accommode point avec l'envie que j'ai de faire des choses nouvelles & éclatantes.

Mlle ROSALIE.

Elles vous attireront le blâme

N ij

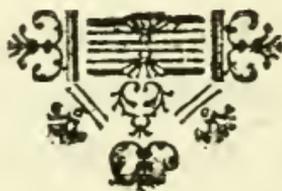
de tout le monde & bien des inconveniens.

Mlle BLANDINE.

Je ne trouve rien de pis que de ne fuivre jamais fon goût.

Mlle CLOTILDE.

Je ne trouve rien de fi bon que de n'avoir point de reproche à fe faire : mais , Mademoifelle, nous espérons que les années & la raifon feront plus fortes que nous , & qu'elles vous perfuaderont un jour.



XXXI. CONVERSATION.

*Sur les différens Etats.*

MADemoiselle LUCILE.

J'Entends dire souvent que tous les états sont confondus ; je ne comprends pas bien clairement ce qu'on veut dire.

Mlle CONSTANCE.

Je vous l'expliquerai avec plaisir , car personne n'est plus choquée que moi de ce renversement.

Mlle LUCILE.

Je vous en ferai très-obligée.

Mlle CONSTANCE.

Quand on dit que les états sont confondus , on a grande raison ; car effectivement on ne voit plus personne à sa place , chacun veut être aussi grand que l'autre ,

le Gentilhomme s'égale au Seigneur; le Seigneur veut être Prince, le Prince veut être auffi grand Prince que ceux qui font au-defsus de lui, & ainfi du refte.

Mlle EUGENIE.

Mais en effet pourquoi ces différences ? Et quand on est né Gentilhomme pourquoi ceder à un autre qui fe croit de meilleure maifon, parce qu'il a plus de bien ou quelque charge que l'autre n'a pas ?

Mlle CONSTANCE.

On ne cede pas fur l'opinion, mais fur la vérité : & il y a même une notoriété publique à laquelle il faut déférer.

Mlle ALPHONSINE.

Je ne fçais ce que c'est que notoriété publique.

Mlle LUCILE.

Je crois que c'est ce que tout le monde croit & dit, & qui paffe

*de Madame de Maintenon. 295*  
pour vrai, quoiqu'on n'en ait aucune preuve.

Mlle P L A C I D E.

Mais enfin, Mademoiselle, mêlez-nous ce que c'est que ces états confondus où vous voudriez un peu plus d'ordre.

Mlle C O N S T A N C E.

Il est certain que Dieu a mis les hommes en des états différens, & que s'ils étoient sages ils s'y tiendroient, car il n'y en a point qui ne soit honnête.

Mlle L U C I L E.

Trouvez-vous la condition d'un payfan fort honorable ?

Mlle C O N S T A N C E.

Elle l'est très-fort ; on ne sçauroit s'en passer ; de quoi vivrions-nous si personne ne cultivoit la terre & ne recueilloit du bled ?

Mlle L U C I L E.

Je conviens qu'elle est nécessaire, mais elle est basse.

N iv

Mlle ALPHONSINE.

Il faut bien que tout fe faffe, & dans cet état comme dans tous les autres , c'est le mérite qui diftingue.

Mlle PLACIDE.

Quel mérite peut avoir un payfan que celui de bien travailler ?

Mlle CONSTANCE.

Le même que dans les autres emplois, qui eft de vivre en homme de bien & d'honneur : il n'y a gueres de village où il n'y ait quelque payfan dont la probité eft connue, & dans lequel tous les autres fe confient ; ils ont du bon fens & de l'efprit.

Mlle PLACIDE.

Avez - vous eu beaucoup de converfations avec eux ?

Mlle CONSTANCE.

Souvent.

Mlle P L A C I D E.

Je serois bien honteuse si on me voyoit parler à un payfan.

Mlle A L P H O N S I N E.

Ces idées-là sont d'un enfant qui n'a jamais rien vû ; le Roi leur parleroit volontiers , & je suis assurée qu'il l'a fait en bien des occasions.

Mlle L U C I L E.

Croyez-vous qu'ils fussent bien propres à notre conversation ?

Mlle C O N S T A N C E.

Non , il faut leur parler de ce qui leur convient, de leurs affaires , de leurs familles , des biens de la terre , & vous les trouverez en cela éclairés , habiles & de très-bon sens.

Mlle L U C I L E.

Marquez-nous donc les degrés de toutes les conditions ?

Mlle C O N S T A N C E.

Les professions d'Artisans des

gros lieux, c'est-à-dire des Bourgs & des Villes, font des états encore néceffaires & honorables, & l'on y trouve ce bon fens dont je viens de parler : vous avez enfuite les Marchands, qui font utiles au Public & au commerce, c'est ce qui s'appelle les Bourgeois, les Echevins, les Elûs & les chefs qui gouvernent les villes & tiennent la main contre le défordre : il y a pour la fureté dans les biens, des Notaires, qui fe mêlent de placer l'argent & de le faire valoir.

Mlle ALPHONSINE.

Il y a des Procureurs qui font les écritures néceffaires pour faire connoître aux Juges les raifons de nos procès.

Mlle CONSTANCE.

Des Avocats qui plaident les caufes.

Mlle ALPHONSINE.

Des Conseillers, des Présidens  
qui les jugent.

Mlle EUGENIE.

Et tout ce que vous venez de  
nommer sont plus ou moins par  
degrés.

Mlle CONSTANCE.

Oui , le Procureur est moins  
que l'Avocat , l'Avocat moins  
que le Conseiller, les Conseillers  
au-deffous des Présidens, & ainsi  
des autres.

Mlle EUGENIE.

Je ne crois pas tant de degrés  
dans la noblesse , & pour moi je  
compte que dès qu'on peut prou-  
ver qu'on est né Gentilhomme , le  
plus ou le moins n'y fait plus rien.

Mlle ALPHONSINE.

La noblesse a plusieurs degrés:  
Il y a des noblesses plus ancien-  
nes ; il y en a d'autres qui ont  
été soutenuës par de grands biens,

d'autres par des alliances ; les autres ont été illustrées par des dignités , & ce sont là les rangs différens.

Mlle EUGÉNIE.

Toutes ces distinctions n'empêchent pas que le plus noble ne soit celui dont la noblesse est la plus ancienne.

Mlle ALPHONSINE.

Cela est vrai au pied de la lettre ; mais il est pourtant vrai aussi qu'il faut céder au rang , & que ce Gentilhomme qui fera des preuves de cinq cens ans, doit des égards à un Maréchal de France, quoique d'une Maison moins ancienne.

Mlle LUCILE.

J'ai une grande peine à céder à tout ce que fait la fortune.

Mlle CONSTANCE.

La fortune a souvent grande part à ces élévations , la volonté des Rois y en a aussi ; ils veulent

*de Madame de Maintenon.* 301  
récompenser le mérite , donner  
de l'émulation , marquer leur  
amitié , & quand on est sage on  
cede à toutes ces raisons , & aux  
usages établis.

Mlle EUGENIE.

Il faut bien céder à la force ;  
mais vous m'avouerez que cela  
n'est pas agréable.

Mlle ALPHONSINE.

Tout le monde perd au désor-  
dre ; si vous ne voulez pas vous  
soumettre à ceux qui sont au-des-  
sus de vous , ceux qui sont au-  
dessous feront de même pour  
vous , votre inférieur se souleve-  
ra , vous disputera la porte , la  
place à l'Eglise , & jusques au  
payfan.

Mlle CONSTANCE.

Si on étoit seul à céder il y au-  
roit plus de peine , mais vous ce-  
dez au grand Seigneur de votre  
Province ; il faut qu'il cède à un

homme titré , que l'homme titré cede à un Prince , que le Prince cede à un plus grand Prince que lui, que le plus grand Prince cede au Roi , & enfin que le Roi cede à la raison , aux Loix , aux coùtumes , & furtout qu'il soit foûmis à la volonté de Dieu.

Mlle EUGENIE.

Quelle différence y a-t-il entre les Princes ?

Mlle ALPHONSINE.

Comme dans la noblesse , les Maisons souveraines les plus anciennes ne sont pas toujours celles qui tiennent le premier rang. Mais comme il est difficile de régler la prééminence , ils évitent autant qu'ils peuvent de se trouver ensemble.

Mlle PLACIDE.

Si les Rois se trouvoient ensemble comment feroient-ils ?

Mlle ALPHONSINE.

Ils ne s'y commettraient point sans être convenus de ce qui s'appelle le cérémonial, c'est-à-dire, la manière dont ils se traitent.

Mlle CONSTANCE.

Il y a dans les Rois & dans les Princes des degrés différens par la grandeur, par l'étendue, par la puissance des Royaumes.

Mlle ALPHONSINE.

Le Roi de Portugal ne disputera pas au Roi d'Espagne.

Mlle CONSTANCE.

Ni le Roi de Dannemarck au Roi de France.

Mlle PLACIDE.

Qui sont les plus grands Rois ou Royaumes ?

Mlle ALPHONSINE.

La France, l'Espagne, l'Angleterre.

Mlle PLACIDE.

Et dans ces trois - là qui est le premier ?

Mlle C O N S T A N C E.

Ils fe le difputent , mais nous avons vû notre Roi donner la main au Roi d'Espagne , & nous le voyons tous les jours mettre le Roi d'Angleterre au - deffus de lui.

Mlle P L A C I D E.

Eft-ce qu'il les reconnoît plus grands que lui ?

Mlle A L P H O N S I N E.

Non , c'eft qu'il eft chez lui , & qu'il leur fait les honneurs , comme les particuliers fe le font les uns aux autres.

Mlle P L A C I D E.

Mais en effet , qui eft le plus grand ?

Mlle A L P H O N S I N E.

Il eft certain que, fans nulle pré-vention , la plus grande Maifon que l'on connoiffe eft celle de Bourbon, qui nous gouverne pré- fentement.

XXXII. CONVERSATION.

*Sur la bonne Contenance.*

MADemoiselle VALERIE.

**J**E voudrois bien m'instruire sur une chose que j'entendis dire l'autre jour : on disoit qu'une personne avoit une bonne contenance.

Mlle VICTOIRE.

Je n'entends point ce que cela veut dire.

Mlle MARCELLE.

N'est-ce pas qu'elle avoit bonne grace ?

Mlle FLORIDE.

La bonne grace fait assurément à la bonne contenance, mais je crois que cette louange s'étend plus loin.

Mlle VALERIE.

Expliquez-le nous , Mademoifelle , fi vous l'entendez.

Mlle FLORIDE.

Je crois que c'est un maintien , une contenance , un air convenable aux tems , aux lieux & aux perfonnes avec qui l'on eft.

Mlle VICTOIRE.

Vous avez raifon de dire que c'est une loüange bien étenduë , & fi vous voulez nous la bien démêler , ce fera une inftruction utile pour nous.

Mlle FLORIDE.

N'est - il pas vrai qu'il y a des tems de joie , de triftesse , des lieux de liberté , de refpect , des perfonnes à qui on doit plus qu'à d'autres ?

Mlle VALERIE.

Vous fçavez qu'il nous faut toujours des exemples.

Mlle F L O R I D E.

Vous êtes avec une personne affligée , il ne conviendrait pas d'avoir un air fort gai , ce seroit une mauvaise contenance.

Mlle I R E N E.

Il faut être recueillie à l'Eglise, & libre dans un jardin.

Mlle V A L E R I E.

Il est aisé de comprendre , pour peu qu'on sçache vivre , qu'on s'accommode avec ceux qui sont au-dessus de nous, & qu'on prend le ton qui leur convient ; mais quand on l'ignore comment les aborder ?

Mlle F L O R I D E.

Avec un visage sérieux.

Mlle M A R C E L L E.

J'ai souvent vû qu'on disoit à des enfans , qu'il faut toujours avoir l'air gai & souriant.

Mlle F L O R I D E.

Je crois cette maxime très-

fauffe , & rien ne donne l'air plus sot que d'aborder en fouriant.

Mlle I R E N E.

J'ai connu une perfonne d'efprit , à qui on l'avoit donné , & qui l'a fi bien obfervé qu'on n'a jamais voulu convenir qu'elle eût de l'efprit , quoiqu'elle en ait en effet ; on la tournoit en ridicule , & fes enfans & fes domeftiques difoient qu'elle les impatientoit de fourire en les grondant.

Mlle V I C T O I R E.

N'y a-t-il pas autant d'inconvénient d'aborder triftement une perfonne gaie , que d'aborder en riant celle qui eft affligée ?

Mlle F L O R I D E.

Il ne faut aborder perfonne d'un air trifte ni gai , mais avec un air férieux, qui eft cette bonne contenance ; après cela on s'accommode à l'humeur où eft celle à qui on a affaire.

Mlle VALERIE.

Cette bonne contenance se réduit donc en sérieux ?

Mlle FLORIDE.

Il s'en faut beaucoup , il y a différentes contenances , comme nous l'avons dit , selon les lieux : l'attention à l'Eglise , la joie dans les plaisirs , le respect avec les Supérieurs & les Grands , la liberté avec les égaux , la familiarité avec ceux qui sont au-dessous , & tout cela avec modération.

Mlle IRENE.

Il y a encore à prendre un milieu entre une trop grande timidité & une trop grande hardiesse ; il faut que les jeunes personnes soient timides , mais sans être déconcertées , & qu'elles ne se troublent pas comme les payfans , qu'on dit qui tournent leur chapeau , ne sçachant pas ce qu'ils font.

Mlle V I C T O I R E.

Vous permettez donc que dans un âge plus avancé une femme foit hardie ?

Mlle I R E N E.

Je ne passerois jamais la hardiefse à une femme ; notre partage est la modestie : mais il est certain que le tems & l'expérience rassurent , & que rien n'est plus différent que le personnage d'une femme âgée & celui d'une jeune.

Mlle V A L E R I E.

En quoi cette différence consiste-t-elle ?

Mlle F L O R I D E.

Je crois que la vieille a une contenance plus ferme , qu'elle entame la conversation , qu'elle fait des questions , qu'elle a une opinion , qu'elle la soutient , qu'elle décide quelquefois.

Mlle V A L E R I E.

Et que voulez - vous que fasse la jeune ?

Mlle F L O R I D E.

Qu'elle se taise , qu'elle écoute , qu'elle réponde quand on la questionne , qu'elle dise son avis avec timidité , si on le lui demande , qu'elle n'ait jamais un ton décisif , & que dans ce qui lui paroît le plus clair elle dise : Il me semble que cela est ainsi , je croirois cela , mon opinion seroit celle-là , &c.

Mlle V A L E R I E.

Vous ne lui passeriez pas la moindre dispute ?

Mlle F L O R I D E.

Bien plutôt qu'une décision. On peut disputer pour s'instruire , & avec un air incertain qui plaît , au lieu que la décision révolte.

Mlle V I C T O I R E.

Et vous comprenez tout cela dans une bonne contenance ? vous aviez grande raison de dire qu'elle s'étend loin.

Mlle F L O R I D E.

Plus loin que je ne le comprends moi-même: la bonne contenance dans la converfation eft l'attention, la modeltie; c'eft de ne fe jamais fâcher, de ne fe pas trop emporter, & d'être toujours maîtreffe de foi.

Mlle I R E N E.

Rien ne contribue tant à la bonne contenance que la modeltie qui fait que nous nous défions de nous-mêmes, de nos opinions, de nos goûts, & que nous les donnons comme nôtres, fans prétendre que les autres doivent les fuivre.

Mlle M A R C E L L E.

Je croyois que la modeltie étoit d'avoir les yeux baiffés.

Mlle F L O R I D E.

C'eft un effet de modeltie, mais elle doit être encore plus dans l'efprit que dans l'extérieur.

Mlle

Mlle MARCELLE.

Vous permettriez donc qu'on levât les yeux ?

Mlle FLORIDE.

Oui certainement, il faut les lever quand on veut voir quelque chose, & c'est même un manque de respect de ne pas regarder ceux à qui on parle.

Mlle VALERIE.

On peut donc regarder un homme, si on a envie de le voir ?

Mlle IRENE.

Il seroit à désirer qu'on n'en eût jamais envie, & je vous avoie que je suis toujours choquée quand j'entends dire à une personne de notre sexe : Un tel est agréable, ou affreux, il a les yeux beaux, la bouche grande, le nez bien fait, &c.

Mlle MARCELLE.

Mademoiselle Floride convient pourtant que c'est un manque de

O.

refpect de ne pas regarder ceux à qui on parle.

Mlle F L O R I D E.

Il y a bien de la différence de lever les yeux pour fatisfaire à cette bienséance , ou à regarder un homme avec attention, à éplucher les traits de fon visage , fes habits , & toute fa personne.

Mlle V I C T O I R E.

J'ai connu une femme qui ; après avoir paffé tout le jour , & fouvent plusieurs jours avec un homme , ne fçavoit pas comment il étoit vêtu.

Mlle I R E N E.

Elle étoit louïable , & je voudrois que ma fille en usât ainfi.

Mlle M A R C E L L E.

Ne permettez-vous pas de regarder les femmes ?

Mlle F L O R I D E.

Il faut bien le permettre , & en effet il n'y a point de mal , on ne

peut empêcher la curiosité qu'on a pour leur figure & pour leur ajustement.

Mlle VALERIE.

Marquez - nous encore une mauvaise contenance.

Mlle FLORIDE.

C'est une personne qui se tient mal, qui est distraite, qui remue toujours, qui regarde de tous côtés, qui n'est point occupée de ceux avec qui elle est, qui est inquiète, qui sort & entre sans raison, qui tourne la tête au moindre bruit, qui se met de travers, qui cherche ses commodités, qui prend des postures méfiantes, & qui en tout paroît s'abandonner à ses mouvemens.

Mlle VALERIE.

Il faut étudier ce portrait pour éviter de lui ressembler.

Mlle FLORIDE.

Il est vrai, je crois, que la

bonne contenance confifte dans la tranquillité , à s'occuper des autres , & à agir en tout comme une perfonne qui eft maîtrefle d'elle , & qui fe poffede.

Mlle VALERIE.

Cela eft bien difficile à des efprits vifs.

Mlle FLORIDE.

Cette bonne contenance ne s'oppose point à la vivacité & à l'enjoïement ; mais il faut que tout foit modéré & retenu dans les termes de la modeftie.

Mlle MARCELLE.

On ne fe donne point la timidité : les uns naiffent hardis , & les autres timides.

Mlle IRENE.

Ceux qui font hardis manquent de jugement. Il faut cacher ce défaut , & fe montrer timide le plus qu'il eft poffible en ne parlant gueres , en évitant de dire fon

*de Madame de Maintenon.* 317  
avis , & en se retenant continuel-  
lement, comme on retient les che-  
vaux fougueux quand ils nous em-  
portent.

Mlle VICTOIRE.

Je n'aurois jamais cru que la  
bonne contenance nous eût pû  
fournir tant de choses aussi utiles à  
sçavoir que tout ce que nous ve-  
nons de dire.

---

### XXXIII. CONVERSATION.

*Sur le Mystere.*

MADemoiselle CAMILLE.

**O**N nous a instruites sur bien  
des sujets ; mais il y en a  
un dont il me semble qu'on ne  
nous a rien dit ; c'est le mystere.

Mlle CLÉMENTINE.

Je serois ravie de le voir ap-

O iij

prouvé , car rien ne me plaît davantage qu'un air myftérieux.

Mlle E L E O N O R E.

Je fuis de votre goût , & rien ne me paroît plus défagréable que de dire tout ce qu'on penfe & de ne réfervier rien.

Mlle C A M I L L E.

Je penfe très-différemment , & je crois qu'il faut être & paroître franc , quoiqu'on fçache fort bien garder un fecret.

Mlle E L E O N O R E.

Quoi ! vous ne trouvez pas qu'il foit aimable de parler peu , de laiffer dire les autres , & de fe taire en montrant par fon air qu'on en fçait plus qu'eux ?

Mlle E M I L I E.

Vous n'y penfez pas , Mademoifelle ; quand vous faites ce portrait d'une perfonne aimable , elle feroit importune dans une fociété.

Mlle CLÉMENTINE.

Vous aimeriez mieux une personne libre, qui dit tout ce qu'elle fait, qui ne cache rien, qui ne demande jamais du secret, & dont toute la conduite est à découvert?

Mlle CAMILLE.

Oui, je l'aimerois mieux: mais je fais une grande différence du secret au mystere.

Mlle EMILIE.

Il n'y a gueres de mysteres innocens: que veut-on cacher quand on ne fait rien de mal?

Mlle CLÉMENTINE.

Hé! pourquoi voulez-vous que tout ce qu'on cache soit mal?

Mlle EMILIE.

Vous donnez lieu au moins de le soupçonner; car pourquoi le cacher s'il est bon ou indifférent?

Mlle ELEONORE.

C'est que j'aime naturellement à

cacher , & que je ne puis souffrir ces procédés ouverts de gens toujours prêts à montrer tout ce qu'ils font & tout ce qu'ils pensent , à rendre compte du passé, du présent, & de l'avenir , s'ils le pouvoient.

Mlle CAMILLE.

Vous voulez disputer , & j'en suis ravie ; c'est un moyen pour nous éclairer , car du reste je ne vous crois point telle que vous le dites.

Mlle EMILIE.

Si on fait mystere sur des bagatelles , c'est une petiteffe d'esprit ; si le mystere roule sur des choses sérieuses , il est dangereux.

Mlle ELEONORE.

On me demande à quelle promenade j'ai été ; je me fais un plaisir de ne le pas dire , & j'en nomme une autre.

Mlle CAMILLE.

Voilà un très-beau moyen pour

vous perdre de réputation ; on découvre que vous n'avez pas dit vrai ; on juge que vous avez donné un rendez-vous.

Mlle E M I L I E.

Je serois bien affligée si c'étoit tout de bon que vous aimassiez le mystere ; c'est un très - grand malheur , sur-tout à une personne de notre sexe.

Mlle C A M I L L E.

On ne croit jamais qu'on se cache pour rien , & quand même on prouveroit qu'on a fait un mystere d'une chose innocente , on croit que c'est dans le dessein à l'avenir de cacher un crime.

Mlle C L É M E N T I N E.

On me prête un Livre en me priant de ne le pas montrer ; voulez vous que je trompe celui qui me l'a confié ?

Mlle E M I L I E.

Il a envie de vous tromper ;

O y.

puifqu'il fe cache, & mérite par-là que vous le trompiez; mais j'aimerois mieux ne pas recevoir fa confiance, & lui répondre que je ne fçais point me cacher, & que fon myftere me donne de la défiance.

Mlle CLÉMENTINE.

Je paſſerai donc ma vie comme un enfant, fans qu'on fe fie à moi?

Mlle CAMILLE.

Il y a des marques de confiance très-dangereuſes; il y en a d'honorables.

Mlle ELEONORE.

Comment faire toutes ces diſtinctions? Vous faites de la vie une conduite continuelle qui contraint prefque-en tout.

Mlle CAMILLE.

Ce n'eſt pas moi qui impoſe ces contraintes, c'eſt la malignité des hommes avec leſquels nous avons à vivre, c'eſt la néceſſité

d'établir une bonne réputation dont on est bien payé par l'estime que l'on acquiert.

Mlle CLÉMENTINE.

Revenons à ces distinctions de confiance.

Mlle CAMILLE.

On vous confie une chose importante par l'opinion qu'on a que vous êtes secrette ; il faut garder ce secret , & si fidèlement qu'on ne vous soupçonne pas de le sçavoir.

Mlle ELEONORE.

Je ne le voudrois pas dire, mais pourquoi voulez-vous que je sois fâchée , si on se doute que je le sçais ?

Mlle CAMILLE.

Voilà justement la différence du secret au mystere ; on cache le secret de bonne foi quand on est secrette , & on laisse entrevoir ce qu'on sçait , & c'est-là le mystere.

Mlle EMILIE.

C'est un très-mauvais caractère: on ne peut trop se défier de ceux qui nous confient ainsi des secrets qui ne méritent pas ce nom, & qui nous font des confidences de bagatelles en nous imposant le secret.

Mlle CAMILLE.

On ne peut être trop libre sur ce qui ne mérite pas d'être caché, ni trop fidelle & impénétrable sur le secret.

Mlle ELEONORE.

Mais ce n'est pas seulement sur ce qu'on me dit que j'aime le mystère, c'est sur ce que je pense, sur ce que je fais, & j'ai peine à dire ce que je fis hier, ce que je ferai demain, à quelle heure j'ai dîné, quel ruban je mettrai, ainsi de tout le reste.

Mlle CLÉMENTINE.

En effet, pourquoi rendre

compte de tout ce qui nous regarde ? Il me semble que rien n'est plus simple ( pour ne pas dire plus sot ) que cette ingénuité qui fait dire tout ce qu'on pense.

Mlle EMILIE.

Je serois affligée du naturel que vous montrez, si je ne croyois qu'il y a beaucoup d'enfance.

Mlle ELEONORE.

C'est le procédé que vous demandez qui est d'un enfant ; les personnes âgées ne disent pas ainsi tout ce qu'elles font , encore moins ce qu'elles pensent : elles ont des secrets , elles ont des mysteres , & je suis honteuse de n'avoir rien à cacher.

Mlle EMILIE.

Dieu veuille que vous foyez toujours de même , vous jouïrez d'un grand repos , personne ne se plaindra de vous, on ne dira point que vous avez manqué au secret,

ni découvert un myftere , vous n'aurez point d'éclairciffement à effuyer , de querelles à fouffrir , ni d'apologie à faire : les perfonnes âgées dont vous parlez font prudentes , difcrettes , fecrettes , mais elles ne font point myfterieufes , ni elles ne font point ravies de fçavoir des fecrets.

Mlle CAMILLE.

Ils font fouvent fort embarrasfans , & on trouve des gens fi peu fecrets , qu'après avoir exigé de vous une fidélité impénétrable , ils vont confier ce même fecret à d'autres perfonnes qui le gardent mal.

Mlle CLÉMENTINE.

Voilà ce que je n'aimerois pas , car on me foupçonneroit.

Mlle ÉMILIE.

C'eft ce qui m'a fait vous dire que les fecrets & les myfteres entraînent de grands inconvéniens ,

Mlle ELEONORE.

Faut-il les refuser ?

Mlle EMILIE.

C'est selon les gens à qui on a affaire : quand ce sont des étourdis , il faut éviter de les recevoir ; quand ce sont des gens sages , il faut les écouter & bien garder leur secret ; mais il ne faut point les chercher , ni les désirer , ni être flattée de ce qu'on a de la confiance en nous ; car ces confidences sont souvent des effets de l'imprudence , plutôt que de l'estime qu'on a pour nous.

Mlle CAMILLE.

Tout cela conclut qu'il faut bien de la sagesse pour s'établir une bonne réputation , & pour se bien conduire dans le monde.



---

 XXXIV. CONVERSATION.

*Sur les Amitiés.*

MADemoisELLE MELANIE.

**J**E fuis affligée du démêlé qui est arrivé entre Mademoifelle... & Mademoifelle..... comme fi j'y avois un grand intérêt , quoique je les aie peu connues l'une & l'autre.

Mlle ALPHONSINE.

Et qu'est-ce que cette rupture vous fait ?

Mlle MELANIE.

Elle me dégoûte de la vie. Quoi ! après une amitié de quatre ans , on fe dégoûte , on vient à fe haïr.

Mlle AUGUSTE.

Une amitié de quatre ans ! Il ne faut pas s'étonner quand on cefse

de s'aimer au bout de vingt ans & de trente ans ; il n'y en a que trop d'exemples.

Mlle MELANIE.

Vous voulez me desespérer ; il faut donc vivre sans amis ?

Mlle AUGUSTE.

C'est le parti le plus sage & le plus sûr.

Mlle ALPHONSINE.

Notre cœur nous porte à l'amitié & aux attachemens.

Mlle AUGUSTE.

Les dispositions de notre cœur ne sont pas la raison : il faut le conduire & tâcher de régler ses mouvemens , ou du moins de les moderer.

Mlle ALPHONSINE.

Et tout cela pour vivre sans amitié , sans confiance , avec une indifférence égale pour tout le monde ?

Mlle MELANIE.

C'est renoncer au plus grand plaisir de la vie , au plus honnête & à celui qui est de tous les tems & de tous les âges.

Mlle HENRIETTE.

C'est prévenir beaucoup de peines de l'infidélité de vos amies, & être pour vos anciennes connoissances comme pour les personnes que vous n'avez jamais vûës.

Mlle AUGUSTE.

Non, il faut de l'amitié pour les gens que nous voyons souvent, que nous connoissons le plus, qui nous marquent de l'empressement, qui nous rendent des services, ou qui voudroient nous en rendre ; mais je crois qu'il y a beaucoup d'inconveniens à se livrer à une amie.

Mlle ALPHONSINE.

C'est dans cet abandon que vous désapprouvez, que je fais

consister la douceur de l'amitié ; le reste ne peut s'appeller que société.

Mlle AUGUSTE.

Combien faut-il de tems pour connoître assez une personne pour lui confier tous ses secrets ?

Mlle HENRIETTE.

Peut-on vivre un moment en repos quand on a confié un secret important ?

Mlle MELANIE.

Quoi ! il n'y a personne sur la terre que vous croyiez fidèle & dont vous répondissiez ?

Mlle HENRIETTE.

A peine répondrois-je de moi-même : nous ne sçavons gueres de quoi nous sommes capables , ni dans quelles occasions nous nous trouverons.

Mlle AUGUSTE.

Il est de la sagesse de profiter de tout ce que nous voyons :

qu'est - ce qui a brouillé ces deux personnes ? on ne me l'a dit que confufément ?

Mlle ALPHONSINE.

Mademoifelle . . . . fe trouvant logée fort près de Mademoifelle . . . . elles fe virent , elles fe plurent l'une à l'autre & lierent fort vîte une grande amitié. On les voyoit toujourns enfemble , rien n'égaloit leur union , & cet état dura près de quatre ans. Mademoifelle . . . . fe maria , fon mari l'emmena dans un autre quartier , & prit bien vîte dans le cœur de fa femme la place qu'y occupoit Mademoifelle . . . . tous fes fecrets furent confiés , il fe trouva par malheur des circonftances plaifantes qui tenterent le mari de les donner au Public : Mademoifelle . . . . defefperée jette feu & flamme contre fon amie , & la hait autant qu'elle l'aimoit , mais à tout cela point de remède.

Mlle AUGUSTE.

Vous en faut-il davantage pour vous rebuter de ces grandes amitiés ?

Mlle MELANIE.

Il faut mieux choisir, & on ne trouve pas toujours une si noire infidélité.

Mlle HENRIETTE.

Elles ne sont que trop communes ; mais celle-ci est des moins noires : il ne me paroît pas fort étrange qu'une femme qui aime son mari lui dise tout ce qu'elle sçait.

Mlle AUGUSTE.

Une autre ne trouvera pas un mari, mais une nouvelle amie, à qui elle dira tout ce que l'ancienne lui aura confié.

Mlle MELANIE.

Vous soutenez donc qu'il n'y a pas sur la terre une personne de probité en qui on puisse avoir de la confiance ?

Mlle HENRIETTE.

Nous foutenons qu'il y en a fort peu, & qu'il faut tant de tems pour s'en affurer, qu'on vient dans un âge où l'on eft affez fage pour n'être plus fi preflee de confier fes fecrets.

Mlle ALPHONSINE.

Rien ne mē paroît plus raifonnable & plus vrai que tout ce que vous venez de dire ; mais tombez d'accord avec nous que la vie eft bien trifte quand on la paffe à fe défier de tout le monde.

Mlle AUGUSTE.

Elle feroit certainement plus douce fi nous étions plus parfaites ; mais vous prenez les chofes trop fortement ; il y a des degrés dans ce que nous venons de dire : on a des amies dont on prend confeil dans les affaires , on a des amies qu'on choifit le mieux qu'on peut , on parle avec elles plus li-

brement qu'avec les autres , on se divertit ensemble , on s'occupe ensemble , mais pour livrer tous mes secrets , si j'en avois qui méritassent d'être cachés , c'est ce que la prudence ne permet pas , & c'est ce qui attire un repentir d'autant plus douloureux , qu'on trouve qu'on a tort.

Mlle MELANIE.

Je voudrois que toutes les jeunes personnes vous entendissent , car la plûpart ne respirent que d'avoir une amie.

Mlle AUGUSTE.

Il n'y a rien de plus doux , mais ce qui suit ces amitiés est cruel , le cœur en souffre , la réputation y est intéressée , on fait un mauvais personnage pour se justifier : ce sont de ces démêlés & ces querelles qu'on voit entre les femmes , & que celles qui ont du mérite évitent le plus qu'elles peuvent.

Mlle ALPHONSINE.

Les jeunes perfonnes n'ont pas des fécrets fi importants , ni qui les perdiffent quand ils feroient ré-vélés.

Mlle HENRIETTE.

Il eft vrai , mais enfin ce qu'elles confient n'eft pas bon à redire : ces petites infidélités font de grandes haines ; les unes & les autres font toujourns tort.

Mlle MELANIE.

Pourvû que je n'euffe point tort, je me confolerois de tout.

Mlle AUGUSTE.

Les démêlés où on a toute la raifon poffible de fon côté , font encore tort : il faut fe juftifier , bien des gens vous blâment , & le meilleur parti eft de ne fe brouiller avec perfonne , & de faire parler de foi le moins qu'on peut.

Mlle

Mlle ALPHONSINE.

Je suis affligée d'être persuadée;  
mais il faut se rendre à la vérité.

---

### XXXV. CONVERSATION.

*Sur la bonne Foi.*

MADemoiselle ALEXANDRINE.

**N**ous eumes l'autre jour une conversation qui nous instruisit sur le courage; nous en voudrions une aujourd'hui qui nous expliquât ce que c'est que la bonne foi qu'on nous recommande si souvent.

Mlle ADELAÏDE.

Il me semble que ce mot de bonne foi s'explique par lui-même, & qu'il seroit difficile d'en faire une autre définition.

Mlle ALEXANDRINE.

Si vous ne voulez pas en faire

P.

la définition , donnez-nous quel-  
que exemple qui nous faffe voir  
ce que c'est.

Mlle ADELAIÏDE.

Est-il poffible , Mademoifelle ,  
que vous ne compreniez pas ce  
que c'est que de faire les chofes de  
bonne foi ou de mauvaife foi ?

Mlle CONSTANCE.

Je l'entrevois un peu , mais je  
ne puis le dire.

Mlle ADELAIÏDE.

Cette bonne foi fe trouve à tout  
dans les perfonnes qui ont le  
cœur bien fait , & la mauvaife foi  
fe fait sentir de même.

Mlle CONSTANCE.

J'avoie que rien ne m'éclaircit  
comme les exemples.

Mlle ADELAIÏDE.

En voulez-vous par rapport à  
nous ou en général ?

Mlle ALEXANDRINE.

J'en voudrois de toutes façons.

Mlle ADELAIÏDE.

Eh ! bien , Mademoiselle , il faut bien ce que vous voulez : on nous charge d'une commission ; une personne de mauvaise foi la fait sans se soucier du succès , sans entrer dans ce qu'on lui dit , sans s'y intéresser , & ne songeant qu'à faire au pied de la lettre ce qu'on lui a dit.

Mlle CONSTANCE.

Et que fait la personne de bonne foi ?

Mlle ADELAIÏDE.

Elle écoute attentivement ce qu'on lui dit ; elle veut qu'il réussisse ; elle songe au bien de la chose dont on la charge.

Mlle ALEXANDRINE.

Ces exemples sont trop généraux.

Mlle ADELAIÏDE.

En voici de particuliers ; vous êtes à la porte ; on vous donne

une lettre à rendre à la Supérieure dont on attend la réponse : la personne de bonne foi cherche avec foin la Supérieure , elle lui rend fa lettre , elle lui dit qu'on attend la réponse , elle retourne prier le meffager de ne fe point laffer , elle retourne prendre la réponse , en un mot elle en fait fon affaire , & defire que la Supérieure foit contente , que le meffager le foit auffi , & que l'affaire dont il eft queftion fe faffe. La personne de mauvaife foi cherche la Supérieure fans fe foucier de la trouver ; elle aime autant qu'elle ne faffe pas réponse que de la faire ; elle fe met peu en peine que le meffager s'en aille & que l'affaire manque. Madame de Maintenon demande fon caroffe pour partir ; la personne de mauvaife foi le demande ou le fait demander par une autre ; elle n'y

penſe point, & aime autant que le caroffe ſoit deux heures à venir que de l'avoir à propos: celle qui ſe donne de bonne foi à ce qu'elle fait, demande le caroffe elle-même, elle ne s'en fie à perſonne, elle s'inquiette ſ'il ne vient pas, elle preſſe, en un mot elle veut qu'il vienne.

Mlle C O N S T A N C E.

Pourvû que je ne ſois pas grondée, je ne me mets gueres en peine du reſte.

Mlle A D E L A Ï D E.

C'eſt être de mauvaiſe foi; c'eſt n'agir que pour l'extérieur; c'eſt l'eſprit des eſclaves & non pas celui des enfans.

Mlle A L E X A N D R I N E.

Cette bonne foi eſt-elle néceſſaire dans le monde?

Mlle A D E L A Ï D E.

Elle l'eſt par - tout & en tout: que ſeroit - ce que nos Maîtrefſes,

fi elles ne fongeoient qu'à nous faire aller au fon de la cloche fans régler nos mœurs ? Qu'une Supérieure qui fe contenteroit de commander à fes Religieufes, fans fe mettre en peine de ce qui regarde leur bonheur fpirituel ? Qu'un Evêque qui officieroit pontificalement fans vifiter jamais fes brebis ? Qu'un Général d'Armée qui affiégeroit une place fans fe foucier de la prendre ? Qu'un Roi qui domineroit fes fujets fans s'appliquer à les rendre heureux ? Tout dépend de cette bonne foi qu'on nous demande.

Mlle C O N S T A N C E.

Cette bonne foi que vous venez d'expliquer eft d'un mauvais ufage pour foi ; c'eft faire fon affaire de celle des autres.

Mlle A D E L A Ï D E.

Vous l'expliquez mieux que moi, Mademoifelle ; c'eft préci-

*de Madame de Maintenon.* 343  
fément agir pour les autres comme nous agirions pour nous.

Mlle CONSTANCE.

Mais c'est se rendre malheureuse ?

Mlle ADELAÏDE.

C'est se rendre aimable, estimable, avoir de l'honneur, de la bonté ; ces personnes-là sont chères à tout monde.

Mlle CONSTANCE.

Il leur en coûte beaucoup.

Mlle ADELAÏDE.

Notre mérite ne peut s'acheter trop cher, & quand on s'accoutume de bonne heure à bien faire ce qu'on fait, on ne peut plus faire autrement.

Mlle ALEXANDRINE.

Quoi ! vous voulez que je fasse mon affaire de tout ce qui se fait à Saint Cyr ; que je sois bien en peine si mon ouvrage est bien fait, ou si une fille apprend ce que je

lui montre ; il me fuffit que je faffe ce qu'on me dit.

Mlle ADELAIÏDE.

On ne vous le dit que pour qu'il foit bien fait ; on ne vous donne un ouvrage que pour le faire , & quand d'un deffein prémédité nous voudrions être de mauvaife foi à l'avenir, pourrions-nous payer cette Maifon d'une telle ingratitude ?

Mlle ALEXANDRINE.

Elle eft payée pour le bien qu'elle nous fait.

Mlle ADELAIÏDE.

Mais fi elle ne nous le faifoit pas de bonne foi , fi elle fe contentoit de nous recevoir fans nous inftruire , fans nous former , fans nous fecourir dans nos maladies , fans fe mettre en peine de ce que nous devenons en fortant d'ici : que deviendroient les bonnes intentions du Roi ? Vous voyez

donc que tout roule sur la bonne foi, & que ces Dames rendroient inutile tout ce que le Roi a fait pour nous, quelque grand qu'il soit, si elles n'y répondoient de bonne foi.

Mlle C O N S T A N C E.

La bonne foi est-elle aussi nécessaire dans la piété ?

Mlle A D E L A Ï D E.

Elle l'est avec ceux qui nous conduisent, parce que ce sont des hommes que nous pourrions tromper : mais nous nous tromperions encore plus qu'eux ; car pour Dieu on ne le trompe point, il sonde nos cœurs, il les voit tels qu'ils sont, & ne peut souffrir ceux qui sont doubles.

Mlle A L E X A N D R I N E.

Ne naît-on pas de bonne foi ou de mauvaise foi, & peut-on changer son naturel ?

Mlle ADELAIÏDE.

Il eft certain qu'il y a des naiffances plus heureufes les unes que les autres ; mais il faut cultiver les bonnes inclinations & tâcher de recûifier les mauvaifes. Rien n'eft impoffible à Dieu , & nous pouvons tout avec fon fecours.

Mlle CONSTANCE.

Nous fommes perfuadées, Mademoifelle , & j'efpère qu'on verra parmi nous le fruit de cette converfation.



XXXVI. CONVERSATION.

*Sur le Point d'honneur.*

MADemoiselle FAUSTINE.

**J'**Entends quelquefois parler sur le point d'honneur pour les hommes, est-ce qu'il n'y en a point pour les femmes ?

Mlle CLARICE.

Pourquoi n'y en auroit-il pas ? Nous regarde-t-on comme insensibles à l'honneur ?

Mlle SOPHIE.

On fait si peu de cas de nous qu'il n'y a rien de marqué là-dessus, & quand des femmes se font dit des injures, il me semble que personne ne s'en met en peine.

Mlle CLARICE.

Je ne puis fouffrir ce mépris qu'on a pour nous : d'où vient-il ?

Mlle CECILE.

De notre faute, c'est qu'il y a peu de femmes raisonnables.

Mlle CLARICE.

Mais fi ces femmes raisonnables en petit nombre fe querelloient, que devroit-on faire pour les raccommoder ?

Mlle SOPHIE.

Si elles étoient bien raisonnables, elles ne fe querelleroient pas.

Mlle FAUSTINE.

Quoi ! Mademoifelle, vous croyez donc que cela n'est pas poffible ? Et que voudriez-vous faire, fi une perfonne vous offenfoit ?

Mlle CECILE.

Pour moi je voudrois le souffrir.

Mlle CLARICE.

Après cela il faudra vous canoniser.

Mlle CECILE.

Non, je ne le mériterois pas, & la seule raison me le feroit faire.

Mlle FAUSTINE.

La seule raison vous feroit souffrir des injures !

Mlle CECILE.

Que gagne-t-on à les rendre ? Les a-t-on moins reçues, & faut-il, pour s'en consoler, ajouter son tort à celui de celle qui vous a offensée ?

Mlle FAUSTINE.

Je croirois qu'il iroit de mon honneur de souffrir une injure sans la repousser.

Mlle S O P H I E.

La trouverez-vous bien repouf-  
fée par une autre injure ?

Mlle C E C I L E.

Avant que le Roi , par fa piété  
& fa bonté pour fes fujets , eût  
aboli les duels , un homme fe  
vengeoit d'un affront en fe battant  
contre celui qui le lui avoit fait; il  
lé tuoit ou le défarmoit , ou enfin  
il combattoit en brave homme :  
mais pour des femmes elles ne  
peuvent mieux faire que de fe tai-  
re & d'éviter toutes fortes de  
querelles.

Mlle C L A R I C E.

On pourroit vous en faire fans  
que vous y contribuaffiez.

Mlle S O P H I E.

Elles finiffent bien - tôt, quand  
on n'y répond pas.

Mlle F A U S T I N E.

Je croirois manquer de coura-  
ge par cette patience.

Mlle CECILE.

Il y a plus de courage dans cette patience, qu'il n'y en a à répondre injure pour injure.

Mlle CORNELIE.

Il me semble que les personnes de condition ne sont gueres exposées à se quereller, & que cela n'arrive qu'aux petites gens.

Mlle CLARICE.

Quelque douceur qu'on ait, il dépend toujours des autres de se fâcher, & de nous fâcher ensuite.

Mlle CORNELIE.

Nous ne devons pas dépendre ainsi des autres dans notre conduite : il seroit aisé de n'avoir jamais de démêlé, si nous ne trouvions jamais de résistance ; mais il faut se taire & changer de discours, dès qu'on voit qu'on s'aigrit.

Mlle F A U S T I N E.

Vous fuppofez un grand pouvoir fur vous-même.

Mlle S O P H I E.

Il eft abfolument néceffaire d'en avoir, ou l'on tombe d'inconvéniens en inconvéniens.

Mlle C L A R I C E.

Mais d'où vient que je cederai plutôt qu'une autre?

Mlle C O R N E L I E.

Je crois que c'eft à la plus raifonnable à ceder, & qu'elle en eft bien récompensée pour n'avoir jamais de démêlé avec perfonne.

Mlle C L A R I C E.

Il y en a de tant de façons que je ne fçais comment on peut s'en préferyer.

Mlle V I C T O I R E.

Par exemple, comment Mademoifelle de . . . . auroit - elle pû éviter ce qui lui eft arrivé?

Mlle SOPHIE.

Quoi ?

Mlle VICTOIRE.

Un homme l'avertit que son beau-frere a dit du mal d'elle, mais en lâchant de ces traits qui attaquent l'honneur. Mademoiselle de.... s'en plaint hautement ; le beau-frere proteste n'y avoir jamais pensé ; elle nomme l'accusateur qui se voyant pressé, aime mieux se dédire que de s'attirer toute une famille qu'il doit ménager : il défavoüe donc ce que Mademoiselle de.... a avancé ; elle demeure avec le soupçon & la honte d'avoir inventé ce qu'elle a dit , & la voilà mal avec toutes les personnes avec qui elle vivoit ; il faut se séparer ; quel éclat dans le monde , & quel tort ne lui donne-t-on pas par-tout !

Mlle FAUSTINE.

Comment auroit-elle pû l'évi-

ter ? C'est un malheur dans lequel tout le monde feroit tombé.

Mlle CECILE.

Il n'y avoit qu'à ne rien dire.

Mlle CLARICE.

Vous auriez fouffert doucement la médifance de fon beaufrere , & négligé l'avis qu'on lui donnoit.

Mlle SOPHIE.

Vous voyez le fruit de ces avis par tout ce qui lui eft arrivé.

Mlle CORNELIE.

Ces donneurs d'avis en fecret font faire de mauvais perfonnages à ceux à qui ils les donnent.

Mlle FAUSTINE.

Je croirois en devoir donner ; & en recevoir en pareille occafion.

Mlle CECILE.

Je crois qu'il ne faut faire ni l'un ni l'autre.

Mlle CLARICE.

Vous entendriez dire du mal de vos amies sans les en avertir ?

Mlle CECILE.

Je répondrois doucement à ceux qui en diroient qu'ils ne connoissent pas bien les personnes dont ils parlent, & je n'en dirois pas un mot.

Mlle FAUSTINE.

Mais qu'aurez - vous fait à la place de Mademoiselle de... ?

Mlle CECILE.

J'aurois remercié le donneur d'avis, je n'en aurois rien dit. Si l'avis eût été fondé, j'aurois tâché d'en profiter ; autrement j'aurois attendu que le tems l'eût détruit, comme il détruit sûrement ce qui s'est dit sans fondement.

Mlle SOPHIE.

Si Mademoiselle de... avoit tenu cette conduite, elle se seroit

épargné bien du chagrin.

Mlle CLARICE.

J'aurois cru qu'il auroit fallu une réparation à mon honneur.

Mlle SOPHIE.

Je n'ai jamais vû que les gens du Peuple demander de telles réparations.

Mlle CORNELIE.

Il est vrai ; quand on leur dit des injures , ils prennent des témoins & plaident pour demander qu'on leur fasse réparation.

Mlle CECILE.

On ne voit point de tels procès entre les gens de condition.

Mlle CLARICE.

Il faut donc tout souffrir pour foi & pour fes amies ?

Mlle SOPHIE.

Quand nous traiterons nos amies comme nous-mêmes, elles n'auront pas fujet de fe plaindre.

Mlle FAUSTINE.

J'aurois regardé comme une

grande marque de l'amitié de mes amies , qu'elles m'eussent avertie de tout ce qu'elles auroient vû contre moi , quand ce n'auroit été qu'un regard , ou la moindre grimace.

Mlle C E C I L E.

Elles feroient un vilain personnage & vous attireroient bien des affaires.

Mlle F A U S T I N E.

Pourquoi un mauvais personnage ?

Mlle C E C I L E.

Je n'en connois pas un si mauvais que celui de porter la désunion par-tout.

Mlle S O P H I E.

Il faut dissimuler ce qui peut fâcher, ne rapporter que ce qui peut faire plaisir , & pouvoir se rendre le témoignage qu'on n'a jamais brouillé personne, & qu'on a souvent fait des réconciliations.

Mlle FAUSTINE.

Je fuis ravie de cette converfation, & vous avez renverfé des idées que je croyois très raifonnables : je ne comprenois point qu'il fallût rien fouffrir pour foi, & encore moins pour les amies ; cependant vous nous faites voir que le plus grand fervice qu'on puiſſe leur rendre, eſt de ne les compromettre jamais dans aucun démêlé, & qu'il faut en ufer ainſi pour foi-même.

Mlle SOPHIE.

Que vous êtes heureuſe, Mademoiſelle, de vous rendre ainſi à la raifon dès que vous l'appercevez !

Mlle FAUSTINE.

Il ſeroit difficile de réſiſter à vos raifonnemens.

Mlle CECILE.

Les mauvais eſprits ſont plus capables de réſiſter que de ſe rendre.

Mlle CLARICE.

Je fais de grandes résolutions d'être paisible , & je suis touchée de ce que vous dites , qu'il ne faut désunir personne , & qu'il faut au contraire pacifier toutes choses autant qu'on peut.

Mlle SOPHIE.

On n'est pas loin de la raison ; Mademoiselle, quand elle touche si facilement.

Mlle CECILE.

Et on a l'esprit , & le cœur bien faits, quand on sçait ainsi revenir de ses préventions.

*F I N.*











PQ            Maintenon, Francoise  
1818        d'Aubigné  
M35L6        Les loisirs de Madame de  
1757        Maintenon

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

UTL AT DOWNSVIEW



D RANGE BAY SHLF POS ITEM C  
39 16 13 01 07 001 2